

DISCOURS INTRODUCTOIRE

AUX

E L E M E N S

D E L A

TRINITÉ RÉVÉLÉE.

MIS A LA PORTEE DES

I G N O R A N S,

Par PAUL MATY^K, *Ministre*
du St. Evangile, & Docteur
en Philosophie.



A L O N D R E S,

Imprimé au dépens de l'Auteur.

MDCCLXI.



T A B L E
D E S
M A T I E R E S

contenues dans le
DISCOURS INTRODUCTOIRE, &c.

Chap. I. *D*Essein de l'Ouvrage. § 1, 2.)

Chap. II. *Personnes pour qui il est destiné.* § 3.) *Qualités requises dans ces personnes.* I. *Persuasion de la Divinité de l'Ecriture, fondée sur l'examen qu'on en a fait soi-même.* § 4.) II. *Lecture assidue de l'Ecriture.* § 5.) III. *Connoissance des Vérités essentielles de la Religion Chrétienne.* § 6.) IV. *Amour de la Vérité.* § 7.) V. *Que l'on soit dans les principes de la Religion Réformée* § 8.)

Chap. III. I. *Matières écartées du dit Ouvrage.* — I. *Sentimens des Docteurs & des Sectes,* § 10.) — 2. *Opinions douteuses,* § 11.) — 3. *Objections faites à l'Auteur.* II. *Choix des preuves & des expressions,* § 13.)

Chap. IV. *Sources a'où l'Auteur a tiré tous les Dogmes : Passages directs, & Conséquences*

quences tirées d'autres Dogmes appuyez sur de tels passages, § 14.) Nature des passages directs sur lesquels on peut fonder quelque Dogme. I. Passages clairs & intelligibles à tout homme qui a le sens commun, & qui les lit sans préjugé, § 15, 16.) II. Passages qui ne sont point équivoques, § 17.) III. Un seul passage qui a ces deux conditions peut fonder un Dogme, § 18.)

Chap. V. *Autres maximes qui regardent les passages clairs & les obscurs, § 19.)* I. *But de l'Ecriture; elle a été donnée afin que tous les hommes, tant les Ignorans que les Savans, pussent l'entendre par eux-mêmes par rapport aux Vérités essentielles & importantes de la Religion, § 20.)* II. *Il y a des passages dans l'Ecriture dont ceux qui ont le moins d'étude & de capacité peuvent entendre le sens, & être sûrs qu'ils l'entendent. Les Vérités essentielles & importantes de la Religion sont enseignées dans l'Ecriture par des passages de cette espèce, § 21.)* III. *S'il y a des passages si obscurs, que les gens du commun n'en puissent pas entendre la signification sans recourir à l'autorité & aux décisions de quelques Docteurs, ces passages ne contiennent point de Doctrines nécessaires au salut ou importantes, qui ne soient pas enseignées dans d'autres passages clairs, § 22.)* Usage qu'on doit faire des lumières des Théologiens, § 23)

DES MATIERES. v

Chap. VI. *Suite des Maximes.* iv. *On ne doit pas mettre parmi les Passages obscurs pour les gens du commun, tous ceux sur le sens desquels des Docteurs éclairés sont en dispute, § 24---27.)*

Chap. VII. *Suite du même sujet.* v. *Il y a des Règles par où l'on peut entendre les passages clairs & intelligibles à tous les Chrétiens.* vi. *Quelles sont ces Règles, § 28---30.)*

Chap. VIII. *Dogmes que l'on peut fonder sur des Conséquences tirées de l'Ecriture, § 31.)* I. *Qu'est ce qu'une Conséquence, § 32.)* II. *Un Dogme est fondé sur l'Ecriture, & doit-être crû sur son autorité, si c'est une Conséquence de quelques autres Dogmes fondés sur l'Ecriture, § 33--35.)* III. *Différence qu'il y a entre les Doctrines fondées sur des Conséquences, & celles qui sont fondées sur des Passages directs, § 36---43)*

DIRECTIONS A CEUX QUI LIRONT CET OUVRAGE.

Chap. IX. *Dans quelles dispositions il faut en entreprendre la lecture, § 45---47.)*

Chap. X. *Attention qu'il y faut donner. Fausse idée réfutée, § 48, 49.)*

Chap. XI. *Comment il faut diriger son attention & son étude, § 50---53.)*

Chap. XII. *Conduite qu'il faut tenir si on est convaincu de la vérité de ce Système, à l'égard de ceux qui y opposent des Prejugés*

ou des Sophismes. Moyen de s'en défendre, § 54--56.)

Chap. XIII. *Si l'on est convaincu du Système, on doit rendre grâces à Dieu, & tâcher de communiquer ses lumières à d'autres personnes, § 57, 58.)*

RÉPONSE A DIVERS PRÉJUGÉS.

I. Préjugé. *Entêtement reproché à l'Auteur, § 59, 60.)*

Chap. XIV. *Ce que c'est qu'Entêtement. Deux significations de ce mot, § 61, 62.)*

Chap. XV. *En quel sens l'Auteur est un entêté. Conduite qu'il a tenue depuis la publication de son Système. Conduite des Théologiens à son égard, § 63, 64.)*

Chap. XVI. *Réflexions sur les vues politiques de cette conduite, § 65, 66, 67.)*

Chap. XVII. *Suite des Réflexions. Les Théologiens qui accusent l'Auteur de s'être trompé, sont plus opposés les uns aux autres qu'ils ne le sont à l'Auteur, § 68--73.)*

Chap. XVIII. *Preuve des suppositions précédentes. L'Auteur justifié par un de ses Antagonistes, § 74--77.)*

Chap. XIX. II. Préjugé. *Ce Système, vrai ou faux, n'est d'aucune Importance à la Religion. Influence de ce préjugé sur les esprits des Théologiens & du peuple. § 78, 79.)*

Chap. XX.

Chap. XX. *Ce préjugé est une supposition dont la vérité ou la fausseté méritent d'être examinées. Trois raisons sur quoi on l'appuye, § 80.)*

Chap. XXI. *Réponse à la première raison, dans laquelle on suppose que ce Système n'a aucun avantage sur le Système commun du côté des Difficultés. I. Quand la Supposition seroit vraie, il resteroit toujours à déterminer quel des deux Systèmes est fondé sur l'Ecriture. II. Elle suppose ce qui est en question, § 81---83.)*

Chap. XXII. *Réponse à la deuxième Raison, prise de ce que la Doctrine de ce Système n'est pas essentielle au salut. Réponse. I. Cette raison suppose que ce qui n'est pas essentiel au salut de tous les Chrétiens dans tous les tems & dans tous les païs, n'est pas important ; ce qui est une supposition absurde, & sujette à des Conséquences pernicieuses. Elle est la source de l'ignorance & de la corruption, § 84, 85.) II. Il y a des Vérités essentielles & fondamentales. sans la connoissance desquelles on ne peut être Chrétien ; & il y en a d'autres, qui sans être essentielles en ce sens, sont importantes, § 86.) III. Toute Vérité révélée est essentielle au salut de celui qui la connoit, ou qui a pû la connoitre, § 87.)*

IMPORTANCE de ce Système démontrée
par six Considérations.

Chap. XXIII. I. Considération. *Si c'est une Vérité révélée, elle est importante, § 88 90.)*

Chap. XXIV. II. Conf. *Ce Système lève toutes les Difficultés auxquelles les autres Systèmes se trouvent exposés, § 91--98)*

III. Conf. *Ce Système justifie la Religion Chrétienne & l'Écriture sainte contre les imputations des incrédules de tous les genres, & ôte à ceux-ci un des prétextes les plus apparens de demeurer dans l'Incrédulité.*

Chap. XXV. I. Point à établir. *Chaque Chrétien doit s'intéresser de tout son pouvoir à tout ce qui peut servir à la propagation de la Religion Chrétienne, & par conséquent il doit tâcher d'oter du chemin tous les achoppemens qui peuvent empêcher cette propagation, § 99--103.)*

Chap. XXVI. II. Point. *La Doctrine de la Trinité, telle qu'on l'enseigne à présent, est un achoppement considérable qui empêche la propagation de l'Évangile, en ce qu'elle fournit aux Incrédules de tous les genres des prétextes spécieux de regarder la Religion Chrétienne, qui enseigne cette Doctrine, comme une Religion qui renferme des*

des absurdités, & l'Ecriture sainte qui enseigne cette Religion comme un Livre contradictoire, § 104--110.)

Chap. XXVII. III. Point. *Cet achoppement ne se trouve point dans le Système que j'ai publié. ? 111. 112.)*

IV. Considération. *Ce Système est propre à faire cesser les Divisions qui partagent l'Eglise en différentes Sectes au sujet de la Trinité.*

Chap. XXVIII. I. Point. *Les différentes explications que l'on a données aux divers passages de l'Ecriture sur la Trinité, jointes aux spéculations philosophiques, ont été, par les passions criminelles des hommes, une source funeste de Divisions dans l'Eglise, qui y ont causé de très-grands maux, depuis les tems qui ont suivi les Apôtres jusqu'à présent. Trois Objets à considérer. 1. Cause des différentes Explications, § 114--116,) 2. Divisions qu'elles ont fait naître, § 117--119.) 3. Funestes effets de ces Divisions, § 120, 121.)*

Chap. XXIX. II. Point. *Ce seroit rendre un service fort utile à l'Eglise, si l'on pouvoit, sans nuire à la Vérité, unir tous les Chrétiens en un même sentiment sur la Trinité. Le Système que j'ai proposé est le seul moyen de procurer cette Unité de sentimens sans nuire à la Vérité, § 122--130.)*

Chap. XXX.

Chap. XXX. V. Considération. *Si ce Système est reçu, les Catholiques Romains ne pourront plus défendre les Contradictions de leur Dogme de la Transsubstantiation par celles de la Trinité, § 131--136.)*

Chap. XXXI. VI Considération, prise de l'édification de plusieurs Chrétiens, § 136 --- 142.)

Chap. XXXII. Réponse à un troisième Préjugé, fondé sur ce que ce Système a été inconnu jusqu'à présent. Article d'un de mes Livres copié. § 143, 144.)

Chap. XXXIII. Suite de la Réponse. Autres Réflexions sur ce sujet. I. La probabilité opposée à la certitude n'a aucun poids, § 145.) II. Il n'y a rien qui soit probable quand il s'agit des desseins & de la conduite de Dieu, § 146--148.) III. Absurdités que ce Préjugé entraîne, § 149.) IV. Comment on peut accorder ce fait avec les promesses faites à l'Eglise, § 150.) V. La supposition qu'on fait pourroit être fautive, § 151---154.)

Fin de la Table des Matières.



R E C I T

D E S

M O Y E N S

Par lesquels l'Auteur de la Lettre d'un
Théologien est parvenu à dé-
couvrir son Siftême.

JE ne me souviens pas du jour précis que cette
pensée m'est venue dans l'esprit. Je fai seu-
lement que ç'a été dans l'année 1726 ou 1727.
environ deux ans avant que je m'en sois ouvert
à qui que ce soit. Jusqu'au moment que j'ai
changé d'idées, j'étois autant Orthodoxe sur la
Trinité que qui que ce soit puisse l'être. J'avois
été élevé dans ces sentimens dès ma première
jeunesse. Mes parens, parmi lesquels il y avoit
cinq Ministres éclairés, tous Orthodoxes, qui
ont habité ensemble plusieurs années dans la
même maison, m'avoient imbu de leurs princi-
pes. Ils n'ont fait que prendre des racines plus
profondes, quand j'ai fait mes études académi-
ques, pour me rendre propre à remplir les fon-
ctions du Ministère, auquel je m'étois destiné
de tout tems, par inclination & par choix.
Les Professeurs sous qui j'ai étudié, soit en
Philosophie, soit en Théologie, étoient parmi
A ceux

R E C I T

ceux de leur profession les Orthodoxes les plus zélés, les plus ardens défenseurs du parti qui dominoit. Je n'avois de communication qu'avec des fauteurs du même sentiment. Je ne lisois que les livres qu'ils m'indiquoient, & ce n'est que par ces livres que j'avois quelques idées des sentimens opposés. Ceux qui savent de quelle manière ils instruisent leurs Disciples, savent aussi qu'il est humainement impossible à ceux-ci de n'être pas du même sentiment que leurs maîtres. Car après avoir fait une longue liste de tous leurs argumens, que vous devez trouver tous solides, & vous avoir donné de ceux de leurs adversaires l'idée qu'ils en ont conçue eux mêmes, si par hazard vous vous avisez de leur faire quelque difficulté qui paroisse un peu embarrassante, elle est d'abord levée par l'incompréhensibilité du mystère ; il faut que la Raison cède à la Foi. Osez-vous insister ? Vous êtes un Hérétique ; & qui pis est, si vous ne vous rendez pas d'abord, vous êtes noté comme un homme dangereux, & privé de toute espérance d'avancement. Voilà pourquoi aussi tôt qu'il se lève quelque doute dans votre esprit, vous l'étoufez avec horreur, comme si c'étoit un basilic. Pouvois-je n'être pas dans les sentimens des Orthodoxes ? Aussi les ai-je soutenus vivement contre ceux de mes compagnons d'étude qui n'étoient pas aussi prévenus que moi pour l'Orthodoxie. Cela m'exposoit souvent à leurs railleries. Ils m'étoient tous garans que je ne deviendrois jamais Hérétique. Je suis demeuré ferme dans ces sentimens pendant toutes les années de mon ministère, jusqu'à

la

la fufdite époque, où mes yeux fe font ouverts,
& où mes idées fe font changées.

J'ai pourtant trois chofes à dire fur ce fujet.

I. Tout le tems que j'ai été Orthodoxe, je l'ai été de bonne foi, je l'ai été par perfuafion. J'ai crû, après tout l'examen que j'étois capable de faire dans les préjugés où j'étois, que le fentiment des Orthodoxes fur la Trinité, étoit le feul qui fut fondé fur l'Ecriture, & que tout autre fentiment s'en écartoit, autant qu'il s'écartoit de celui des Orthodoxes. J'ai toute ma vie haï le menfonge, le déguifement, la diffimulation, l'équivoque. J'ai toujours regardé comme un devoir indifpenfable de faire une profeflion ouverte d'une vérité qu'on connoit, lorsque c'eft une vérité qui regarde la Religion, & qu'elle confifte en des points qu'il importe aux autres hommes de connoître. Par rapport aux autres points, c'eft la prudence, accompagnée de la charité, qui nous doit faire diftinguer les cas où nous fommes obligés de parler, & ceux où nous pouvons nous taire. Bien entendu que fi nous parlons, en quelque cas & en quelque circonftance que ce foit, il ne nous eft jamais permis de parler que conformément à ce que nous penfons. Je me fuis fouvent confulté moi-même fur ce fujet, avant que d'entrer dans le Miniftère. J'ai fouvent dit en moi-même, il me paroît que mes fentimens font fondés fur des raifons folides, & il me femble impoffible que j'en change jamais. Mais pofons le cas que le contraire arrive, & que je m'apperçoive que

j'ai été dans l'erreur. Supposons par exemple, que je vinsse à être convaincu que la Doctrine des *Sociniens*, ou celle des *Sabelliens* fût celle que l'Ecriture nous enseigne. Quel parti prendrois-je en ce cas ? Je n'ai jamais hésité un moment. J'ai pris une forte résolution de me déclarer ouvertement pour le parti que je croirois le plus juste, de le soutenir avec la même vigueur que j'avois soutenu celui où j'étois. & de me mettre au dessus de tout le mal qui m'en seroit pû arriver. Dieu m'est témoin que ç'a été là ma disposition fixe, autant qu'elle peut m'être connue, & il m'a fait la grace d'y persévérer jusqu'à présent.

II. Tout Orthodoxe que j'étois sur cet article, je n'ai point poussé l'Orthodoxie jusqu'à l'*Intolérance*. J'ai bien regardé ceux qui étoient dans des sentimens opposés, comme des *errans* mais jamais comme des *Hérétiques*, encore moins comme des *impies*. Je n'ai point crû que cette différence de sentimens fût une raison valable de les exclure de la communion de ceux qui sont membres de ce Corps dont Jésus-Christ est le Chef, pour qui il a répandu son sang, & auxquels il a enjoint, sous peine d'en être exclus eux-mêmes, de vivre les uns avec les autres dans l'union la plus étroite. Il a lui même exprimé clairement en divers endroits de sa parole, quelles sont les conditions qu'il exige de ceux qu'il reconnoit pour ses Disciples. Il n'est permis à aucun homme, ni à aucune Société sur la Terre, de changer rien à ces conditions, soit par voie d'addition, soit par voie de soustraction ; & ceux qui se rendent coupables d'un
 tel

tel attentat, sont menacés des peines les plus rigoureuses. Or il m'a paru que ceux qui reconnoissent un seul Dieu en nombre, qui reconnoissent Jésus-Christ comme le Messie promis, & comme leur Législateur souverain, qui fondent toute leur espérance du pardon de leurs péchés, du salut, de la résurrection, & de la vie à venir sur la mort qu'il a soufferte, & qui mettent toute leur étude à vivre selon les commandemens de son Evangile, ont toutes les qualités qu'il demande pour être dans sa communion, & avoir part à ses promesses. Et puisque ceux qui difèrent des Orthodoxes sur quelques autres points de Doctrine, sont d'accord avec eux en ceux-ci, & qu'ils font profession de les croire comme eux, je n'ai vû aucune raison qui ait dû m'empêcher de les regarder comme mes frères en Jésus-Christ. J'étois alors dans ces sentimens, & j'y suis autant què jamais.

III. Je n'ai jamais été si entêté de mes anciens sentimens, que je ne sentisse qu'ils étoient sujets à de grandes difficultés. Comment ne l'aurois-je pas senti, puisque les Orthodoxes conviennent eux-mêmes qu'on y peut trouver des contradictions, si-non réelles, du moins *apparentes* ? C'est-à cause de celà qu'ils disent qu'il faut *soumettre la Raison à la Foi*, que c'est un *Mistère incompréhensible* aux hommes, & peut-être aux Anges, & qu'il n'est pas permis de le *sonder*, & de l'*approfondir*. C'est avec ce bouclier qu'ils repoussent toutes les objections embarrassantes de leurs antagonistes. Car ceux-ci fondent précisément leurs objections sur ces mêmes *difficultés*, sur ces *contradictions* qu'ils

appellent *réelles*. Pour preuve que ces objections ne sont pas si méprisables, je rapporterai un fait dont je puis témoigner. Le Professeur * sous qui j'ai fait mes études en Philosophie, & dont l'auditoire étoit toujours rempli d'une multitude nombreuse, tant de gens du pays que d'étrangers, quoique la Théologie ne fut pas sa profession, étoit si zélé pour l'Orthodoxie, qu'un de ses plus grands soins dans toutes les leçons qu'il nous donnoit, étoit de nous inspirer tout l'éloignement possible de la Doctrine des *Arminiens* sur le *libre arbitre*, & de celle des *Sociniens* sur la *Trinité*. Il ne cessoit de nous exhorter, en tems & hors tems, de nous tenir bien sur nos gardes contre le venin de leurs opinions. Cependant il falloit bien nous instruire de leurs Objections, pour nous apprendre comment nous les devons repousser. Après nous avoir indiqué ce qu'on y pouvoit répondre de mieux selon lui, & nous avoir bien muni de toutes les *Distinctions Scholastiques*, il a eu souvent assez d'ingénuité pour nous faire sentir que ces armes défensives n'étoient pas à toute épreuve, c'est-à-dire que ces réponses ne lui paroissent pas à lui même aussi satisfaisante qu'il eut été à souhaiter. C'est pourquoi l'expédient auquel il nous conseilloit de nous attacher, comme le plus sûr, si jamais nous nous trouvions engagés dans une dispute avec quelque Socinien, c'est de ne prendre jamais

* Mr. de Vriez, Professeur en Philosophie à Utrecht.

le parti de la défensive, mais d'être toujours les attaquans ; de ne point nous charger de répondre à leurs objections, mais de les sommer de répondre aux nôtres, & de nous en tenir là. Si quelque Socinien pousse contre vous un tel argument, nous dit-il, je vous conseille de lui répondre avec candeur. J'avoue que votre objection me paroît pressante. Elle fait une telle impression sur moi, que je me déterminerois à embrasser votre parti, si ce n'étoit à cause des passages de l'Ecriture sur la Divinité de Jésus-Christ. Résolvez-moi ces passages d'une manière satisfaisante, & je me ferai Socinien. Quand vous aurez tourné la Controverse de ce côté, & qu'ils se trouveront chargés du soin d'expliquer ces passages, vous verrez avec quelle subtilité ils tâchent de les éluder, & d'en détourner le sens. Tout l'avantage sera alors de votre côté, puisqu'opposer des raisonnemens à l'Ecriture, c'est opposer la Raison à la Foi. C'est ici un fait que je puis attester sur ma conscience. J'en ai la mémoire aussi fraîche que si je lui entendois faire le même discours. Pour une plus grande confirmation de ce fait, je puis protester que j'ai entendu moi-même ce Professeur mettre son conseil en pratique. Dans un de ses Collèges de dispute que j'ai fréquentés avec assiduité pendant trois ans consécutifs, j'étois l'un des Opposans. Le Défendant avoit mis parmi ses Thèses un article où il soutenoit le sentiment des Orthodoxes touchant les *Personnalités*. Il n'auroit eu garde de soutenir une proposition Hérétique ; car il ne lui étoit pas permis d'en défendre aucune, qui

n'eut passé par l'examen du Professeur. & qu
n'eut eu son approbation. En qualité d'Oppo-
fant, il falloit que je disputasse contre cette
Thèse, & que par conséquent je me servisse des
argumens des Hérétiques. Je pressai ces argu-
mens du mieux qu'il me fut possible. Le Dé-
fendant se trouva court. Le Professeur qui pré-
sidoit dans cette dispute, prit alors la parole
pour ui, & il me fit précisément la même Ré-
ponse qu'il nous avoit conseillé de faire en pa-
reil cas. Quand sa Réponse ne m'auroit pas
satisfait, on juge bien que j'aurois dû lui céder.
Mais je pouvois le faire d'autant plus aisément,
que j'étois de son sentiment, & que je trou-
vois cette Réponse bonne, Mais si j'eusse eu en
ce tems-là les idées qui me sont venues depuis,
& qu'il m'eut été permis de répliquer à mon
Professeur, je ne vois pas comment il auroit pû
se tirer d'affaire, si ce n'est en m'imposant si-
lence. Si vous n'avez, lui aurois-je pû dire,
rien autre chose à opposer à mes argumens qui
portent contre cette *Distinction de Personnalités*
qui ne sont pas des *Substances*, si ce n'est les
passages de l'Écriture qui établissent la *Divinité*
du Fils, mes argumens sont bons, & vous y
devez céder, si vous voulez tenir votre parole.
Je ne répondrai pas à ces passages en en dé-
tournant le sens ; car je ne suis pas *Socinien*,
& je n'exige pas que vous en deveniez un.
Je leur donne le même sens que vous leur
donnez, & en adoptant le même sentiment
que vous, sur la Divinité du Fils, je puis vous
faire voir que les passages qui établissent cette
Divinité, n'ont rien d'opposé à la *distinction*
de

Substance à Substance, qui est établie par les mêmes argumens qui prouvent que votre *Distinction modale* renferme des absurdités insoutenables. Ma Démonstration est la même que celle sur quoi vous fondez le Dogme de l'*Incarnation*. Vous devez donc reconnoître que mes argumens sont solides. Je n'étois pas alors en état de lui faire une telle réponse, mais si je n'eusse pas été aussi préoccupé que j'étois, n'aurois-je pas dû lui montrer que sa réponse n'étoit nullement satisfaisante? Posons le cas, aurois-je dû lui répliquer, que je ne puisse pas mieux répondre à vos passages, que vous ne pouvez répondre à mes argumens. Que s'enfuivra-t-il de-là? Que mes argumens ne valent rien? Et pourquoi n'en pourra-t-on pas conclurre tout aussi-bien, que vous donnez une fausse explication à ces passages? Mais direz-vous, on ne sauroit en donner une autre explication que celle que les Orthodoxes en donnent, sans s'opposer à la Raison. Mais, vous répliquerois-je à mon tour, on ne sauroit nier la conclusion de mes argumens sans s'opposer à la Raison. Car il est évident que la Foi doit être mise ici à l'écart, puisqu'on n'y dispute pas sur l'autorité des passages, mais sur leur signification, & c'est la Raison seule qui en peut décider. Quel parti dois-je donc prendre entre deux Raisons opposées, ou qui me paroissent telles? Car c'est la même chose à mon égard. Je n'étois pas en état de pousser la dispute jusques-là. J'étois Orthodoxe, & mes idées étoient fort embrouillées. Mais je ne laissois pas de sentir de tems en tems, lorsque je réfléchissois en moi-même,

qu'il y avoit beaucoup de confusion & d'embarras dans cette matière. J'attribuois cela à l'incompréhensibilité du mystère. Ce mot, dont je n'avois pas une idée plus distincte que du reste, arrêtoit mon examen, que je croyois également téméraire & infructueux. Je ne m'occupois pas à chercher ce qui, suivant ma prévention, étoit une chose introuvable.

J'étois dans cette situation, qui, je crois, est celle de quantité d'autres personnes, quand, un matin, pensant à toute autre chose, je me mis à lire un des Manuscrit de feu mon Oncle, (*Elie Saurin*) qui contenoit quelques unes de ses pensées sur divers sujets de Religion. J'y trouvai un sentiment particulier qu'il avoit sur une matière incidente, qui a quelque liaison avec le Dogme de l'Incarnation. Il étoit, comme je l'ai dit, & comme plusieurs de ses livres imprimés en font foi. (Voyez *Préface de la Justification de la Doctrine du Sr. Elie Saurin, contre deux Libelles de Mr. Jurieu, &c.*) parfaitement Orthodoxe sur ce point, de même que sur tous les autres articles décidés dans nos Confessions de Foi qui regardent la Trinité. Mais le sentiment particulier qu'il avoit, & qu'il regardoit comme une Hypothèse extrêmement probable, c'est que l'Ame de Jésus-Christ avoit été créée, & avoit été unie personnellement avec la Nature Divine du Fils avant la création du monde. Que cette Ame étant la première & la plus parfaite Créature de Dieu, avoit dans cette union intime avec lui, opéré tous les ouvrages qui sont attribués à Dieu dans l'Ancien Testament, & qui sont attribués au Fils dans
le

le Nouveau. Que c'est en elle que Dieu s'étoit manifesté plusieurs fois aux hommes, avant la naissance de Jésus Christ, sous le nom d'un Ange, qui est aussi appelé Dieu. Que c'est elle que St. Jean appelle la *Parole de Dieu*, laquelle fut faite chair en se revêtant d'un corps humain, conçu de la Vierge Marie par l'opération du St. Esprit, & qu'elle conserve dans cette naissance la même union avec la Divinité qu'elle avoit eue auparavant. Il trouvoit que cette Hypothèse s'accordoit mieux que la commune avec plusieurs passages de l'Écriture, & qu'elle satisfait mieux que l'autre à plusieurs objections des Ariens. Mais il ne s'étoit pas mis dans la pensée que son Hypothèse particulière pût répandre quelque jour sur le mystère de la Trinité. Voilà pourquoi, comme il savoit par expérience, que toute opinion nouvelle ne manque jamais d'exciter des troubles & des scandales, quoique ce soit uniquement par la mauvaise disposition des hommes, il crût que l'avantage que l'on pourroit tirer de la sienne, n'étoit pas assez important pour être acheté à ce prix. Il jugea donc qu'il étoit de la prudence de ne la pas rendre publique. Il se contenta de s'en ouvrir en conversation, aux Pasteurs de sa famille, & peut-être à deux ou trois de ses amis les plus affidés. Il a bien voulu me faire entrer dans sa confidence. Je trouvai que sa pensée étoit juste ; mais je n'y fis pas beaucoup d'attention, & je n'y pensois plus depuis un grand nombre d'années.

Mais la lecture de son manuscrit ayant réveillée cette idée assoupie, j'y arrêtai mon attention ;

tention ; & les réflexions qu'elle me fit faire, me conduisirent en fort peu de tems à la découverte de mon Système. Voici comment je raisonnai.

La grande difficulté que nous trouvons dans le mystère de la Trinité, consiste en la manière dont on peut concevoir que le Père, le Fils & le St. Espris, étant trois Etres distincts, sont Dieu chacun d'eux à part, & que, pris ensemble, ils ne sont pas trois Dieux. Or si l'Ecriture n'eut fait mention que de deux seules Personnes, le Père & le Fils, la difficulté seroit levée facilement par le Dogme de l'Incarnation de Jésus-Christ, joint avec cette Hypothèse particulière. Car si je raisonne sur cette Hypothèse, je vois les deux Personnes du Père & du Fils, qui sont deux Etres intelligens distincts, unis en ce qu'on appelle la *Personne du Fils* dans le sens Orthodoxe, suivant lequel le mot de *Personne* n'est point pris pour signifier un seul Etre intelligent, mais un assemblage de deux Etres intelligens, dont l'un est Dieu par sa nature, l'autre est un Etre intelligent fini & créé, unis de telle manière, que les noms, les perfections, les œuvres & le culte de Dieu peuvent être attribués à ces deux Etres intelligens, de la manière que l'Ecriture les leur attribue, c'est-à-dire à l'un de ces Etres qui est Dieu, en vertu de sa Nature propre, & à l'autre de ces deux Etres, qui est Homme, en vertu de son Union avec Dieu. Je distingue aussi clairement dans ces deux Etres intelligens unis, la *Personne du Fils* de la *Personne du Père*. Le même Etre intelligent infini, qui est Dieu, ne
fau-

fauroit être le Père & le Fils ; car Dieu ne peut pas être le Père de lui même, ou le Fils de lui même, sous quelque distinction que ce puisse être ; comme il n'y a point de distinction sous laquelle on puisse dire que Dieu s'envoie lui-même, qu'il se commande à lui même, ou qu'il obéisse à lui même. Soutenir de telles choses, c'est soutenir des absurdités palpables, ou prononcer des mots qui ne signifient rien, & ne nous donnent aucune idée. Les noms relatifs de Père & de Fils, ou ne signifient rien, ou signifient deux Etres intelligens distincts, dont celui qui est le Fils, ne peut être qu'un Etre intelligent fini & créé. Nous trouvons cet Etre dans cet Esprit fini que l'Ecriture appelle *la Parole de Dieu*, lequel ayant existé avant la fondation du monde, sous la forme d'un Esprit pur, tels que nous concevons les Esprits Angéliques, a été revêtu d'un corps humain, dans le tems de l'Incarnation. Quant à l'autte Etre intelligent qui est le Père, ce ne peut être que Dieu même, comme tout le Nouveau Testament nous le marque en termes exprès. On satisfait par là à tous les passages qui nous parlent de ces deux Personnes, sans donner à aucun de ces passages une explication forcée, & sans avancer rien qui soit contradictoire, ou qui puisse donner matière à des objections bien fondées. On ne peut opposer à cela aucun argument qui prouve qu'un tel sentiment soit faux. Dès là, puisque Dieu nous révèle clairement dans l'Ecriture les principes dont ce sentiment est une conséquence nécessaire, nous devons admettre ce sentiment comme

une

une vérité que Dieu nous a révélée. Si donc l'Ecriture ne nous eut fait connoître que ces deux premières Personnes, le Père & le Fils, toutes les difficultés du mystère se trouveroient levées par le Dogme de l'Incarnation joint à l'Hypothèse de *Mr. Saurin*.

Mais ces difficultés subsistent en la Personne du St. Esprit, à moins qu'on ne fasse, par rapport à ce troisième Etre, une Hypothèse pareille à celle que l'on a faite par rapport à la Personne du Fils ; je veux dire, à moins que l'on ne suppose que ce troisième Etre est un Esprit créé avant la fondation du monde, & que Dieu s'est uni à ce troisième Etre de la manière qu'il s'est uni au Fils. Si l'on pose une telle Union, tout le mystère sera éclairci, & toutes les difficultés seront levées. Pourquoi, ai je dit en moi-même, ne fera-t-on pas cette nouvelle Hypothèse, puisque la précédente y conduit si naturellement ? Elle a d'ailleurs les mêmes fondemens, les mêmes preuves dans l'Ecriture. Le St. Esprit nous est représenté comme Dieu même en quantité d'endroits ; c'est une chose que personne, que je sache, ne conteste. Juifs, Chrétiens de toutes les Sectes, tous sont d'accord sur ce point. Le St. Esprit, en d'autres endroits, nous est représenté comme un Etre intelligent différent de Dieu, inférieur à Dieu, & dépendant de Dieu & de Jésus-Christ, puisqu'il est envoyé de l'un & de l'autre, & qu'il exécute les ordres de l'un & de l'autre ; puisqu'il reçoit & qu'il prend du Fils quelque chose qu'il n'avoit pas de lui-même. Or ces deux choses qui sont dites du St. Esprit, ne sauroient être vraies l'une
&

& l'autre, si la seconde Hypothèse n'est vraie. Sans elle il faudroit nier nécessairement l'une des deux propositions dont elle est la conséquence ; il faudroit, dis-je, nier, ou que le St. Esprit fut Dieu, ou qu'il fut un Etre fini & subordonné à Dieu ; & pour nier l'une de ces deux propositions, il faudroit ou contredire, ou tordre les passages de l'Ecriture qui l'établissent. Donc par une conséquence aussi claire que le jour, si l'on s'en tient exactement à l'Ecriture, le St. Esprit est Dieu, & il est en mêtems un Etre spirituel fini, distinct de Dieu, & dépendant de Dieu. Donc ces deux Etres intelligens, Dieu & cet Etre spirituel fini, qui sont d'une nature si différente l'un de l'autre, sont unis en la personne du St. Esprit, & composent un même tout, duquel on peut affirmer tout ce qui est essentiel à Dieu, & tout ce qui est essentiel à un Esprit fini & créé ; de la même manière qu'en Jésus-Christ Dieu & homme se trouvent unis ces deux Etres si différens l'un de l'autre, dont l'un est Dieu, & l'autre est Homme. Donc en vertu de la double Hypothèse que nous venons de poser, il y a dans le Père, le Fils & le St. Esprit trois Personnes distinctes, ou trois Etres intelligens distincts, comme l'Ecriture nous les représente. Parmi ces trois Personnes, conformément à l'Ecriture & à la Raison, il n'y a qu'un seul Dieu, savoir le Père, car ce Dieu qui est uni personnellement à ces deux Etres finis qui constituent les Personnes distinctes du Fils & du St. Esprit, est le Père même. Le Fils & le St. Esprit, considérés en leur nature propre, sont deux Etres finis, créés

& dépendans, comme l'Ecriture nous les représente, & comme ils doivent être nécessairement, si l'on pose qu'il n'y a qu'un seul Dieu en nombre. Mais le Père étant uni personnellement avec chacun de ces Etres finis, forme avec chacun un tout auquel on peut attribuer toutes les propriétés de chacun des deux Etres qui les constituent ; ainsi on peut affirmer que le Fils est Dieu, & que le St. Esprit est Dieu, conformément à l'Ecriture, sans porter aucune atteinte, ni à l'Unité de Dieu, ni à la Distinction de ces trois Personnes. Ainsi, par le moyen de ces deux Hypothèses, toutes les difficultés du Dogme de la Trinité sont entièrement levées, sans donner une explication forcée à aucun passage de l'Ecriture. Et cela étant, ces deux Hypothèses qui concilient ensemble tous les passages de l'Ecriture qui regardent la Trinité, ne doivent pas être regardées comme des suppositions arbitraires, mais comme deux vérités révélées dans l'Ecriture.

Tous ces raisonnemens se sont suivis dans mon esprit en un espace de tems si court, que je ne crois pas avoir employé plus d'un quart d'heure à les faire, à les lier les uns aux autres, à en supputer, pour ainsi dire, la somme totale, & cette somme a été mon Siftême. Je ne m'arrêtai pas à cette première idée. Je rappelai plusieurs fois ce même matin tous mes raisonnemens, en y faisant toute l'attention dont j'étois capable. Je réfléchis sur tous les Textes de l'Ecriture qui me purent venir dans l'esprit. Il n'y en eut pas un seul qui ne se trouvât lié à mon Siftême. Enfin mon calcul répété un
grand

grand nombre de fois, donna toujours la même conclusion, & je me sentis autant convaincu de cette vérité nouvellement découverte, que d'aucune autre vérité enseignée dans l'Ecriture. Cet examen que j'ai refait un nombre innombrable de fois, n'a fait que me fournir de nouvelles preuves de plus d'une sorte, plusieurs desquelles à part auroient suffi pour me convaincre. Je me sentis alors déchargé d'un pesant fardeau. Je n'avois plus de perplexité ni de doute ; plus de combats entre la Foi & la Raison, l'une & l'autre s'unissant de concert dans ce Système. Je ne pus que regarder cette découverte si peu attendue, comme une faveur signalée que Dieu avoit daigné me faire par un pur effet de sa bonté, malgré toute mon indignité, & je lui en rendis grace du fond de mon cœur.

Mais après avoir donné les premiers tems à une reconnoissance si juste, je me mis à réfléchir sur la conduite que je devois tenir. Je sentis bien-tôt que c'étoit moins pour moi que pour toute l'Eglise que ce don m'avoit été fait. Je compris l'utilité qu'elle en recevroit, si cette lumière lui étoit communiquée. Enfin je fis là-dessus toutes les réflexions que je n'ai fait qu'indiquer dans ma *Lettre d'un Théologien*, Art. 31. Toutes ces considérations me marquoient mon devoir & ma vocation. La vérité que Dieu m'avoit fait connoître, étoit un talent qu'il m'avoit donné en dépôt, non pas pour l'ensouir, mais pour le faire valoir au service de mon maître.

J'aurois suivi d'abord ce parti là, si des considérations opposées ne m'eussent tenu dans l'inaction

naction pendant près de deux ans. Qui suis je, me disois-je en moi-même ? Qu'est ce que je vais entreprendre ? Quelle espérance puis-je avoir de réussir dans un dessein de cette nature ? Seul, inconnu, sans amis, sans crédit, sans conseil ; franc, sincère, dénué de tout artifice, incapable de biaiser, ne sachant aller que par le droit chemin, n'ayant pour toutes armes que la vérité & la droiture, que puis-je faire contre un monde uni contre moi ? Le combat est trop inégal. Je connoissois les Théologiens ; je connoissois le peuple ; je connoissois les principes qui font agir les politiques ; je connoissois les maximes universelles par où toutes les Sociétés se gouvernent. Ce nouveau Système universellement reçu auroit pû être un moyen très-propre, (avec le concours d'autres moyens) pour avancer la vérité, & pour procurer la paix & l'union entre les parties qui composent l'Eglise Chrétienne. Mais il ne pouvoit s'introduire que par degrés, & qu'à travers une infinité de violentes oppositions de la part des contredisans, que les préjugés, & sur tout l'orgueil & les intérêts de ce monde rendent ennemis irréconciliables de toute nouvelle Doctrine de Religion. Ainsi, je ne pouvois pas espérer que celle-ci pût servir à procurer cette paix & cette union, qu'après un grand nombre de combats, de troubles & de scandales, que Jésus-Christ a prédit que son Evangile de paix devoit nécessairement exciter avant qu'il fut établi par tout le monde.

J'ai pesé toutes ces considérations pendant près de deux ans, comme je l'ai dit, & je les
si

ai si bien pesées, qu'elles m'avoient déterminé à garder un parfait silence sur cette matière, & à ne faire confidence de mes pensées à qui que ce soit. Si donc après avoir examiné à loisir le pour & le contre ; j'ai été convaincu qu'un devoir indispensable m'engageoit à prendre le parti que j'ai pris ensuite, je prie tous ceux qui ne goûtent pas ce parti-là, de s'épargner la peine inutile de m'opposer les mêmes raisons que j'ai examinées & pesées aussi bien, & peut être mieux qu'eux, depuis près de trente-cinq ans, puisqu'avec toute leur habileté, ils n'ont rien de nouveau à me dire. Pensent-ils ajoûter quelque force à leurs raisons, en ne faisant que les répéter cent & cent fois ? Pensent-ils qu'un homme qui a pris une résolution ferme & inébranlable d'obéir à Dieu, & qui s'attend à tout moment à comparoitre devant le tribunal redoutable de ce souverain Juge, puisse agir contre sa conviction ? Qu'ils m'appellent fou, visionnaire, entêté, qu'ils y joignent tant d'autres épithètes qu'il leur plaira, je n'en suis pas surpris. Ils le peuvent, & ils le doivent faire selon leurs idées. Mais si sans les offenser il m'est permis de leur dire ce que je pense, je ne connois point de plus haute folie que celle de prétendre, que lorsqu'un homme s'est déterminé par examen, & par conviction, il doit penser & agir selon le jugement des autres par opposition au sien propre. On peut & on doit souvent régler son jugement sur celui des autres dans des choses où l'on est indécis & indéterminé. On peut & on doit souvent suivre l'avis des autres plutôt que le sien, quand il ne s'agit que
des

des intérêts de cette vie, parce que ce qu'on risque n'est rien. Mais si l'on applique cette règle aux choses qui regardent les intérêts de Dieu, & ceux de la vie à venir, je ne conçois pas qu'un homme qui est bien convaincu que telles choses existent, puisse faire une telle application, & penser à ce qu'il dit. Et je suis affligé de voir tant d'hommes de bon sens, faire continuellement de pareils sophismes, & les faire de bonne foi. Si ce sont là les principes qu'ils suivent dans leur propre conduite, je les plains de tout mon cœur. A quoi servent de longs raisonnemens ? Voici le fait en deux mots. Le monde est bien comme il est. Il ne veut pas changer d'état, si ce n'est du côté de la fortune. Tout ce qui tend à déranger le moins du monde cette situation d'esprit, qui est si douce & si commode, jette le monde dans les plus violentes convulsions. Qu'un tel Système de Religion soit vrai ou faux, c'est une chose parfaitement indifférente en elle-même, puisque la fortune n'y entre pour rien. Mais penser à l'introduire, c'est vouloir bouleverser le monde sans aucune nécessité. Il n'est pas impossible que plusieurs personnes viennent à être persuadées que ce Système est vrai. Mais aucun de ceux qui suivent le goût & le penchant général ne concevra jamais que ce Système, ou toute autre chose de cette nature, soit quelque chose d'important. Mais je finis cette digression.

Je ne m'étois donc ouvert à personne qui vive touchant mes nouveaux sentimens, & je ne pensois pas à le faire jamais, si la Providence ne m'eut pas offert une occasion qui me déterminâ à agir comme j'ai fait dans la suite. Le

fait

fait que je vais rapporter arriva, si je ne me trompe, dans le mois de Septembre 1728.

J'avois parmi mes amis familiers un jeune homme, étudiant en Théologie, à qui j'étois extrêmement attaché, tant à cause de lui-même qu'à cause de la liaison que j'avois eue avec feu son père, dont le souvenir me sera toujours cher. Je m'entretenois avec lui à part dans une compagnie où il y avoit plusieurs personnes, & il me dit confidemment, que le sentiment commun sur la Trinité ne le satisfaisoit pas, & qu'il souhaiteroit de savoir ce que je pensois là-dessus. Autant que j'en pûs juger par son discours, il penchoit du côté du Trithéisme. Je lui dis que j'avois aussi quelque pensées sur cette matière, que je croyois propres à y répandre du jour. Mais qu'il y avoit tant de danger à les exposer au public, que j'avois pris la résolution de les renfermer en moi-même, ce que j'avois fait jusqu'alors. Il me pria fort de faire une exception en sa faveur, en me promettant de me garder le secret. Je crûs que je devois en conscience satisfaire à sa demande; mais ne pouvant pas entrer en une longue conversation sur ce sujet à cause de la compagnie, je me contentai de lui donner deux ouvertures par où je croyois qu'il pourroit deviner ma pensée. Je lui dis, 1. que tout l'embarras où les Théologiens s'étoient mis en voulant expliquer ce mystère, venoit de ce principe qu'ils avoient posé pour fondement de leur Système, que ce qui distingue les trois Personnes l'une de l'autre, est en Dieu-même, & non pas hors de Dieu. Principe purement arbitraire, puisqu'il

puisqu'il n'est appuyé sur aucune preuve. 2. Que le Dogme de l'Incarnation, fondé sur l'Ecriture, s'il est bien entendu, peut servir de clé & de dénouement au mystère. Il me sembla qu'il avoit compris ma pensée ; mais la chose n'alla pas plus loin ; car la compagnie se sépara. Je lui exposai mes sentimens d'une manière plus claire dans une autre conversation que j'eus avec lui le mois d'Octobre suivant. Il me parût y entrer tout de bon. Mais la chose en demeura là jusqu'au 13. Janvier 1729. que je lui donnai à lire ma *Lettre d'un Théologien* que je venois de composer. Je le priai de l'examiner à fond, & de me dire ce qu'il en pensoit. Il me rendit cet écrit le 23 du même mois, en me disant qu'il l'avoit lû dix fois de suite avec toute l'attention possible. Que dès la première lecture mes raisons lui avoient paru frappantes. Que s'il lui étoit venu quelques doutes dans l'esprit, chaque nouvelle lecture les avoit fait disparaître. Qu'enfin il ne lui en étoit plus resté aucun, & qu'il étoit demeuré parfaitement convaincu que mon Système étoit démontré, & qu'on n'y pouvoit faire aucune objection qui ne pût être levée aisément par le même Système. Il trouvoit que ce Système éclaircissoit le sens de quantité de Textes obscurs de l'Ecriture. Il l'estimoit alors si utile au public, qu'il en parla lui-même d'une manière avantageuse à plusieurs Théologiens. & il demeura dans cette persuasion pendant un tems considérable, ne doutant point, comme il me le disoit, qu'il ne fut généralement approuvé, & cela en peu de tems. Je ne parlerai pas de ce qu'il a fait dans la suite ; s'il a
changé

changé de sentiment, quels motifs l'en ont fait changer ? C'est là un examen inutile à présent, car il n'est plus dans ce monde. Tout ce que je dirai sur son compte, c'est qu'il a été la première occasion dont Dieu s'est servi pour me déterminer à publier mon Système, ayant été la première personne à qui je l'ai communiqué.

De retour chez moi, je réfléchis sur ce que j'avois fait. Je fus convaincu que je devois ces éclaircissemens à un ami qui me les demandoit, & à qui ils pouvoient être utiles & salutaires. Mais je conclus en même-tems, que ce que je devois à cet ami, je le devois à tout Chrétien, soit qu'il me le demandât, soit qu'il ne me le demandât pas. Je conclus en un mot, que j'avois pris le plus mauvais parti, en prenant celui du silence. Les raisons qui m'y avoient engagé, n'étoient dans le fond que celles de la chair & du sang, qui séduisent la conscience, laquelle étant séduite & aveuglée, prête toutes ses forces à son séducteur, & n'en conserve plus aucune qu'elle puisse lui opposer. On croit obéir à Dieu dans le tems qu'on lui désobéit. Telle étoit ma situation, & telle est celle d'une infinité d'autres qui ont quelques bonnes intentions, mais qui les dirigent mal. Ils confondent deux choses toutes différentes ; cette volonté de Dieu qui doit être la règle de toutes nos actions, & cette autre volonté de Dieu qui en détermine le succès. Tout Soldat & tout Officier doit obéir ponctuellement à l'ordre de son Général. Il doit employer tout ce qu'il a d'habileté, de force, de courage, d'activité & de vigilance à exécuter du mieux qu'il lui est possible

possible, ce qui lui est commandé ; quand au succès, il doit s'en remettre à la conduite de celui sous qui il agit. Dieu nous donne à chacun ses ordres, comme un Général donne les siens. Il l'a fait quelquefois d'une manière immédiate, ou par des Messagers envoyés tout exprès. Mais ce n'a été que très-rarement ; & depuis la mort des Apôtres, il seroit difficile de trouver un exemple bien averé, que Dieu ait voulu se servir de cette voie. Le moyen universel par où il nous signifie ses ordres, sont les lumières de la Raison jointes à celles de sa Révélation. Tout homme qui est convaincu de son devoir, par l'une ou par l'autre de ces deux lumières, & qui est sincèrement résolu d'en suivre les directions, n'a pas besoin d'autre ordre ni d'autre règle. C'est à suivre exactement cet ordre qu'il doit employer tout son travail, en usant, selon sa prudence, de tous les moyens que la Providence lui offre, & de toutes les occasions qu'elle fait naître, & en mettant toute sa confiance, non pas en son travail, non pas en ces moyens, & en ces occasions, mais en Dieu qui en détermine le succès. Dieu veut que nous nous conduisions par la foi, & non point par la vue. Mais ce n'est pas là notre disposition. Nous voulons voir les effets présents, nous voulons prévoir l'avenir. Nous nous formons des vues, & nous faisons bien de nous les former ; car que ferions nous sans cela ? Mais (c'est en ceci que nous manquons) nous voulons que Dieu suive nos vues. Nous ne nous contentons pas d'employer des moyens, nous voulons nous appuyer sur ces moyens :

nous

nous voulons qu'ils nous servent suivant notre plan, & nous oublions continuellement cette déclaration ; *Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme*. Nous voulons, en un mot, faire nos idôles de tous ces objets visibles. Mais quand Dieu les renverse, & qu'il dissipe toutes les espérances fondées sur ces objets de néant, notre esprit s'abat, notre courage nous manque avec tous ses appuis, à moins que Dieu qui nous les a ôtés pour notre épreuve, ne se serve de cette même épreuve pour nous faire sentir la foiblesse de tout appui humain, & pour nous disposer à n'en chercher point ailleurs qu'en lui seul avec une parfaite soumission. C'est alors qu'il nous fait éprouver que quand nous sommes foibles, c'est alors que nous sommes forts. Il m'a fait faire mille fois en ma vie des expériences pareilles, lorsque j'avois oublié les principes qui devoient régler ma conduite, & que me laissant aller au même penchant qui entraîne la plupart des hommes, j'avois trop compté sur moi-même & sur eux. Heureux sont ceux à qui Dieu veut bien donner de pareilles instructions, & à qui il fait la grace d'en profiter ! Mais j'en reviens à mon Récit.

Après avoir pris ma résolution finale, je n'ai plus pensé qu'à la mettre en exécution. J'ai commencé par communiquer mes sentimens à plusieurs différentes personnes qui étoient à ma portée, & qui étoient, ou des Théologiens de profession ou des Théologiens d'étude, & le succès que j'ai eu dans ces premiers essais, a surpassé mon attente. La plupart sont entrés d'abord dans mon sentiment. Ceux qui ne l'ont

B

pas

pas entièrement adopté, ne m'ont opposé que des doutes. Ils n'étoient pas tout-à-fait convaincus, mais ils ne pouvoient pas me dire pourquoi, & ils ne m'ont pû alléguer que des raisons vagues & confuses de leurs doutes, ce qui me mettoit hors d'état de les leur dissiper. Mais je les ai trouvés tous unanimes en ce point, que mon Sislème devoit être examiné, & qu'il méritoit d'être donné au public. Ils m'ont tous encouragé à le faire. Plusieurs même se sont occupés à le répandre, en en parlant à plusieurs personnes. La seule chose en quoi ils n'étoient pas de mon avis, c'est sur la manière de publier ce Sislème. Ils vouloient que je ne me nommassé point, par des raisons qu'il est aisé de deviner. Ils me conseilloient aussi de ne proposer mon sentiment que sur le pié d'une simple ouverture, & d'une question problématique. C'est ainsi qu'en a usé l'Auteur Anglois d'un Sislème qui étoit le même que le mien, & qu'il avoit publié 9 ans auparavant sous ce titre, *The Scripture Trinity intelligibly explained.* c'est-à-dire, *Doctrine de l'Ecriture touchant la Trinité exposée d'une manière intelligible.* L'Auteur & son livre m'étoient parfaitement inconnus en ce tems-là. Je n'en ai eu la connoissance que dix ans après. Mais quand je l'aurois connu, je n'aurois pas crû devoir l'imiter en celà. L'avis qu'on me donnoit étoit sans doute le plus prudent dans ses deux chefs, si je n'eusse consulté que mon repos & mes intérêts. Mais en ce cas-là, il y avoit un autre parti beaucoup plus prudent & beaucoup plus sûr, c'est celui que j'avois suivi pendant près de deux ans.

Celui

Celui que mes amis me conseilloyent étoit opposé à mes desseins. Je ne cherchois pas à m'attirer la réputation de faiseur de découvertes, ni de satisfaire la curiosité d'un petit nombre de Savans, dans le cabinet desquels la vérité seroit demeurée enterrée, comme l'Auteur dont je viens de parler, en a fourni un exemple frappant. J'avois pour but d'instruire tous les Chrétiens, & en particulier ceux du peuple. Je ne m'attendois pas aussi que les Conducteurs secondassent mes vues, quoique ce soit à eux que je les aye communiquées en première instance. C'étoit au contraire de leur part que j'attendois les plus violentes oppositions. Supposé d'ailleurs que quelques uns d'entr'eux m'eussent voulu prêter leur secours. Ce n'auroit pû être qu'en parlant de mon Système à d'autres, & en s'en déclarant les approbateurs. Il falloit qu'ils le soutinssent & qu'ils l'appuyassent. Devois-je attendre celà d'eux, si je ne leur en donnois pas l'exemple ? Devoient-ils être plus hardis, & plus courageux que moi ? Enfin il étoit nécessaire que ceux qui pourroient juger mal de mon Système, faute d'entendre ma pensée, fussent à qui s'adresser pour la leur expliquer. Et qui pourroit le faire mieux que moi ?

Ce sont là les raisons qui m'ont engagé à ne pas déferer au conseil qu'on me donnoit de demeurer anonyme, ou d'attendre l'air du bureau avant que de me découvrir. J'ay pensé pourtant m'y pouvoir accommoder pour un tems dans le commencement, sauf à moi de me déclarer quand je le trouverois expédient,

non

non pas pour ma personne, mais pour ma cause. Mais je n'ai point pû goûter l'autre conseil, qui m'a paru contraire à mon devoir & à mon but. J'aurois agi contre ces deux motifs, si j'eusse proposé uue vérité importante, dont j'étois pleinement convaincu, & dont je voulois convaincre les autres, sur le pié d'une opinion douteuse ; puisqu'en la proposant sous cette idée, j'aurois donné lieu de l'envisager comme un objet indifférent, & comme un simple point de spéculation entre les Docteurs. Peu d'entr'eux l'auroient estimé digne d'occuper leur attention, & les gens du commun l'auroient regardé avec raison, comme une matière dans laquelle ils ne devoient pas entrer, & dont ils ne se devoient pas mêler, non plus que des autres disputes Théologiques. Et pour lors on auroit été bien fondé à me dire, qu'une opinion de cette nature, n'étoit pas un sujet assez important pour donner occasion à de nouveaux troubles dans l'Eglise & dans la Société. Je me le serois dit à moi-même, si j'en eusse eu une telle idée. D'ailleurs, je le dis encore une fois, & je ne saurois le trop dire & le trop inculquer, la fraude & le déguisement, & tous les degrés de l'un & de l'autre, m'ont toujours paru être le plus mauvais moyen d'établir la vérité. Ce sont des choses que Dieu deteste, comme il nous le déclare formellement en mille endroits de sa parole. C'est-là, si nous en voulons croire la Vérité même, le caractère propre du Démon, & la marque la plus sûre à laquelle on connoit ses enfans. Je sais qu'on se moque de ces maximes, & qu'on les traite

traite d'outrées. Je sai qu'on tâche de les éluder par des distinctions, & qu'on y oppose des exemples par où on croit pouvoir excuser la pratique contraire. Je sai enfin qu'on s'accroche à tout pour sauver, à quelque prix que ce soit, sa conduite & celle du monde. Mais qui voudra s'abuser, s'abuse.

Après donc avoir eu ces conférences avec quelques particuliers, je me suis mis à écrire, & mon premier ouvrage imprimé fut la *Lettre d'un Théologien à un autre Théologien, touchant le Mystère de la Trinité*, où je donne le précis de mon Système, avec ses principales preuves, & où je montre en quoi la Doctrine que l'on enseigne dans nos Eglises, s'écarte de l'Ecriture. Je n'avois composé cette lettre que pour un Théologien particulier, comme porte le titre. C'étoit un Ministre de mes amis, estimé pour son savoir, que je voulois consulter, & qui étoit en ce tems-là, dans un país étranger. Avant que de lui envoyer cette Lettre, je lui en avoit écrit une autre, pour lui demander s'il voudroit bien me donner son sentiment sur certaines nouvelles idées qui m'étoient venues sur un sujet important de la Religion, qui avoit occasionné beaucoup de disputes & de troubles, & sur lequel je croyois que mes idées nouvelles pourroient répandre des lumières. Je ne lui nommois pas le sujet. Mais il ne me fit aucune réponse, & jugeant par son silence que la correspondance que je lui demandois ne lui feroit pas plaisir, je ne lui envoyai pas la Lettre en question ; mais je me résolus de la faire imprimer, pour l'adresser à tous les Théologiens,

& à chacun d'eux en particulier, croyant qu'il n'y en avoit pas un seul, que sa profession & sa conscience pût dispenser de me répondre, soit pour approuver mon Siffême, s'il le trouvoit bien appuyé, soit pour tâcher de m'en défabuser, s'il croyoit avoir des raisons solides à y opposer, vû sur-tout les sollicitations pressantes que je faisois à tous dans la dite Lettre. Mais à un très-petit nombre d'exceptions près, au lieu de cette franchise, au lieu de cette ouverture de cœur, que j'avois sujet d'attendre de leur part, je suis obligé de dire, avec une vive douleur, que je n'ai trouvé généralement chez eux, jusqu'ici, qu'une profonde réserve, qu'une profonde dissimulation. Je ne prononce rien touchant leur conduite & leurs motifs ; c'est à Dieu que ce jugement appartient. Il ne faut pas au reste être surpris, si n'ayant destiné cette Lettre que pour des Théologiens, je l'ai écrite d'un stile si concis, n'ayant fait qu'indiquer les matières à des gens d'étude & de savoir, que je croyois qui devoient m'entendre à demi-mot, ou qui étoient au moins à portée de s'éclaircir avec moi de bouche ou par lettre, au cas qu'ils ne m'entendissent pas.

Mais comme en publiant ce Siffême je m'étois proposé l'instruction de tous les Chrétiens, pour mon dessein principal, je savois que cette Lettre ne suffisoit pas seule à cela. Ce n'étoit qu'une simple introduction à un ouvrage plus clair & plus détaillé, plus à la portée de tout le monde. plus propre par conséquent à produire l'effet que je souhaitois. J'avois déjà préparé les principaux matériaux qui devoient le composer.

avant que d'écrire la lettre en question. C'est celui qui porte pour titre, *Doctrine de la Trinité éclaircie* &c. 2 vol. in 8vo, dont j'ai encore un petit nombre d'exemplaires chez moi. C'est là que je m'étois proposé de développer ma pensée en termes si clairs, que personne ne s'y pût méprendre, d'y exposer toutes mes preuves dans une juste étendue, & de répondre amplement à toutes les objections que l'on m'auroit faites, ou par des lettres particulières, ou par des écrits imprimés, afin que tout le monde fut en état de juger par lui-même, si mon sentiment est vrai ou faux. Voilà ce que j'ai fait par le secours de Dieu, pour m'acquitter du devoir qu'il m'avoit imposé en me faisant connoître ce Système. J'avois besoin du secours des autres Théologiens. Ils étoient engagés, & en qualité de Chrétiens, & en qualité de Ministres, de me donner les avis que je leur demandois. S'ils l'eussent fait avec sincérité & avec droiture, ils auroient servi efficacement à remplir toutes mes vues, qui n'étoient autres que de faire connoître la Vérité, de quelque côté qu'elle fût. Tous ceux qui liront ma *Lettre d'un Théologien* dont j'ai parlé, y verront que c'est la seule chose que j'ai exigée d'eux, que c'est la seule à quoi je les ai invités tous de la manière la plus pressante. De quelle manière ils ont répondu à mes invitations, on en peut voir une partie dans mon *Apologie*, & dans quelques autres Ecrits. Je laisse le tout à leur conscience, qui leur servira un jour de témoin & de juge. Je remets entièrement le succès de mes desseins à la conduite de Dieu, à qui je

tâche

32 RECIT DES MOYENS, &c.

tâche de plaire, & au service de qui je consacre tout le reste du tems qu'il lui plaira de me faire passer dans ce lieu de combats, d'afflictions & d'épreuves. Je n'ai plus d'intérêts au monde que celui d'y achever ma course avec joye, & de remplir jusqu'au bout les devoirs du Ministère qu'il m'a commis ; ayant cette confiance en lui, que comme il m'a soutenu jusqu'ici, il me soutiendra jusqu'à la fin de ma vie, pour me rendre ferme & irrépréhensible devant lui, en la journée de Christ. A lui soit gloire éternellement. Amen.

F I N.



DISCOURS INTRODUCTOIRE

AUX

E L E M E N S

D E L A

TRINITE RÉVÉLÉE,

MIS A LA PORTÉE DES

I G N O R A N S, &c.

C H A P. I.

Dessein de l'Auteur en publiant ces Elemens, & motifs qui l'y ont engagé.

1 ❖ ❖ ❖ 'A I dessein dans ces *Elemens* que je
 ❖ ❖ J donne au public, d'exposer à tous les
 ❖ ❖ ❖ Chrétiens la Doctrine que Dieu nous a
révélée touchant le Mystère de la Trinité, en
leur faisant part des lumières que l'étude de l'E-
criture m'a données sur ce sujet, avec le secours
de sa grace.

2 Je suis appelé à cela, par un devoir commun
à tous les Chrétiens, & qui leur est imposé par
ce commandement formel ; *Tu aimeras l'Eter-*
nel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme,

A

❖

Et de toute ta pensée ; Et ton prochain comme toi-même. Tout homme animé de cet amour fait selon son pouvoir tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu & à l'avantage de son prochain. Le plus grand avantage qu'il puisse lui procurer, ce sont sans contredit les biens spirituels & salutaires, qui consistent en la connoissance & en la pratique de la Religion que Dieu a lui-même dictée aux hommes, & c'est en étendant cette connoissance & cette pratique aussi-loin que chacun peut le faire, que l'on glorifie Dieu & que l'on avance son règne. Si donc un homme qui néglige d'aider son prochain dans ses besoins corporels, manque de charité envers lui, combien plus un homme est-il destitué de charité, s'il néglige de faire part à son prochain des connoissances que Dieu lui a données des Vérités salutaires ? Et si un homme est obligé à travailler de ses mains, non seulement pour entretenir sa vie, mais aussi pour avoir de quoi aider ceux qui sont dans l'indigence, par rapport aux nécessités du corps, combien plus est-il obligé de travailler à augmenter ses propres lumières dans les affaires du salut, afin d'être d'autant mieux en état d'éclairer & d'instruire les autres ? Comme donc un homme qui fait tout pour avancer ce qu'on appelle sa fortune dans le monde, & ne fait rien pour son salut, n'est pas ami de soi-même ; ainsi un homme qui répand ses biens avec profusion pour le soulagement des pauvres, & ne fait pas ce qui est en son pouvoir afin de leur procurer les biens spirituels, ne peut pas dire avec vérité qu'il les aime ; & St. Paul est bien fondé à tenir ce langage ;

gage ; Quand je donneroïſ tout mon bien à la nourriture des pauvres, ſi je n'ai pas la charité, je ne ſuis rien. Je voudrois que l'on peſât bien ce que Jéſus-Chriſt a dit (*Matth. xxv. 41. &c.*) que tout homme qui aura négligé de donner quelque ſecours que ce ſoit à l'un des plus petits de ſes frères ſera condamné pour cela ſeul aux peines éternelles. Si ce que je viens de dire eſt une vérité incontestable, ſi c'eſt l'ABC du Chriſtianisme, combien peu y a-t-il de charité, combien peu de Chriſtianisme dans le monde ? Que chacun faſſe des réflexions ſérieuſes là-deſſus. Que chacun ſe les applique. Que chacun y donne l'étendue que je ne puis pas y donner ici.

C H A P. II.

Personnes pour qui ces Elemens ſont deſtinés. Qualités requiſes dans ces Personnes. — 1. Perſuaſion de la Divinité de l'Ecriture, fondée ſur l'examen qu'on en a fait ſoi-même. — 2. Lecture aſſidue de l'Ecriture. — 3. Connoiſſance des vérités eſſentielles de la Religion Chrétienne. — 4. Amour de la Vérité. — 5. Que l'on ſoit dans les principes de la Religion réformée.

C EUX à qui j'adreſſe cet Ecrit ce ſont tous les Chrétiens. Je ne l'ai pas compoſé uniquement pour les Théologiens ou pour les Savans. Ma principale vue a été d'inſtruire

les ignorans, les idiots, les gens du commun, ceux qui ont l'esprit le plus borné & les connoissances les plus limitées. Ceux-ci composent le plus grand nombre dans l'Eglise de Jésus-Christ. Le salut d'un de ces idiots est aussi précieux devant Dieu que celui d'une personne qui occupe le plus haut rang en dignité, en crédit & en savoir. Ce sont ceux d'ailleurs qui ont le plus besoin d'instruction, & dont l'instruction est le plus négligée. Ce sont donc de telles personnes que je dois principalement tâcher d'éclaircir autant que j'en suis capable, sur un Mystère aussi important que celui de la Trinité ; d'autant plus que ce qui pourra servir à leur instruction pourra servir à celle de ceux qui ont plus de lumières qu'eux. Je suppose seulement que ce soient des gens qui ont quelque connoissance de la Religion qu'ils professent, & qui ont à cœur de la mieux-connoître ; & d'étendre les connoissances qu'ils en ont selon leur pouvoir & les moyens que la providence de Dieu leur en fournit.

4

I. Je suppose donc en premier lieu qu'ils soient persuadés que l'Ecriture est la parole de Dieu, & que leur persuasion soit fondée sur leur propre conviction, & non pas sur l'autorité de ceux qui les ont instruits, ou sur celle des Ministres de la Religion que l'on professe. Car il seroit inutile de s'instruire de ce que l'Ecriture nous enseigne, si l'autorité de l'Ecriture n'étoit chez nous d'aucun poids. Et si nous n'y ajoutons foi que sur la parole des hommes, nous pouvons nous passer de l'étudier. Si nous nous en rapportons à nos Docteurs touchant sa Divinité,

vinité, de même que les Mahométans s'en rapportent à leurs Docteurs touchant la Divinité de leur *Alcoran*, nous pouvons également nous en rapporter à eux par rapport aux doctrines que l'Ecriture enseigne. Enfin on ne sauroit être Chrétien Réformé sans cette première condition, & c'est pour des Chrétiens Réformés que j'ai écrit ce Livre.

5 2. Je suppose en second lieu que les personnes pour qui j'écris aient lû l'Ecriture, & qu'ils s'appliquent à la lire avec assiduité, dans l'intention d'entendre ce qu'ils y lisent. S'ils négligent ce devoir, ils se mettront encore moins en peine de lire cet Ecrit ; & supposé qu'ils le lûssent, ils ne sauroient le faire avec quelque profit.

6 3. Je suppose en troisième lieu, qu'ils aient quelque connoissance des principales vérités qui font l'essence de la Religion Chrétienne ; car sans cette connoissance ils ne sauroient être des Chrétiens.

7 4. Je suppose en quatrième lieu, que la vérité soit chez eux de quelque valeur, & qu'il ne leur soit pas indifférent d'être dans l'ignorance & dans l'erreur, ou d'être instruits & éclairés. M'adresser à des gens d'un tel caractère, ce seroit, comme dit Jésus-Christ, *jetter les perles aux pourceaux*. Peut-être toutes ces suppositions réduiront elles à un petit nombre ceux qui pourront profiter de ce livre. Mais quelque petit qu'il soit, il n'y a que ceux-là qui puissent espérer d'avoir entrée dans le Royaume des Cieux selon les promesses de l'Evangile.

5. Je suppose en cinquième lieu que je m'adresse à des Chrétiens Réformés, qui savent qu'ils ont le droit, & qu'ils sont dans l'obligation d'étudier l'Ecriture par eux-mêmes, tant par rapport au Mystère de la Trinité, que par rapport à tous les autres Mystères ou Dogmes qu'il a plu à Dieu de nous y révéler. Aucun Chrétien ne doit croire comme des Vérités révélées que celles dont il est convaincu par lui-même qu'elles sont effectivement révélées dans l'Ecriture. Il fait bien de consulter les Docteurs & les autres personnes éclairées, sur les passages qui lui paroissent obscurs, & de se servir de tous les autres moyens que la Providence lui fournit pour découvrir le sens de ces passages. Mais la simple décision ou l'autorité, soit d'un seul Docteur, soit de tous les Docteurs ensemble, ne doit pas prévaloir sur l'esprit d'un Chrétien, pour lui faire recevoir pour vraie & pour révélée quelque Doctrine que ce soit, contre sa propre conviction. Je tiens pour fou & pour extravagant ce principe que l'on met si souvent en usage pour séduire les simples, *qu'on doit croire plutôt les yeux de tout le monde que ses propres yeux* ; car Dieu a donné à chaque homme ses yeux pour se conduire. C'est ainsi que je souhaite que tous ceux qui liront ce Livre en usent par rapport à moi. Qu'ils lisent, qu'ils examinent, & qu'ils jugent.

CHAP. III.

- I. Matières écartées du dit Ouvrage. 1. Sentimens des Docteurs & des Sectes. 2. Opinions douteuses. 3. Objections faites à l'Auteur. —*
II. Choix des preuves & des expressions.

9 **L**ES Chrétiens, tels que je viens de les supposer, sont ceux que je me suis proposé d'instruire, ou pour parler plus juste, que j'ai voulu mettre dans la voie de s'instruire eux-mêmes, & de connoître par eux-mêmes ce que l'Ecriture nous enseigne de plus essentiel touchant le Mystère de la Trinité, qu'ils font profession de croire sur l'autorité de l'Ecriture, & qu'ils regardent avec raison, comme une partie importante de la Religion qu'ils professent. J'ai tâché dans cet Ecrit de leur rendre cet examen aussi aisé qu'il m'a été possible en écartant toutes les matières accessoires, aussi bien que les termes qui peuvent leur être étrangers, & en me renfermant dans les bornes d'un petit nombre d'objets essentiels, afin qu'ils y pussent donner toute leur attention.

10 **I. — 1.** J'écarte donc d'ici, en premier lieu, toutes les différentes opinions que les hommes ont eues, ou qu'ils ont encore sur cette doctrine. Il ne s'agit, ni de Catéchismes, ni de Simboles, ni de Confessions de foi, ni de Livres théologiques, ni de sentimens de tel ou tel Docteur. Tout cela est étranger à mon sujet. Je ne veux savoir, je ne veux enseigner que ce que l'Ecri-

ture m'en a appris, & j'examine ce sujet comme si personne n'en eut rien dit jusqu'ici. Je n'avance rien sur cette doctrine, que ce que je me crois en état de démontrer par l'Ecriture, & j'en allégué mes preuves, afin que ceux qui liront cet Ecrit puissent juger par eux-mêmes si elles sont convaincantes, & recevoir ou rejeter mes sentimens, selon qu'ils leur paroîtront bien ou mal prouvés.

II

2. J'écarte d'ici toutes les matières sur lesquelles je ne suis pas en état de former un jugement certain. J'écarte toutes celles sur lesquelles je ne puis faire que des conjectures, quand même quelques-unes me paroîtroient plus probables que d'autres. Car je suis persuadé que ce que Dieu a voulu que tous les Chrétiens fussent, & qu'il a jugé qu'il leur importe à tous de savoir, il l'a exprimé d'une manière intelligible à tous. D'ailleurs ce qui n'est que probable peut être faux ; & si l'on reçoit sur le témoignage de Dieu une doctrine qui peut se trouver fausse, on doit supposer que Dieu peut nous obliger à croire une erreur ; ce qui seroit un sentiment injurieux au Dieu de vérité, & capable de détruire la foi que nous pouvons appuyer sur son témoignage. Enfin tout le monde fait assez que bien souvent ce qui paroît probable à un homme ne le paroît pas à un autre ; & que toutes les opinions de cette espèce ne sont que des sujets de division entre les Chrétiens, & ne produisent chez eux que des contestations & des disputes qui ne finissent jamais, & qui ne font que les détourner de ce qui est essentiel à la Religion.

12

3. J'écarte d'ici en troisiéme lieu, toutes les objections qu'on m'a faites, & mes réponses à ces objections. Car si les preuves sur quoi j'appuye mes principes sont convaincantes, toutes les objections tombent nécessairement. Si nous ne pouvions ajouter foi à rien de ce qui nous paroît certain & évident, jusqu'à ce que nous eussions examiné tout ce que d'autres pourroient y opposer, nous ne pourrions décider de rien jusqu'au jour du jugement, & nous serions réduits à passer toute notre vie dans un doute universel. En faisant cet écart j'épargne à mon Lecteur la longueur & l'embarras des controverses qui supposent des connoissances plus étendues que les gens du commun n'ont accoutumé d'avoir. Mais ceux qui après avoir lu ces Elemens de mon Système seront bien aises d'être instruits de ces objections & de ces réponses, ils pourront se satisfaire en lisant les Ecrits que j'ai publiés avant celui-ci, & en particulier la *Doctrine de la Trinité éclaircie*. Ce que je puis déclarer sans crainte d'être dédit, c'est que j'ai répondu sans réplique à tout ce qui m'a été objecté, & que j'ai crû valoir la peine d'être relevé; & que depuis plus de 25 ans personne ne m'a fait aucune objection.

13

II. De toutes les preuves que je pourrois alléguer pour prouver tous mes Dogmes, j'ai choisi celles que j'ai crû être le plus à la portée de tous mes Lecteurs, & sur toutes choses j'ai tâché de me rendre intelligible aux personnes sans étude. Je me suis abstenu pour cet éfet de tous les termes qui ne sont pas d'un usage commun, quoi qu'ils soient usités chez les Philosophes & les

Théologiens ; ou si j'ai été obligé de me servir d'un petit nombre de ces termes, j'y ai joint des explications si claires, qu'à l'aide de ces explications chacun peut entendre ces termes aussi bien que ceux qui sont les plus communs dans sa langue.

CHAP. IV.

Sources d'où l'Auteur a tiré tous ses Dogmes ; Passages directs, & conséquences tirées d'autres Dogmes appuyés sur de tels passages. Nature des passages directs sur lesquels on peut fonder quelque Dogme. I. Passages clairs & intelligibles à tout homme qui a le sens commun, & qui les lit sans préjugé. II. Passages qui ne sont point équivoques. III. Un seul passage qui a ces deux conditions peut fonder un Dogme.

14 **C**OMME je me suis proposé de n'enseigner rien que la pure Doctrine de l'Ecriture, c'est sur elle que j'ai fondé tous mes Dogmes. Chacun pourra s'en convaincre par sa propre lecture. Ainsi il ne restera autre chose à faire au Lecteur, si les preuves que j'ai données de tous mes Dogmes ont été bien ou mal tirées de l'Ecriture. Or tout ce que l'Ecriture nous enseigne, elle le fait de deux manières. I. Par des passages directs, qui contiennent eux-mêmes le Dogme qu'ils enseignent, en sorte que le sens du passage est la même chose que le Dogme que
ce

ce passage renferme. 2. Elle nous l'enseigne par des conséquences que le bon sens nous fait tirer d'autres Dogmes qui sont enseignés dans l'Ecriture. Il sera bon de faire quelques réflexions sur les Dogmes que l'Ecriture nous enseigne de chacune de ces deux manières.

- 15 I. Pour commencer par ceux que l'Ecriture nous enseigne par des passages directs, il faut examiner quelle est la nature des passages sur lesquels on peut fonder quelque Dogme de Religion, afin que nous puissions être assurés qu'un tel Dogme est une Vérité révélée. Je dis donc en premier lieu, que les passages sur lesquels on peut fonder quelque Dogme doivent être de ceux dont le sens est clair & intelligible à tout homme qui les lit sans préjugé, & qui a le sens commun. Car si c'étoit quelqu'un dont l'esprit fut si imbécile, ou par sa constitution naturelle, ou parce qu'il a négligé de le cultiver, qu'il se trouvât incapable d'entendre ce qu'on lui pourroit dire de plus clair, le jugement d'un tel homme ne doit pas servir de règle touchant la clarté ou l'obscurité de quelque passage. Si d'un autre côté un homme a l'esprit si attaché à quelque préjugé, qu'il ne puisse entendre quoi que ce soit qui s'oppose à ce préjugé, & qu'il ne puisse être convaincu par aucune preuve qui le combatte, on peut regarder un tel homme sur le pié d'un aveugle sur les yeux de qui la lumière ne fait aucune impression, & qui est un juge entièrement incompetent de tout ce qui se discerne par la vuë. On peut aussi le comparer à ces Juifs dont parle St. Paul, qui quand ils lisent Moïse, le lisent avec un voile qui les
- em-

empêche d'y rien voir & d'y rien entendre. Ce n'est pas à de telles gens qu'il faut s'en rapporter pour juger de la clarté ou de l'obscurité de quelque passage de l'Ecriture. Il pourroit être très-clair, & être obscur & inintelligible à ceux qui ont quelque'un des susdits défauts, ou être entendu d'eux en un faux sens. Les passages dont je parle, & que j'ai dessein d'employer, sont donc de ceux qui paroîtront clairs & intelligibles à tout homme qui n'a aucun de ces défauts.

- 16 Je dois avertir d'une chose sur ce sujet. Il y a certainement des passages dans l'Ecriture, qui paroissent clairs à ceux qui ont du savoir & de la capacité, & qui paroîtront obscurs à ceux qui n'ont pas ces avantages. Mais comme l'Ecriture a été donnée pour instruire les ignorans aussi bien que les savans touchant les mystères de la Religion qui doivent être l'objet de la foi de tous les Chrétiens, elle s'est expliquée sur ces sortes de sujets avec une clarté suffisante, pour que ceux qui ont le moins de capacité naturelle & de lumières acquises la puissent entendre. C'est là la Doctrine de l'Eglise Réformée par opposition à l'Eglise Romaine. Le Mystère de la Trinité est sans contredit un de ceux dont Dieu a voulu que tous les Chrétiens fussent instruits, jusqu'à un certain degré, puis qu'il a voulu qu'ils fussent baptisés au nom des trois Personnes qui composent cette Trinité. Or le baptême qui, du côté des Chrétiens, est une profession de leur foi & un acte d'adoration, supposé qu'ils aient quelque connoissance de ceux en qui ils croient & qu'ils adorent, & il seroit
- ab-

absurde de s'imaginer que Dieu eut voulu les engager à faire, à l'exemple des Samaritains, de pareils actes de la Religion, pour *ce qu'ils ne connoissent point*. C'est pour cette raison que j'ai pris à tâche de ne fonder aucun Dogme qui régarde ce Mystère que sur des passages qui doivent paroître clairs aux personnes qui ont l'esprit le plus borné, pourvû qu'elles ayent d'ailleurs les dispositions que j'ai marquées dans le Chap. II. ci-dessus. Sur-tout si ces personnes veulent donner quelque attention à la lecture du livre que j'ai composé dans la vuë de leur rendre l'intelligence de ces passages aussi aisée qu'il m'a été possible.

- 17 II. Les passages sur lesquels on peut fonder quelque Dogme, doivent être exempts d'équivoque. Cette seconde condition est renfermée dans la première, & n'est pas moins essentielle à un passage sur lequel on peut fonder quelque Dogme, ou par lequel on en peut prouver quelque'un. Je n'entens pas ici par un passage équivoque celui qui pourroit admettre deux ou plusieurs différentes explications, si l'on s'arrêtoit uniquement aux termes du passage, mais qui n'en peut admettre qu'une seule, quand on a égard à diverses circonstances qui y sont attachées, & qui en fixent la vraie signification en excluant toutes les fausses. Ce passage si disputé, *Ceci est mon corps*, est un de ceux dont je parle. Les paroles qu'il renferme peuvent admettre deux sens différens ; mais les circonstances du passage rendent un de ces deux sens impossible, & ne permettent d'en entendre les termes qu'en un seul sens, qui est le sens figuré.
- J'ap-

J'appelle passage équivoque celui qui envisagé dans toutes les circonstances qui nous sont connues, renferme plusieurs sens possibles, chacun desquels peut être soutenu ou combattu par des raisons à peu près égales & qui rendent le choix incertain. Il est évident, que sur un fondement de cette nature on ne peut rien bâtir qui ne soit incertain & douteux. J'avoue que dans des questions de critique, où il s'agit, par exemple, d'expliquer quelque passage douteux d'un Homère, d'un Virgile, d'un Horace, ou de quelque autre Auteur ancien, on se contente de probabilités au défaut de preuves démonstratives. J'avoue encore qu'il y a plusieurs passages dans l'Ecriture, sur la signification desquels nous ne pouvons faire autre chose que conjecturer, & on le peut faire innocemment, pourvu que l'on ne prétende pas de faire passer ses conjectures pour des Vérités certaines. Mais il n'est permis de se donner de telles libertés, que sur des sujets indifférens ; & j'estime que ce seroit une entreprise téméraire & dangereuse, que d'avancer des conjectures dans des matières qui intéressent la Religion & la Foi, & en particulier dans celles qui regardent le Mystère de la Trinité, qui est si fort au-dessus de nos connoissances naturelles, & dont nous ne pouvons absolument rien savoir ni même conjecturer, au de-là de ce que Dieu nous en a révélé clairement. Si la Révélation est obscure ou douteuse sur quelque point de cette Doctrine, nous n'avons point d'autre parti à prendre que celui de ne point juger, jusqu'à ce que nous ayons des lumières sûres. C'est-là la règle que je me suis prescrite, comme je m'en
suis

suis déclaré § II. Je ne prétens poser aucun Dogme sur ce sacré Mistère, que je ne puisse le fonder sur des passages clairs & non équivoques, ou sur des conséquences qui sont évidemment renfermées dans des passages de cette nature.

- 18 III. *Un seul passage qui a ces deux conditions spécifiées ci-dessus suffit pour fonder un Dogme.* C'est-à-dire, nous devons croire ce que Dieu nous enseigne d'une manière claire & précise, ne fût-ce que dans un seul endroit de l'Ecriture, lorsque nous avons des raisons suffisantes pour nous assurer que Dieu nous l'y enseigne, & il n'est pas nécessaire pour nous engager à cette croyance, que Dieu nous répète plusieurs fois le même enseignement, & qu'il ajoute *ligne après ligne, ligne après ligne*, comme il parle par un Prophète. Cette proposition, ce me semble, ne souffre point de difficulté. Il en est des enseignemens comme des préceptes. Un Sujet se rendroit coupable de rébellion, & sa conduite n'auroit point d'excuse, si ayant reçu un ordre clair & précis de la part de son Souverain, il se dispensoit d'y obéir jusqu'à ce que ce même ordre lui eut été signifié à plusieurs différentes reprises. Or croire ce que Dieu nous enseigne, & faire ce qu'il nous commande, sont deux devoirs d'une égale obligation. Regardons la chose en elle-même. Quand une vérité est appuyée d'une seule preuve, & que cette preuve a toute l'évidence requise, on ne sauroit nier que cette vérité ne doive être crue de même que si nous en avions un grand nombre de preuves : puisqu'une seule preuve à la solidité de laquelle nous n'avons rien à opposer, suffit pour nous montrer que c'est
une

une vérité, & que faut-il de plus pour la croire ? Tout Dogme que nous voyons clairement qui nous est enseigné dans un seul passage de l'Ecriture, nous est enseigné dans l'Ecriture, & si nous n'y ajoutons pas foi, nous rejettons le témoignage de Dieu qui nous parle dans l'Ecriture. Il est vrai que quand on y trouve plusieurs passages qui enseignent le même Dogme avec la même clarté, ce concours des passages ne peut qu'ajouter plusieurs degrés de force à la conviction qu'un seul de ces passages doit opérer. Mais si un passage bien clair ne convainc pas un homme, comme il fait paroître par ce manque d'acquiescement que l'autorité de l'Ecriture a peu de pouvoir sur son esprit, je ne vois pas que cent passages pussent faire en lui ce qu'un seul est incapable de faire. S'il sait éluder la force d'un passage clair par des détours & des chicanes, il trouvera les mêmes détours & les mêmes chicanes, ou une infinité de semblables, contre cent passages qu'on lui pourroit alléguer, & c'est une chose dont l'expérience nous fournit continuellement des exemples.

CHAP. V.

Autres maximes qui regardent les passages clairs & les obscurs. I. But de l'Ecriture ; elle a été donnée afin que tous les hommes, tant les ignorans que les savans, pussent l'entendre par eux-mêmes, par rapport aux Vérités essentielles

Et importantes de la Religion. II. Il y a des passages dans l'Ecriture, dont ceux qui ont le moins d'étude Et de capacité peuvent entendre le sens, Et être sûrs qu'ils l'entendent. Les Vérités essentielles Et importantes de la Religion, sont enseignées dans l'Ecriture par des passages de cette espèce. III. S'il y a des passages si obscurs, que les gens du commun n'en puissent pas entendre la signification sans recourir à l'autorité Et aux décisions de quelques Docteurs, ces passages ne contiennent pas de Doctrines nécessaires au salut ou importantes, qui ne soient pas enseignées dans d'autres passages clairs. Usage qu'on doit faire des lumières des Théologiens.

20 **A**UCUN homme ne peut être persuadé de la Vérité de quelque Dogme par des passages qui l'enseignent, s'il ne peut pas être sûr qu'il entend le sens de ces passages ; & il ne sauroit obtenir cette certitude, s'il ne fait pas distinguer les passages clairs d'avec ceux qui sont obscurs. Il est donc important que mes Lecteurs sachent faire cette distinction ; & c'est pour en procurer le moyen que j'ai destiné ce Chapitre & les deux suivans. J'y ai posé quelques maximes incontestables, auxquelles je les prie de donner toute leur attention ; & sur-tout de les avoir bien présentes à leur esprit. De-là dépend le succès de toute l'étude qu'ils peuvent faire de la Religion, non seulement par rapport au Mystère de la Trinité, mais aussi par rapport à tous les autres points que la Religion renferme.

Je

- 20 I. Je dis donc en premier lieu, que l'Ecriture nous a été donnée, afin que ceux qui ont le moins d'étude & de capacité, pourvu qu'ils veuillent l'étudier avec toute la diligence dont ils sont capables, & qu'ils se servent de tous les secours que la providence de Dieu leur procure, puissent apprendre par eux-mêmes, sans dépendre d'aucune autorité humaine, ce que chaque Chrétien est obligé de croire & de pratiquer pour plaire à Dieu, & pour être sauvé; & tout ce que Dieu a jugé être important pour tous les Chrétiens. Je puis poser cette maxime comme un principe fondamental de la Religion Réformée, & qui n'a pas besoin de preuve pour ceux qui font profession de cette Religion. Je l'ai déjà supposée ci-dessus (§ 8.) & je me pourrais dispenser de le répéter, si je ne voyois qu'elle est trop généralement mise à l'écart dans la pratique de ceux qui font profession d'en être convaincus dans la spéculation, & d'en faire un des premiers points de leurs Confessions de Foi. Il ne paroît pas (je parle pour le général) que les particuliers agissent à présent à cet égard d'une autre manière chez les Réformés qu'ils ne font chez les Catholiques, & en général chez les peuples de tous les pays & de toutes les Religions. Il semble, à la conduite de presque tous les hommes, qu'ils s'imaginent que pourvu qu'ils retiennent ce que leurs maîtres leur ont enseigné, dès leur tendre jeunesse, dans l'âge où ils ne peuvent être conduits que par autorité, & non par raison, ils sont dispensés de pousser plus avant l'étude des Dogmes de leur Religion, & qu'il leur est encore moins nécessaire d'examiner si les fon-

fondemens de tous ces Dogmes sont bien solides. Ainsi pourvû que leurs Docteurs soient contens d'eux, ils en sont contens eux-mêmes. Je ne réfléchirai pas à présent sur le danger où l'on s'expose en se conduisant de la sorte. Je dirai uniquement, que puisque c'est pour des Réformés que j'écris je puis poser avec eux comme une maxime incontestable celle que j'ai mise à la tête de cet article.

21 II. J'ai posé en second lieu, qu'il y a des passages dans l'Ecriture, dont ceux qui ont le moins d'étude & de capacité peuvent entendre le sens, & être sûrs qu'ils l'entendent; & que les Vérités essentiellles & importantes de la Religion Chrétienne sont enseignées dans l'Ecriture par des passages de cette nature. Cette seconde maxime est une conséquence de la précédente; ainsi elle doit être regardée comme étant de la même certitude. Car si l'Ecriture a été donnée aux hommes afin que les plus simples pussent apprendre en la lisant les Vérités essentiellles à leur salut, & tout ce que Dieu a jugé leur être de quelque importance, il faut que ces Vérités y soient enseignées dans des passages dont ces personnes simples pussent entendre le sens par eux-mêmes, & être sûrs qu'ils l'entendent. Car comment un passage dont je n'entendrois pas le sens pourra-t-il m'instruire de quelque chose? Et si je ne suis pas sûr que le sens que je donne à un passage en est le véritable sens, comment pourrai-je recevoir avec foi la Doctrine que ce passage m'enseigne dans le tems que je serai en doute si elle y est véritablement enseignée? La foi est opposée au doute.

Et

Et si je suis dans la même incertitude par rapport au sens de tous les passages de l'Ecriture qui enseignent quelque Vérité essentielle ou importante de la Religion, l'Ecriture me laissera dans le doute sur toutes ces Vérités, j'aurai perdu toute la peine que j'aurai prise de l'étudier, & elle sera absolument inutile par rapport au but pour lequel Dieu me l'a donnée. Ce qui étant une chose impossible, la vérité de ma seconde maxime est incontestable.

- 22 III. Ces deux maximes renferment cette troisième. C'est que s'il y a des passages si obscurs, que les gens du commun n'en puissent pas entendre la signification sans recourir à l'autorité & aux décisions de quelques Docteurs, ces passages ne contiennent point des Doctrines que les Chrétiens soient obligés de savoir pour être sauvés, ou qui leur importe de savoir ; ou s'ils contiennent quelque Doctrine de cette espèce, elle se trouvera enseignée dans des passages dont les gens du commun pourront entendre le sens, sans s'en rapporter à aucune autorité humaine. Et si elle se trouve effectivement enseignée dans quelques passages intelligibles par eux-mêmes à tous les Chrétiens, le but de l'Ecriture est rempli, & les plus simples y pourront trouver de quoi s'instruire de cette même Doctrine, en laissant à l'écart ce passage qui leur est obscur. Ils pourront même expliquer ce passage obscur par ceux qui sont clairs ; & cette manière de l'expliquer est bien plus sûre que celle qui n'est fondée que sur l'autorité humaine.

[Je mets ici les Vérités importantes pour tous les Chrétiens à côté de celles qui sont essentielles

les au salut de chaque Chrétien, afin d'éviter une équivoque qui est si ordinaire, & par laquelle la plupart des gens du commun croient pouvoir négliger l'étude de certaines Vérités que Dieu a voulu qu'ils fussent. Il y a des Vérités révélées, sans la connoissance desquelles on peut être Chrétien, mais qui sont utiles à tous, & dont on ne peut négliger volontairement de s'instruire, sans intéresser son salut, comme un homme pourroit vivre, s'il ne se nourrissoit qu'avec des herbes; mais il nuirait à sa santé. Toutes les Vérités de la Religion qui sont importantes pour les Théologiens, sont importantes pour le commun des Chrétiens, car les uns n'ont pas une Religion différente de celle des autres; & si les Théologiens doivent s'étudier à acquérir des connoissances au de-là des premiers elemens de la Religion, ce ne doit pas être pour les réserver pour eux (voyez l'Epître aux Hébreux) & pour se distinguer du reste du troupeau; mais ce doit être pour en faire part à tous ceux qu'ils ont la charge d'instruire. Je ne fais au reste cette remarque qu'en passant. J'aurai occasion dans la suite de ce Discours d'éclaircir davantage ce sujet.]

- 23 Je souhaite au reste que l'on prenne bien ma pensée. Je suis bien éloigné de soutenir que les gens du commun ne doivent pas consulter les Théologiens éclairés, pour les aider à entendre les passages qui leur paroissent obscurs. Je tiens au contraire que les avis de ces personnes éclairées peuvent être d'une grande utilité aux gens du commun pour la connoissance de la Religion. C'est pour cet usage que Dieu a institué le ministère de la Parole: c'est pour cet usage que Dieu a donné des connoissances plus étendues

aux

uns qu'aux autres ; (§ 20.) & je place cet usage parmi les secours que la providence de Dieu procure à ceux qui veulent étudier l'Ecriture avec succès, & que personne ne doit négliger. Mais il y a une différence totale entre consulter une personne éclairée pour profiter de ses ouvertures si on les trouve raisonnables, & suivre aveuglément les décisions de cette personne que l'on consulte, comme si elles étoient infailibles. La première de ces choses est utile, elle est même un devoir. La seconde renverse le fondement de la foi des Chrétiens, qui ne doit dépendre que de Dieu ; & elle fait dépendre cette foi des hommes, dont elle élève l'autorité au-dessus de celle de Dieu. Or cette autorité humaine est un fondement très-incertain & très-équivoque, car tous les hommes sont sujets à se tromper, & les Théologiens ne sont pas d'accord entr'eux. C'est en ce sens que je dis avec tous les Réformés, qu'un homme qui a son salut à cœur doit étudier l'Ecriture par lui-même, & ne croire aucun Dogme de Religion qu'il ne se trouve appuyé sur des passages de l'Ecriture dont il entende le sens par lui-même, sans dépendre d'aucune autorité humaine.

CHAP. V.

Suite des Maximes. IV. On ne doit pas mettre entre les passages obscurs pour les gens du commun tous ceux sur le sens desquels des Docteurs éclairés sont en dispute.

24. **C**ET article paroîtra être un vrai paradoxe à la première vue. Si le sens d'un passage est
clair

INTRODUCTOIRE. 2,

clair & intelligible pour un homme sans étude & d'une capacité bornée, ne paroitra-t-il pas incomparablement plus clair à un grand Théologien, à un homme d'un grand génie & d'une vaste érudition, à un homme qui a fait son métier d'étudier & d'expliquer l'Ecriture, & qui a vieilli dans cet exercice ? Un païsan sans étude, pourra-t-il s'assurer qu'il entend le sens d'un passage, qu'un grand nombre de Théologiens, tels que celui dont j'ai parlé, n'entendent pas eux-mêmes ? Cependant le fait est certain, & se peut facilement démontrer. Rien n'est si commun que de voir deux Théologiens éclairés disputer l'un contre l'autre, sur la signification d'un passage. L'un lui donne un sens, l'autre lui en donne un autre tout contraire. Chacun soutient son explication par des raisons qui paroissent convaincantes à celui qui les allégué, mais qui ne convainquent pas la personne avec qui il est en dispute. N'est-il pas évident que l'un de ces habiles Docteurs n'entend pas le sens du passage qui est le sujet de leur différent ; puisqu'il est impossible que soutenant deux sentimens contraires ils aient tous deux raison ? Que peut donc penser un homme du commun qui voit une telle dispute entre des gens beaucoup plus habiles que lui ? Ne le fera-t-elle pas douter de la vérité du sens qu'il avoit donné au passage surquoi ces savans contestent sans aucune apparence de se jamais accorder ? Ne jugera-t-il pas que ce doit être un passage fort obscur, & que, suivant une des maximes que j'ai posées ci-dessus, (§ 22.) si la Doctrine qui est contenue dans ce passage, n'est contenue que dans

DISCOURS

que dans d'autres, qui ne sont pas moins contestées entre les mêmes Docteurs, cette Doctrine est douteuse, & n'est point une de celles qui sont essentielles à la Religion ? Il courroit cependant un grand risque de se tromper en raisonnant de la sorte, & son erreur pourroit être très-pernicieuse, puisque ce passage peut contenir une Vérité fondamentale, qu'on ne sauroit regarder comme une opinion douteuse & indifférente, sans douter de la vérité de la Religion Chrétienne, & sans mettre cette Religion au nombre des opinions différentes. En effet, lorsque deux Docteurs, ou deux personnes éclairées sont de différens avis sur un fait, si c'étoit-là une raison qui dût engager à regarder ce fait comme douteux jusqu'à ce que ces deux habiles gens fussent d'accord, il faudroit douter de tout, & vivre dans un Pirrhonisme perpétuel. Car quel est le sujet sur lequel on n'a pas disputé pour & contre de tems immémorial ? Y a-t-il une seule Religion dans le monde qui n'ait pas d'habiles avocats ? Y a-t-il une seule Secte, parmi toutes celles qui partagent les membres d'une même Religion, qui n'ait les siens ? Ne dispute-t-on pas s'il y a un Dieu, s'il y a une Providence, s'il y a une Vie à venir, si l'Ecriture est la parole de Dieu, ou un Livre composé par des imposteurs ? Ne dispute-t-on pas si un homme peut être assuré qu'il pense, qu'il existe ? Faut-il donc qu'un homme demeure dans le doute sur toutes ces questions controversées, jusqu'à ce que tous les disputans soient d'accord ?

25 Que deux Puissances en guerre fassent un Traité de paix. Qu'elles emploient l'une & l'autre

ce qu'il y a de plus habile parmi leurs Ministres, parmi leurs Jurisconsultes, pour dresser les articles de ce Traité en des termes si clairs & si précis, qu'ils ne laissent pas lieu à la moindre contestation. Ne voit-on pas bientôt après la signature, chacune des parties disputer sur le sens des termes, & expliquer ce sens par l'intention que l'on suppose que chaque puissance a eue en faisant cet accord ? Ne voit-on pas que bientôt les deux partis s'accusent l'un l'autre de mauvaise foi dans l'explication des articles ? Ne les voit-on pas plaider leur cause en public par des longs manifestes, où chacun soutient ses prétentions par des raisons que les Sujets de chaque Puissance trouvent être de la dernière évidence ? Et ne voit-on pas enfin, que ne pouvant point convenir entr'elles par aucune voie de raisonnement, elles remettent la décision de leurs différens à l'issue d'une nouvelle guerre ; pendant que chacune prend Dieu & les Hommes à témoin de la justice de sa cause, de la droiture de ses intentions & de sa conduite, & de l'injustice de celle du parti contraire ? En quoi, je vous prie, les disputes de ces Princes & de leurs Ministres sur le sens de quelques articles d'un Traité diffèrent-elles de celles des Théologiens sur le sens de quelques passages de l'Ecriture, si ce n'est que ces Puissances ayant concouru unanimement à composer ces articles avec le secours de tout ce qu'il y a d'habiles gens dans leurs Etats, afin d'y exprimer leur pensée & leur intention de la manière la plus nette, ces Articles devroient être si clairs, qu'on n'y put pas trouver le plus léger prétexte de disputer sur le sens ; au lieu

B

que

que les Théologiens n'ont pas composé l'Ecriture, mais ils la trouvent toute telle qu'ils l'ont reçue de main-en-main par leurs Ancêtres ? Il faut pourtant que parmi ces partis qui disputent, & qui prétendent également que leurs droits sont incontestables, l'un des deux soit mal-fondé. Si donc il n'y a point d'autre règle de certitude que le consentement de tous les hommes, il n'y en a aucune du tout, & tout demeurera douteux jusqu'au jour du jugement. Mais s'il y a quelque règle de certitude, comme il y en a assurément une, chacun la cherchera en vain ailleurs que dans sa conscience. Ce qui est vrai demeurera toujours vrai, & ce qui est clair demeurera toujours clair, en dépit de toutes les disputes. Chacun doit juger de la vérité des choses par lui-même & pour lui-même ; & Dieu jugera un jour qui est celui qui aura jugé avec sincérité & avec droiture.

- 26 Je conclus deux choses des faits que je viens d'exposer. 1. Qu'il y a des passages dans l'Ecriture, dont un simple particulier sans étude, & d'une capacité bornée, peut entendre le sens, & être sur qu'il l'entend, quoique des Docteurs très-habiles & très-éclairés disputent entr'eux sur ce sens, & ne peuvent point s'accorder, & qu'ainsi dans cette occasion, qui est beaucoup plus fréquente que l'on ne se l'imagine, ce particulier jugera plus sainement de cette matière en dispute, que n'en jugeront ces Docteurs, qui sont infiniment plus éclairés que lui. Cet événement qui paroît si peu naturel a pourtant des causes très-naturelles. Ceux qui ont les meilleurs yeux sont souvent ceux qui voient le moins dans

dans le sens moral, & les erreurs les plus grossières & les plus insurmontables sont celles où tombent les savans, parce que les erreurs des hommes procèdent bien plus des préjugés, que de l'ignorance. Et quoique les ignorans soient sujets à des préjugés aussi bien que les Savans, ceux de ceux-ci sont plus forts que ceux des autres, & jettent dans leurs esprits les plus profondes racines. Toute la capacité, toutes les connoissances dont les Savans sont doués, servent à nourrir & à fortifier leurs préjugés, & à les mettre à l'abri de toutes les forces de la Raison. Ces sortes d'événemens sont d'ailleurs ménagés par la Providence Divine, & servent à vérifier cette déclaration de Jésus-Christ (*Luc. x. 21.*) *En ce même moment Jésus se réjouit en son esprit, & dit ; Je te rends grâces, ô Père, Seigneur des Cieux & de la Terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages & aux intelligens, & que tu les as révélées aux petits enfans. Il est ainsi, Père, parce que tel a été ton bon plaisir.*

- 27 Je conclus en second lieu de ces mêmes faits, que lorsque Dieu daigne accorder à quelqu'un de ceux que Jésus-Christ appelle des petits enfans, cette grace qu'il refuse quelquefois à des gens sages & éclairés, il ne doit pas s'en laisser arracher le fruit par une défiance de ses lumières qui feroit ici très-mal placée. Si un ignorant aperçoit clairement avec les yeux que Dieu lui a donnés pour le conduire, des Vérités qui échappent à des gens qui ont de meilleurs yeux que lui, mais qui les ont ofusqués par des préjugés ou par des intérêts de ce monde, il doit croire ses yeux, & se conduire par la lumière qu'ils lui

fournissent. S'il est sûr qu'il entend un passage que de plus savans que lui n'entendent pas, il ne doit pas revoquer en doute une vérité qu'il voit, parce qu'elle est échappée à d'autres. Ayant des yeux il ne doit pas les fermer, & se mettre dans le cas d'un aveugle qui se fait conduire par d'autres aveugles. Je le répète ; aucune dispute, aucune différence d'opinions ne peut rendre faux ce qui est vrai, ni rendre incertain ce qui est évident.

CHAP. VII.

Suite du même sujet. V. Il y a des Règles par où l'on peut entendre les passages clairs & intelligibles à tous les Chrétiens. VI. Quelles sont ces Règles ?

28 **P**Uisque'il y a des passages dans l'Ecriture (§ 21.) dont tous les Chrétiens qui ont le moins d'étude & de capacité peuvent entendre le sens par eux-mêmes, & être sûrs qu'ils l'entendent, il faut qu'il y ait des Règles sûres pour interpréter ces passages. Il faut en même-tems que ces Règles soient connues & à la portée de tous les particuliers qui ont le moins d'étude & de capacité. Il faut, par conséquent que ce soient des Règles qu'ils n'aient point étudiées, mais qu'ils portent avec eux, & qui leur soient aussi naturelles, qu'il leur est naturel de parler, de marcher, de se servir du sens de la vue, de l'ouïe,

l'ouïe, & de leurs autres facultés. C'est à ces Règles que l'on doit appliquer ce que Dieu dit touchant la Loi, (Deut. xxx, 11. &c.) & que St. Paul applique à l'Evangile, (Rom. x. 6.) *Car ce commandement que je te commande aujourd'hui n'est pas trop haut pour toi, & n'est pas éloigné de toi. Il n'est pas dans les Cieux, pour donner lieu de dire, Qui est ce qui montera pour nous, & nous l'apportera pour nous le faire entendre, afin que nous le fassions ? Il n'est point aussi au-delà de la mer, pour donner lieu de dire, Qui est-ce qui passera la mer pour nous, & nous l'apportera, afin de nous le faire entendre, & que nous le fassions ? Car cette parole est fort proche de toi, dans ta bouche & dans ton cœur, afin que tu la fasses.* S'il n'y avoit pas des Règles de cette nature, toutes les maximes que je viens de poser, & sur quoi notre Religion s'appuye, seroient fausses.

29 Je voudrois bien à présent que l'on me dit, quelle peut être cette Règle d'interpréter l'Ecriture, que chaque particulier porte en lui-même, sans qu'il en ait fait d'étude, & qui lui est aussi naturelle, qu'il lui est naturel de faire usage de toutes ses facultés, sans y employer aucun art ? Quelle est, dis-je, cette Règle par où un homme du commun peut interpréter quelqu'un de ces passages de l'Ecriture, qui sont aisés & intelligibles à tous les hommes, & être sûr que son interprétation est juste & exacte ? Pour ce qui me regarde je ne connois point de Règle qui ait ces conditions, si ce n'est celle par où ce même homme du commun entend le sens de tout autre passage de l'Ecriture, de la signification duquel personne ne s'est avisé de douter. Je n'en con-

nois point d'autre que celle par où tout homme du commun, aussi-tôt qu'il fait parler & converser avec ses pareils, entend le sens de ce qu'un autre homme lui dit, soit de bouche, soit par écrit, pourvû qu'il lui parle en une langue connue. On connoît que l'on entend le sens d'un passage, quand on lui donne le sens qui s'offre naturellement à la pensée de tout homme qui le lit, & que tout autre sens qu'on voudroit lui donner, est un sens si étrange & si gêné, & s'accorde si mal avec les termes, qu'il n'y a nulle apparence qu'un homme qui auroit voulu dire ce que ce sens lui fait dire, eût choisi des expressions aussi mal assorties à la pensée qu'il a voulu communiquer, en ayant pû employer de telles, qui eussent fait entendre cette pensée, sans donner lieu à aucune méprise. J'appelle clair un passage, dont tout homme qui a le sens commun, & qui a les yeux de l'entendement sains, peut entendre le sens à la seule lecture du passage, avec la même facilité qu'un homme qui n'a aucun défaut dans les yeux, ni aucun bandeau qui les couvre, si on lui présente de la neige en plein jour, peut juger à la première vue si elle est blanche ou noire. J'appelle clair un passage dont tout simple païsan entendra le sens aussi-bien que le Théologien le plus éclairé, & le plus versé dans la critique, de quelque Religion que soit ce païsan, Juif, Mahométan ou Payen, soit qu'il lise ce passage dans la Bible, soit qu'il le lise dans l'Alcoran.

30 Je suppose au reste, que quand on veut juger d'un passage selon ces Règles, on ait égard à toutes les circonstances du passage ; je veux dire

re à la liaison qu'il a avec tout le discours dont il fait partie, à moins que ce ne soit un passage détaché de tout autre discours. Je souhaite aussi que l'on ait égard au stile de celui qui nous parle. Je suppose qu'on ait égard à son intention, si elle nous est clairement connue d'ailleurs. Car autrement le bon sens nous dicte que quand une personne nous parle d'une manière qui nous paroît claire & intelligible, elle a voulu nous faire connoître son intention par les termes mêmes dont elle s'est exprimée. Je suppose enfin qu'on ait égard à quantité de choses dont on ne sauroit faire un détail, mais que chaque passage particulier que l'on voudra expliquer, offrira facilement à l'esprit de tout homme qui a du sens & de la bonne foi. Si l'on vouloit enseigner à un homme qui veut faire un voyage à pié, de quelle manière il doit ménager ses pas à chaque obstacle particulier qu'il pourroit trouver en son chemin, on lui feroit perdre cent fois plus de tems dans ces directions, qu'il n'a besoin d'en employer pour tout son voyage, & on ne lui apprendroit rien qu'il ne sache de lui même, & qu'il ne mette en pratique quand l'occasion s'en présente.

Voilà à quoi se réduisent toutes les règles que j'ai données ci dessus, & que l'on peut lire dans mon traité de la *Doctrine de la Trinité éclaircie*, aussi bien que dans celui que je donne présentement au public. Ce n'est que sur des passages qui ont les marques de clarté que je viens d'indiquer, que j'ai établi la Doctrine de la Trinité qui est contenue dans le présent Ouvrage. C'est là une des raisons pourquoi je l'adres-

se aux personnes les moins éclairées. Ce qui leur paroitra clair doit le paroître à toute autre personne, si quelque fort préjugé ne lui ôte pas dans cette occasion l'usage de ses yeux.

CHAP. VIII.

Dogmes que l'on peut fonder sur des conséquences tirées de l'Ecriture. 1. Qu'est-ce qu'une Conséquence ? 2. Un Dogme est fondé sur l'Ecriture & doit être crû sur son autorité, si c'est une Conséquence de quelques autres Dogmes fondés sur l'Ecriture. 3. Différence qu'il y a entre les Doctrines fondées sur des conséquences, & celles qui sont fondées sur des passages directs.

31 **J**E me suis assez expliqué, ce me semble, sur le sujet des Doctrines que l'Ecriture nous enseigne par des passages directs. Je passe au second ordre de Doctrines. Ce sont celles qui sont tirées de l'Ecriture par la voie du *Raisonnement*, ou des *Conséquences*. Tout le monde fait ce que c'est que *raisonner*, puisque tout le monde raisonne ; & en raisonnant sur les choses qu'il connoit, il acquiert de nouvelles connoissances à l'infini. Par là un ignorant peut devenir par degrés un savant homme, un habile docteur.

32 1. Une *Conséquence* n'est autre chose qu'une proposition qui a une telle liaison avec une, deux, ou plusieurs autres propositions, que si celles-ci sont vraies, la première l'est nécessaire-

re-

rement. *Raisonner* n'est autre chose que tirer une telle conséquence qui est contenue dans ces autres propositions que l'on suppose être toutes vraies, en sorte que, suivant une telle supposition, il est impossible à un homme qui a le sens commun, de ne pas admettre la conséquence. Mais il n'admet cette conséquence, qu'à cause qu'il admet les autres propositions, qui sont les *Principes* d'où elle dépend, & sur quoi elle est fondée. Voici un exemple qui fera comprendre ce que c'est que tirer des conséquences. 1. *Dieu est plus puissant que tous les hommes ensemble, & il déploie sa puissance pour le bonheur de ceux qui s'attachent à lui plaire, & pour le malheur de ceux qui font ce qui lui déplaît.* 2. *Donc il est plus avantageux de plaire à Dieu en déplaisant à tous les hommes, que de plaire à tous les hommes en faisant des choses qui déplaisent à Dieu.* Voilà deux propositions dont la seconde est une conséquence de la première. Il n'y a point d'homme qui ne sente que si la première est vraie, la seconde l'est aussi. En voici un autre exemple. 1. *Tout ce que Dieu a prédit arrive infailliblement.* 2. *Dieu a prédit que le Messie viendrait au monde pendant la durée du second Temple de Jérusalem.* 3. *Ce second Temple a été détruit depuis plusieurs Siècles,* 4. *Donc il y a déjà plusieurs Siècles que le Messie est venu au monde.* Il n'y a personne qui n'aperçoive que la quatrième de ces propositions est liée d'une telle manière avec les trois premières, que si chacune de ces trois est vraie, la quatrième ne peut pas manquer de l'être, & que si cette quatrième n'est pas vraie, il faut que que l'une des trois autres soit fausse.

Donc tout homme qui sera convaincu des trois premières propositions, ne peut n'être pas convaincu de la quatrième qui est une conséquence des trois précédentes. Ainsi la certitude d'une conséquence est fondée sur la certitude des autres propositions dont on la tire, & sur la liaison nécessaire qu'il y a entre cette conséquence, & les autres propositions dont on la déduit, & qui la renferment. Cette certitude est fondée sur ce principe incontestable, que *de ce qui est vrai, il ne s'ensuit rien que de vrai.*

- 33 2. Je dis à présent, que si de ces propositions, qui sont les principes dont on tire quelque conséquence, il y en a une qui soit fondée sur l'Ecriture, & si nous la croyons sur l'autorité de l'Ecriture qui la contient, nous devons croire sur la même autorité toute autre proposition, ou toute autre Doctrine qui est une conséquence nécessaire de ces Principes, aussi-tôt que nous voyons la liaison indissoluble de la conséquence avec les principes. Nous devons, dis-je, regarder une telle Doctrine comme une vérité révélée dans l'Ecriture, & y ajouter la même foi qu'à toute autre Doctrine que l'Ecriture nous enseigne, quand même cette Doctrine ne se trouveroit pas contenue dans aucun passage direct. Il suffit qu'elle nous ait enseigné le principe qui renferme cette conséquence, pour que l'on puisse dire qu'elle nous a enseigné la conséquence. Peut-être la comparaison suivante fera-t-elle entrer le Lecteur dans ma pensée.

- 34 Si un Architecte a posé un fondement solide & inébranlable ; & que sur ce fondement il pose le premier étage d'une maison ; sur ce premier
un

un second ; sur ce second un troisième, & ainsi de suite ; le même fondement qui porte le premier étage porte tous les autres. Ainsi lorsque l'Ecriture nous enseigne directement une Doctrine, nous la croyons parce que l'Ecriture nous l'enseigne, & l'autorité de l'Ecriture est le fondement surquoi nôtre foi s'appuie. Si donc nous voyons qu'une seconde Doctrine est une conséquence de cette première ; qu'une troisième est une conséquence de cette seconde, & ainsi de suite ; lors dis-je que nous appercevons clairement la liaison que toutes ces conséquences ont entr'elles, nous devons les croire toutes, parce que ce sont toutes des Vérités ; & la foi avec laquelle nous embrassons toutes ces Vérités est fondée sur l'autorité de l'Ecriture, qui en est l'appui commun.

35 C'est ainsi que les Apôtres ont démontré aux Juifs par les Ecritures de l'Ancien Testament, que Jésus-Christ étoit le Messie promis par les Prophètes. Cependant ces paroles, *Jésus-Christ est le Messie*, ne s'y lisent en aucun endroit. Mais quand on compare les Prophéties avec l'événement, on voit que le sens de ces paroles est renfermé dans ces Prophéties, & on croit cette vérité avec la même persuasion que si elle y étoit énoncée en propres termes.

36 3. Quoique les Doctrines que l'on tire de l'Ecriture par la voie des conséquences soient aussi sûres que celles qui y sont enseignées par des passages formels & directs, il y a cependant cette différence entr'elles. Celles-ci se découvrent sans aucun effort d'esprit. Il ne faut que lire, & entendre ce qu'on lit. Il n'y a point

d'Idiot qui ne puisse faire cela aussi bien que le plus habile Docteur, lorsque les passages sont clairs. Mais quand il s'agit de trouver de soi-même des Vérités qui sont des conséquences de deux ou plusieurs autres Vérités connues par l'Écriture, ou connues d'ailleurs, la chose est plus difficile. Il faut de l'attention, de l'application, de l'habitude, une certaine mesure de capacité. Cela ne suffit pas toujours. C'est bien souvent l'effet de ce qu'on appelle dans le monde *le hazard*, par où on entend tout événement que l'on n'a pas prévu d'avance.

[Ce que le Monde appelle le hazard, ceux qui connoissent Dieu l'appellent la Providence Divine. Mais comme le mot de hazard est d'un usage général, nous continuerons de nous en servir, en y attachant l'idée que nous venons d'en donner.]

37 Si la conséquence que des Vérités connues renferment, est une proposition dont nous avons déjà une idée, mais sur laquelle nous sommes seulement en doute si elle est vraie ou fausse, nous avons en plusieurs cas des règles qui nous font trouver les principes qui peuvent décider la question. Ces Principes étant trouvés, il n'y a qu'à examiner s'ils sont liés avec la conséquence. Cet examen se fait par le raisonnement, c'est-à-dire, par les règles du bon sens. C'est dans ces occasions que l'habileté & le savoir ont de quoi s'exercer.

38 Mais si c'est une Vérité qui ne s'est point encore offerte à notre pensée, il est fort difficile que nous nous soyons mis dans l'esprit de la chercher, encore moins de chercher celles dont elle

elle est la conséquence. Il faut que le hazard ait fait cet assemblage, & nous ait fait trouver ce que nous n'avions pas cherché ; quoi qu'après l'avoir trouvé, la chose nous paroisse si claire & si naturelle, que nous ayons sujet d'être surpris qu'elle nous ait été si long-tems cachée.

39 C'est ainsi que presque toutes les découvertes ont été faites. Il y en a peu qui aient été des productions d'un génie fort élevé au-dessus du commun. La plupart ont été des effets du hazard, quelque réputation qu'elles aient acquise à leurs inventeurs. Je vai en donner un exemple.

40 Combien s'est il passé de siècles depuis le tems que l'on a fait usage de cachets, jusqu'à celui où l'on a inventé l'art d'imprimer, art si utile pour le progrès de toutes sortes de sciences ? Falloit-il une grande pénétration d'esprit, une grande étendue de savoir, pour comprendre que le second de ces arts n'étoit qu'une application du premier, très-simple & très-naturelle ? Car que sont les Tables sur lesquelles on a gravé dans le commencement des pages entières d'écriture, & les moules de Lettres qu'on a dans la suite substituées à ces Tables ? Ce sont tout autant de cachets tels que ceux dont on s'étoit servi un grand nombre de siècles auparavant, pour cacheter des lettres, & pour fabriquer des médailles & des pièces de monnoie. A-t-il manqué de gens habiles, a-t-il manqué de grands génies pendant ce long espace de tems ? D'où vient qu'aucun d'eux ne s'est avisé de faire une application si utile de l'art de faire des Médailles à celui d'imprimer des Livres ? Quelle donc

donc qu'ait pû être la capacité de celui qui a inventé le premier ce dernier art, ce n'est point à cette capacité que l'invention en est due. C'est à la Providence Divine, qui avoit fixé dans son conseil le tems & le moment de cette invention, qui devoit servir à l'accomplissement de ses importans desseins.

- 41 Mais faut-il faire beaucoup de raisonnemens ? Faut-il multiplier les exemples pour convaincre tout le monde d'une chose dont il n'y a personne qui n'ait fait l'expérience plus de mille fois en sa vie ? N'y a-t-il pas telle Enigme dont un habile homme cherchera en vain la solution ? Cependant cette solution est si simple & si aisée, que quand on la fait, tout le monde s'étonne qu'elle ne lui soit pas venue dans l'esprit. Pourquoi celà ? C'est qu'on ne s'en étoit pas avisé. Il ne dépend donc pas de nous de nous aviser d'une chose. Le génie y peut beaucoup, je l'avoue. Mais le plus grand génie demeure souvent à court. C'est le plus souvent le hazard qui fait naître en nous des pensées nouvelles. Le raisonnement ne sert qu'à nous convaincre qu'elles sont justes, & à nous en faire tirer des usages par la voie des conséquences. Un idiot peut faire aviser un savant homme d'une chose dont celui-ci ne se seroit jamais avisé avec tout son savoir. Y a-t-il donc quelque mérite, y a-t-il quelque gloire à prétendre, de ce qu'on se fera avisé d'une chose ? Et quand cette chose seroit d'une grande importance, cette importance a-t-elle pû contribuer quoique ce soit à nous y faire penser ?

42 Je dois cet aveu à la Vérité, que tel a été le cas de ce Système. Ce ne sont pas mes recherches qui m'en ont fait venir l'idée. Elle s'est présentée à mon esprit sans que je la cherchasse. Comment aurois-je cherché une chose que je ne croyois pas trouvable ? Je n'y ai mis rien du mien, & je n'ai fait que ce que feroit un voyageur, qui ayant toute autre chose dans l'esprit, verroit par hazard un diamant en son chemin, & le ramasseroit. Si c'est-là une découverte utile à l'Eglise, je mentirois contre la Vérité si je m'en arrogeois aucune sorte de gloire. C'est à Dieu seul qu'elle est toute due. Si quelqu'un veut prendre cet aveu pour un acte de fausse humilité, il se convaincra du contraire en lisant le *Récit* que j'ai dessein de donner au public du moyen dont Dieu s'est servi pour m'ouvrir les yeux sur cette matière. Il est bon que tout le monde sache ce fait avec toutes ses circonstances dont il n'y a que moi qui puisse l'instruire. Peut-être donneront-elles occasion à quelques Réflexions utiles. On trouvera ce *Récit* à la suite de cette *Introduction*.

43 Mais quand un homme a découvert une Vérité, qui est la conséquence d'autres Vérités connues par l'Ecriture, ou connues d'ailleurs, soit qu'il doive cette découverte à ce qu'on appelle *le hazard*, soit que son génie y ait eu quelque part, tout autre homme qui a du bon sens, auquel il la communique, en lui indiquant en même tems les principes auxquels cette conséquence est liée, est capable de juger si cette conséquence est bien tirée. Il en est de même que d'une Enigme que l'on propose dans une compagnie.

Il se peut faire qu'aucun de la compagnie n'en trouve la solution. Mais si celui qui a proposé l'Enigme en donne aussi la solution, il n'y a personne qui ne puisse juger si elle remplit toutes les conditions de l'Enigme.

44 C'est sur de pareilles preuves que je prétends établir toutes les parties du Système contenu dans l'Ouvrage ci joint. Je n'y pose aucun Dogme que je ne prouve, ou par des passages directs de l'Ecriture, qui sont si clairs, qu'ils n'admettent point d'autre explication que celle que je leur donne, & qui se présente à l'esprit de tout homme qui a le sens commun ; ou par des conséquences qui sont tirées des Dogmes qui sont appuyés sur de pareils passages, & dont tout homme qui a le sens commun peut juger si elles sont bien ou mal tirées. Que chacun décide après cela si ce Système est mon propre Système, ou si c'est celui de l'Ecriture, & par conséquent celui de tout Chrétien qui voudra prendre l'Ecriture pour la règle de sa foi.

CHAP. IX.

Directions à ceux qui liront cet Ouvrage.

Dans quelles dispositions il faut en entreprendre la lecture.

MAIS afin que mon Lecteur puisse retirer quelque utilité de mon travail, je dois lui donner les directions suivantes.

Qu'il

45. Qu'il ne lise pas cet Ecrit comme un ouvrage de pure curiosité, & d'amusement. On lui offre un moyen de s'éclaircir, si les notions qu'il a eues jusqu'à présent, touchant le Père, le Fils & le St. Esprit, au Nom de qui il a été batizé, sont celles que l'Ecriture en a données, ou si elles ne renferment point quelque erreur. L'examen de cette question ne peut point être indifférent. L'ignorance & l'erreur peuvent trouver grace devant Dieu quand elles sont involontaires. Mais si Dieu nous donne des moyens d'en sortir, & que nous les néglignons, elles n'admettent point d'excuse.

46. Avant que d'entreprendre cet examen, qu'il implore avec ardeur le secours de Dieu & l'assistance de son Esprit, afin qu'il l'accompagne dans ses recherches, & qu'il lui accorde le don de discernement. S'il fait cette prière avec un cœur droit & sincère, avec foi & avec confiance, Dieu l'exaucera infailliblement ; car ses promesses sont expressees. (Luc. xi. 13.) *Si vous, qui êtes mauvais, savez donner à vos enfans de bonnes choses, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le St. Esprit à ceux qui le lui demandent ?* (Jaques I, 5, 6.) *Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui la donne à tous libéralement, & ne la reproche point, & elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande avec foi.* S'il y a bien peu de gens qui sentent par leur expérience l'effet de ces promesses, c'est parce qu'il y a bien peu de gens qui prient avec les dispositions qu'il faut avoir pour être exaucé.

Mais

- 47 Pour obtenir de Dieu la faveur qu'on lui demande, il faut la désirer avec ardeur, & la demander avec un empressement qui réponde à la véhémence du désir. Car si l'on fait peu de cas de ce que l'on demande, si l'on ne le demande que par forme, & par manière d'acquit, doit-on être surpris si Dieu ne nous accorde pas ce que nous ne nous soucions pas d'avoir ? Ceci n'a pas lieu dans les demandes que l'on fait pour les biens de cette vie. Le détachement de ces biens est un des devoirs que Jésus-Christ nous prescrit. Ainsi quand nous demandons ces sortes de biens, ce doit toujours être avec beaucoup de réserve, & d'une manière conditionnelle. Il n'en est pas de même des biens spirituels, & en particulier de la connoissance des Vérités révélées. On ne sauroit les demander avec trop d'ardeur & d'instance. Il faut les demander pour soi-même, avec le même empressement & la même assiduité avec laquelle St. Paul les demandoit pour tous les fidèles. *Je ne cesse* (dit-il, Eph. I. 16, &c.) *de faire mention de vous dans mes prières ; afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de gloire, vous donne l'Esprit de sagesse & de révélation par sa connoissance ; savoir les yeux de votre entendement illuminés.* Si l'on veut obtenir la connoissance de la Vérité, il faut aimer la Vérité ; il faut, comme Salomon le recommande dans ses Proverbes, la regarder comme un trésor plus précieux que l'or & que les perles, plus précieux que ce que l'on estime le plus dans le monde. Il faut, en un mot, être Chrétien, & avoir les dispositions que j'ai supposées ci-dessus (§ 7)

C H A P.

CHAP. X.

*Attention qu'il y faut donner, & fausse
idée refutée.*

48 **S**I l'on demande le secours de Dieu avec les Dispositions que j'ai dites, on ne se bornera pas à des prières. Dieu exauce ceux qui travaillent, & non point ceux qui ne font rien. Il donne la connoissance de la Vérité à ceux qui l'étudient, & non pas à ceux qui s'imaginent follement qu'il les rendra savans, sans qu'ils aient pris aucune peine pour le devenir. Ceux qui voudront que ce Livre leur soit utile pour connoître la Vérité, & ce que je dis de ce Livre, je le dis de tout autre qui roule sur les matières de Religion, doivent le lire avec toute l'attention dont ils sont capables, & y donner tout le tems nécessaire. Ils ne le doivent pas lire superficiellement & se contenter de le parcourir, comme s'ils lisoient quelque papier de nouvelles. S'ils avoient quelque acte de procès qui intéressât leur fortune, le liroient-ils avec cette négligence ? Ne le reliroient-ils pas plus d'une fois ? N'en conféreroient-ils pas avec leurs amis ? N'en occuperoient-ils pas leur esprit le jour, la nuit, en tout tems, jusqu'à ce que l'affaire fût décidée ? Mais savoir ce qu'on doit croire sur la Trinité, ou sur quelque autre point de Religion, sur tout objet, en un mot, qui ne regarde pas le plaisir ou la fortune, cela ne vaut pas

pas toute cette peine. On est bien comme on est. Dieu n'exige pas que l'on se donne tant de fatigue pour lui. Il y a bien des gens qui pourront entretenir dans leur esprit cette pensée, peut-être sans s'en appercevoir distinctement eux-mêmes. Il se pourroit que ce sentiment fût vrai. Mais qu'est-ce que cela me fait ? Quel bien m'en viendra-t-il si j'en suis persuadé ? Peut-être m'est-il plus avantageux de ne l'être pas, & de demeurer tel que je suis. Mais encore une fois, ceux qui sont tels, ne sont pas faits pour la Vérité, & la Vérité n'est pas faite pour eux.

- 49 Il y a dans toutes les Religions quantité de personnes qui sont entêtées de ce préjugé, que la simple connoissance de la Vérité, de quelque manière que l'on l'ait acquise, est par elle-même un moyen de plaire à Dieu. Illusion grossière & pernicieuse ! Il est vrai que l'on ne sauroit plaire à Dieu sans la connoissance de la Vérité ; puisque la Vérité est le chemin qui conduit à lui, & la connoissance de cette Vérité est comprise dans la Foi. Or St. Paul nous a dit (Heb. xi. 6.) *Or il est impossible de lui être agréable sans la foi ; car il faut que celui qui vient à Dieu croie que Dieu est, & qu'il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent.* Mais Dieu ne nous tient aucun compte de ce qui n'a pas dépendu de nous. Il ne préfère pas un homme à un autre, à cause qu'il a eu l'avantage d'être né dans un pays plutôt que dans un autre ; parce qu'il a eu tels ou tels parens ; parce qu'il s'est trouvé dans telles ou telles circonstances. Ce qui nous peut rendre agréables à ses yeux, c'est l'amour de la Vérité, qui

qui est inséparable de l'amour de Dieu, ce sont les peines que l'on s'est données pour la chercher, & pour s'en assurer ; c'est l'attachement que l'on a pour la Vérité connue, & les usages qu'on en fait ; ce sont les sacrifices que l'on fait pour elle. Il nous est prédit un tems où *toute la Terre* se trouvera plongée dans une erreur commune par la séduction d'un imposteur. Il nous a été déclaré en même tems que tous ceux qui se feront laissé entrainer dans cet égarement commun, éprouveront les plus terribles effets de la vengeance céleste. Il est dit qu'ils boiront la coupe de la colère de Dieu ; qu'ils seront jetés dans l'étang ardent de feu & de souffre ; qu'ils seront tourmentés jour & nuit au siècle des siècles. St. Paul nous apprend (2. Thess. I I.) la cause d'un jugement si rigoureux. Ce méchant, nous dit-il, cet homme de péché doit venir avec toute séduction d'erreur, en ceux qui périssent, PARCE QU'ILS N'ONT POINT REÇU L'AMOUR DE LA VÉRITÉ POUR ÊTRE SAUVÉS. C'est pourquoi Dieu leur enverra une efficacité d'erreur pour croire au mensonge, afin que tous ceux qui n'ont point crû à la Vérité, & qui ont pris plaisir à l'iniquité, soient jugés. Toutes ces déclarations, toutes ces menaces ne font aucune impression sur la plupart des esprits. On ne sauroit se persuader que le chemin de toute la Terre puisse être celui de la perdition. Dieu nous a pourtant déclaré positivement que cela sera, & qu'il n'y aura qu'un petit nombre de gens qui échapperont à cette désolation commune, savoir ceux qui se seront distingués du commun des hommes, en suivant un chemin opposé au leur.

leur. L'amour ou l'indifférence pour la Vérité décideront de leur état à venir. Ou Dieu n'est point un Dieu de Vérité, ou l'Ecriture n'est pas sa révélation, ou toutes les paroles que nous y lisons auront un plein & entier éfet. Que dirons-nous là-dessus ? Dieu veut que nous l'aimions ; il veut faire dépendre de cette seule condition notre salut ou notre perte. Est-il injuste dans cette conduite ?

CHAP. XI.

Comment il faut diriger son attention & son étude.

50 **S**I vous voulez lire ce Livre avec fruit (& ce que je dis de ce Livre, je le dis de tout autre Livre de Doctrine, je le dis particulièrement de l'Ecriture, que bien des gens lisent régulièrement tous les jours, & n'entendent pas mieux à la dixième lecture qu'à la première.) Si, dis-je, vous voulez mettre à profit tout le tems & toute la peine que vous vous donnerez à le lire, n'en lisez pas beaucoup à la fois ; mais lisez avec beaucoup d'examen & de réflexion. Lisez-le de suite, & prenez un Article à part. Donnez toute votre attention à cet article, comme si l'Ecrit n'en renfermoit point d'autre. Ne l'abandonnez pas que vous ne l'ayez bien compris ; qu'il ne soit bien imprimé dans votre mémoire ; que vous n'en puissiez rendre un compte exact à toute personne

INTRODUCTOIRE.

47

sonne que vous souhaiterez d'en instruire. Examinez en bien chacune des preuves, si elle est solide & convaincante ? Enfin ne portez aucun jugement sur l'article, que vous ne vous sentiez entièrement convaincu s'il est bien ou mal prouvé. Si vous sentez après un tel examen, que l'article a toute l'évidence qu'on puisse souhaiter, rendez-vous à cette évidence. Ne balancez plus à le recevoir comme une Doctrine révélée, & comme un fondement inébranlable sur lequel vous pouvez sûrement bâtir ; quand même tous les autres articles seroient faux ou incertains. Car enfin vous n'avez point d'autre règle que celle-là pour discerner le vrai du faux ; & Dieu ne nous a pas faits pour douter éternellement de tout.

¹ Après avoir fait ce premier pas, faites en un second. Lisez & examinez l'article suivant avec la même attention. Faites la même chose successivement à l'égard de chacun des autres ; & s'ils vous paroissent bien démontrés, ne faites point difficulté d'embrasser tout le Système, comme étant fondé sur l'Écriture, & comme étant un des Articles de votre foi, quand même tout le monde s'accorderoit à le rejeter. Car la parole de Dieu est plus croyable que tous les hommes, & c'est sur elle que vous devez fonder votre foi. La Vérité ne tient son évidence que d'elle même. Le jugement des hommes n'en peut pas changer la nature. Elle demeurera éternellement ce quelle est.

² N'adoptez donc ce Système qu'après avoir pris toutes les mesures que j'ai indiqués, pour n'en pas juger à faux. Confrontez-le avec l'Écriture

ture

ture. Lisez ensuite, si vous en voulez avoir une conviction plus parfaite, les Livres où je l'ai démontré avec plus d'étendue. Car si vous avez fait les premiers pas, & que vous ayez formé votre esprit à un examen exact & méthodique, il acquerra plus de capacité & de justesse, & vous serez en état de juger avec solidité sur des matières qui passent à présent votre portée.

- 53 Souvenez-vous de cette maxime que je ne saurois trop inculquer. Je la propose aux ignorans qui veulent s'instruire eux mêmes, je la propose aux Maîtres qui veulent instruire des Disciples. Mr. *Crouzas* l'a enseignée dans sa Logique. Si nous occupons notre esprit de deux ou plusieurs différentes choses à la fois, il s'arrête tout court, ou il n'acquiert que des idées confuses, & il ne fait que des jugemens faux ou incertains. Chaque sujet simple demande toute son attention, ou la Vérité lui échape. Allez à pas lents, mais sans interruption, & ne faites aucun pas qui ne soit sûr. Mais cela coûteroit trop d'ennui, trop de tems & trop de peine. Une longue attention à un seul sujet ennuye. L'esprit aime la variété. Qui est-ce qui peut supporter l'ennui de lire deux fois de suite le même Sermon ? Je n'ai qu'un mot à vous répondre. C'est à ce prix que la Vérité s'achète. Si vous trouvez qu'elle coûte trop cher, laissez-la pour ce quelle vaut. Pour vous, allez le grand chemin. Divertissez-vous, ou employez votre tems & votre travail à quelque chose qui soit plus à la mode, ou de plus de profit.

C H A P. XII.

Conduite qu'il faut tenir, si on est convaincu de la Vérité de ce Système, à l'égard de ceux qui y opposent des préjugés ou des Sophismes. Moyen de s'en défendre.

- 54 **S**I vous êtes bien convaincus de la Doctrine de ce Livre, après l'avoir examinée & pesée de la manière que j'ai dit, tenez-vous y ferme comme sur un fondement inébranlable. *Ne soyons point des enfans flottans, qui se laissent emporter à tout vent de Doctrine par la tromperie des hommes, & par leur finesse à séduire artificieusement.* (Eph. iv. 14.) Attendez-vous à fixer votre pensée jusqu'à ce que vous sachiez si tous les hommes pensent la même chose ? Il vous suffit de savoir ce que vous devez penser, & c'est votre Raison qui vous doit conduire, & non pas celle des autres. On ne manquera pas de vous étourdir par ces vieilles objections qui sont si communes dans une communion différente de la nôtre, mais que l'on devrait avoir honte de répéter dans une Eglise fondée sur des principes plus solides. *Voulez-vous être seul d'un avis contraire à celui de tout le reste des hommes ? Avez-vous plus de lumières & de savoir que tous les Docteurs, que toute la Société ?* C'est-là le grand argument que les Juifs de Rome alléguoient contre la Doctrine de St. Paul ; *Car quant à cette secte, disoient-ils, nous savons qu'on*
- C
- s'y

s'y oppose partout. (Act. xxviii. 22.) Ces choses, vous dira-t-on, sont au-dessus de votre portée. Vous n'êtes pas un Théologien. Laissez en disputer à ceux qui sont de cette profession. Pour vous cela ne vous regarde pas. Si vous ne vous rendez pas à de telles raisons, peut-être essayera-t-on de vous gagner par quelques autres de même poids ; car quelle est la mauvaise cause qui ait manqué d'avocats ? Ecoutez les raisons que l'on vous dira ; examinez-les à loisir ; voyez si elles peuvent balancer celles qui vous ont déjà convaincu. Mais ayez toujours ceci dans l'esprit, qu'à ce qui est vrai, on peut bien opposer des raisonnemens spécieux & éblouissans, mais qu'on n'y en peut opposer que de faux.

- 55 Je veux vous indiquer quelques Règles par où vous découvrirez aisément de vous mêmes la fausseté de plusieurs raisonnemens. 1. Tout raisonnement qui est faux dans la bouche d'un Catholique Romain, dans celle d'un Juif, dans celle d'un Mahométan, ou dans celle d'un Païen, lorsque ceux-ci s'en servent pour soutenir la cause de la Religion qu'ils professent, est faux dans la bouche de tout Réformé qui en voudra faire usage contre un Système qui lui démontre que la Doctrine reçue dans son Eglise, renferme quelque erreur. 2. Un autre marque de fausseté dans un raisonnement, c'est lorsqu'il suppose sans preuve, une chose qui lui est contestée. Un Catholique vous soutiendra que toutes les décisions du Pape doivent être reçues comme des Articles de foi, parce que le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ, qui
lui

lui a conféré son autorité & son infailibilité, Vous sentez que ce raisonnement est faux, parce que le privilège que le Pape s'arroe est celui-là même qu'on lui conteste. Mais si un Théologien Réformé vous soutient que vous ne vous devez départir d'aucun des articles décidés dans les Confessions de foi reçues dans son Eglise, parce que ceux qui ont dressé ces Articles ne se sont trompés dans aucune de leurs Décisions ; & que par cela seul on doit rejeter tout Système qui s'écarte de quelqu'un de leurs sentimens reçus, n'est-ce pas là un Raisonnement qui pêche par le même endroit, qui s'appuye sur une supposition contestée ? On veut vous prévenir contre un Système où l'on ne se propose que d'exposer ce que l'Ecriture nous enseigne sur la Trinité, en vous disant que c'est un *Mistère incompréhensible*. C'est-là supposer ce qui est en question, si l'on daigne expliquer ce qu'on entend par ce mot, *Incompréhensible*, & c'est le supposer sans preuve ; puisqu'il ne s'agit dans ce Système que d'établir des Dogmes que l'Ecriture nous enseigne clairement & intelligiblement, sans décider sur des matières que l'Ecriture n'enseigne point, ou dont elle ne nous parle que d'une manière obscure. Et qu'est ce qu'ont prétendu faire ceux qui se disent Orthodoxes, si-non la même chose que l'Auteur de ce Système a prétendu faire de son côté ? S'il n'est pas permis d'exposer ce que l'Ecriture nous a révélé sur la Trinité, sous ombre que c'est un *Mistère incompréhensible* qu'il n'est pas permis de sonder, pourquoi les Orthodoxes ont-ils osé le sonder eux-mêmes ? Qu'ont ils

eu dessein de faire dans leurs Simboles, dans leurs Confessions de foi, dans leurs Catéchismes, dans tous leurs Systèmes de Théologie, & dans tous leurs Livres de Controverse ? Ont ils voulu exposer le Mystère de la Trinité, ou ont-ils eu quelque autre chose en vue ? Les expositions qu'ils donnent de ce Mystère, renferment-elles autre chose que le Système de la Trinité tel qu'ils le conçoivent ? Comprennent-ils eux-mêmes le sens de ce qu'ils disent, & qu'ils veulent enseigner à d'autres, ou n'en comprennent-ils pas le sens ? Toute la question ne se réduit-elle pas à ce point, quel de tous les Systèmes de la Trinité s'accorde avec l'Ecriture ; si c'est celui des Orthodoxes, celui des Ariens, celui des Sociniens, celui des Sabelliens, celui des Tritheïtes, ou si c'est celui que je propose à présent ? Pourquoi déguisent-ils ce fait ? Pourquoi en détournent-ils l'examen, en éblouissant les simples par le mot illusoire d'*Incompréhensible* qui n'entre pour rien dans cette question, si ce n'est pour donner le change ? Il s'agit d'examiner si ce qu'on trouve d'incompréhensible dans la Doctrine reçue & enseignée dans leurs Eglises, se rencontre dans celle que l'Ecriture nous a enseignée, ou si ce sont des opinions que les hommes ont inventées de leur chef, sans être autorisés par l'Ecriture, & contre le sens manifeste de ses passages. C'est-là la seule question que l'on prétend examiner, & c'est une question à laquelle ils ne veulent pas que l'on touche. Ils veulent qu'on suppose avec eux que tous les Articles qu'ils ont définis, sont ceux que l'Ecriture a enseignés, & si on leur fait la moindre

moindre difficulté là-dessus, ils prétendent que c'est entreprendre de sonder & d'approfondir des Mystères qu'il n'est pas permis de sonder & d'approfondir. Y a-t-il de la bonne foi dans ce procédé ? 3. Une autre marque de fausseté dans un raisonnement, c'est l'équivoque, ou la double signification du même terme. C'est en cela que consiste l'illusion de presque tous les faux raisonnemens. On vous fait passer adroitement ou par méprise un sens faux pour un vrai, comme quand on fait glisser dans la main de quelqu'un une pièce de cuivre, pour une pièce d'or. L'objection fondée sur l'*Incompréhensibilité* peut servir d'exemple d'un pareil Sophisme.

[On appelle Sophisme tout Raisonnement où il entre de l'équivoque, & souvent de la mauvaise foi. Si c'est sans dessein, c'est une simple méprise. Si c'est à dessein, c'est mauvaise foi. Or quand on est averti de l'équivoque, & qu'on y persiste, la chose n'est plus douteuse.]

- 56 Peut-être qu'un homme qui ne sera pas exercé dans l'art de disputer, ne sera pas en état de montrer en quoi consiste la fausseté d'un raisonnement qu'on aura sù envelopper sous des expressions obscures & embarrassées. Je prie le Lecteur qui pourra se trouver dans un pareil embarras, de renvoyer celui qui lui fera une objection de cette nature à l'Auteur de ce Système, qui doit, mieux que tout autre, être en état de le soutenir. Qu'il lui donne au moins l'objection par écrit, afin qu'il en puisse conférer avec le dit Auteur. Si celui qui l'a faite re-

fuſe d'acquieſcer à une demande ſi juſte, il méritera par ce refus d'être regardé comme un homme de mauvaſe foi, qui ne cherche qu'à ſurprendre, & l'on ſera bien fondé à compter ſon objection pour rien ; car la Vérité ne craint point la lumière. Mais l'Auteur ne s'engage de répondre à l'objection d'aucun Anonyme, ni d'aucun homme qui cache ſes propres principes.

CHAP. XIII.

*Si l'on eſt convaincu du Siſtème, on doit en rendre
graces à Dieu, & tâcher de communiquer
ſes lumières à d'autres perſonnes.*

57 **S**I après tous ces ſoins & toutes ces recherches, vous êtes bien convaincus de la Vérité de la Doctrinne qui eſt expoſée dans ce Livre, ſ'il a ſervi à éclaircir vos doutes, & à diſſiper votre ignorance ou votre erreur ſur un ſujet qui n'eſt pas de petite importance, comme je le démontrerai ſur la fin de ce Diſcours, rendez graces à Dieu de vous avoir communiqué cette nouvelle lumière, & de vous l'avoir communiquée ſans que vous l'euffiez cherchée. C'eſt à Dieu ſeul que vous la devez. Celui qui vous l'a propoſée n'eſt qu'un inſtrument dont il ſ'eſt ſervi pour vous éclairer. C'eſt Dieu qui la lui a fait connoître ; c'eſt lui qui lui a donné le courage

rage & la fermeté de la publier, malgré les oppositions continuelles de presque tous les autres Théologiens, qui bien loin de concourir à ses bonnes intentions, se sont unis contre lui, & ont fait depuis plus de trente ans, tout ce qui a dépendu d'eux pour étouffer cette lumière, ou pour la cacher sous un boisseau. S'ils eussent réussi dans leur dessein, vous seriez demeuré dans votre première ignorance. C'est pour vous que Dieu a fait celà ; puisque *toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir, toutes choses sont à vous, & vous à Christ, & Christ à Dieu.* Ne devez-vous pas reconnoître cette faveur ? Ne devez-vous pas bénir les soins de la Providence qui a fait passer cette lumière jusqu'à vous ?

58 Ce devoir vous conduira infailliblement à un autre. Si vous sentez le prix de cette faveur, si vous en êtes véritablement reconnoissant envers le Père de lumière, l'Auteur de toute bonne donation, vous sentirez ce qu'il exige de vous comme un éfet & une marque de votre reconnoissance. Il a dissipé votre ignorance, il vous a ramené de votre erreur. Vous donc qu'il a éclairé, soyez à votre tour une lumière à vos frères, qui, faute d'instruction, sont encore dans cet état d'ignorance, de préjugé & d'erreur, où vous avez été, & où vous seriez encore si personne ne vous eut instruit. Cette nouvelle connoissance, aussi bien que tout autre talent que vous avez acquis, ou que vous devez tâcher d'acquérir, est un talent que votre Maître vous a mis entre les mains, & dont il vous deman-

dera compte, & vous ne pouvez point ignorer à quoi se terminera ce compte, si vous vous rappelez la parabole de Jésus-Christ, qui est contenue dans *Matth.* xxv. 14. Relisez, je vous prie, ce que j'ai dit au commencement de ce discours (§ 2.) Je n'ai point eu d'autre vocation pour vous faire part de ce que la parole de Dieu m'a appris, que celle que vous avez d'en faire part à ceux que vous serez à portée d'en instruire, & qui seront disposés à profiter de vos instructions. Si vous lisez le *Récit* que j'ai joint à cette *Introduction*, vous y verrez les motifs par où je me suis trouvé engagé à ne point garder le silence sur cette matière, quoique je n'aie pu le rompre qu'en sacrifiant tout mon intérêt, tout mon repos, & tous les agréments de ma vie, sans m'exposer à des dangers continuels, & sans passer tous les jours de ma vie dans le deuil & dans l'amertume. Si ces motifs vous paroissent justes & raisonnables, ils doivent faire sur vous la même impression qu'ils ont faite sur moi ; car l'intérêt de Dieu, l'avancement de son Règne, l'édification des Chrétiens, sont l'intérêt commun de tous ceux qui appartiennent à cette Société. Chaque Chrétien éclairé est une lumière dans la maison de Dieu. Cette lumière doit allumer d'autres lumières, dont chacune en doit allumer d'autres. Si tous les Chrétiens répondoient à cette destination, toute la maison seroit remplie de lumière, & les ténèbres en seroient bannies.



REPONSE A DIVERS PREJUGES.

59 APRÈS ces *Directions* que j'ai données à mon Lecteur, il ne me reste qu'à écarter de son esprit certains préjugés que l'on met très-souvent en avant contre ce *Système*. Les préjugés, comme on sait, sont un bandeau dont on couvre les yeux des hommes. On les fait suppléer au défaut de bonnes raisons, & ils sont souvent plus d'effet que les meilleures raisons du monde. Ils ont sur-tout ce grand avantage, c'est qu'ils dispensent d'entrer dans l'examen des matières, tant ceux qui s'en servent, que ceux à qui on les allégué. Tout examen coûte de la peine, & c'est un plaisir d'être mis en un moment en état de décider d'un sujet qu'on n'a pas étudié.

I. Préjugé.

Entêtement reproché à l'Auteur.

CHAP. XIV.

Ce que c'est qu'entêtement ? Deux significations de ce mot.

60 UN des préjugés que l'on m'a opposés de tout tems avec le plus de succès, c'est que j'ai eu jusqu'ici tous les Théologiens contre moi ;

moi ; & parce que je n'ai pas voulu déférer à leurs avis, on dit que je suis un *entêté*. Ces sortes de titres valent autant que des preuves. L'entêtement n'est-il pas un vice condamnable ? Je ne veux pas examiner jusqu'où le fait est vrai ou faux. J'en ai touché quelque chose dans mon *Apologie*, & dans mon *Récit*. Je veux seulement tâcher de mettre mon Lecteur en état de juger quel fonds il doit faire sur cette espèce de preuve, en le priant de distinguer deux significations différentes de ce terme d'*entêté*.

61 1. On appelle *entêté* un homme qui, quand il a conçu quelque opinion, pris quelque parti, ou formé quelque résolution, sans raison suffisante, ne veut jamais s'en départir, quelques fortes raisons qu'on puisse lui alléguer. Un homme qui n'écoute aucune raison, & qui suit uniquement sa tête. Un homme qui ne se rendra jamais, & n'avouera jamais qu'il s'est trompé, quand même vous l'en convaincriez, & que vous le reduiriez à ne vous répondre que par de misérables défaites, ou par des répétitions continuelles des choses dont vous lui avez fait sentir la foiblesse & l'insuffisance. Un homme, en un mot, que vous ne pourrez jamais convaincre, parce qu'il ne veut pas être convaincu.

62 2. Mais on donne aussi fort souvent le titre d'*entêté* à un homme qui, après avoir conçu un sentiment qu'il a mûrement examiné, & de la vérité duquel il est pleinement convaincu, ne veut pas l'abandonner pour suivre le sentiment des autres par pure complaisance, ni se laisser vaincre par leurs instances, & par leurs importunités, avant qu'on lui ait montré clairement qu'il

qu'il est dans le tort. Un entêté dans ce sens, est un homme qui ne veut pas désérer à l'autorité de la multitude, contre celle de sa propre conviction. Il peut cependant se rencontrer qu'un homme à qui on donne ce titre, veut bien écouter la raison, veut bien peser celles qu'on lui alléguera, & se rendre à celles qu'il trouvera solides. Mais il n'abandonnera jamais un sentiment appuyé sur de telles raisons, pour se rendre à l'autorité & à la multitude, quand pour toutes raisons on se contente de lui dire que c'est-là l'avis commun, ou qu'on n'appuye cet avis que sur des raisonnemens sophistiques dont il sent toute la foiblesse. *Noé* étoit un entêté de cette espèce, lorsqu'il ne vouloit pas imiter la conduite de tous les autres hommes. *Lot* en étoit un autre, quand seul dans *Sodome*, il ne voulut pas se conformer aux mœurs de tout le reste des habitans de la ville. Ainsi dans un país tout Catholique Romain, comme qui diroit le *Portugal*, un homme sera un entêté, si étant convaincu des erreurs de sa Communion, il abandonne son país, & se range à l'Eglise Réformée, contre l'avis de toute sa famille, de tous ses amis, de tous les Ecclesiastiques, & de tout le peuple de sa nation. Cette sorte d'entêtement est il digne de blâme ou de louange ? *Joas* fit-il une bonne action, quand pour ne pas passer pour un homme entêté, il déséra aux prières unanimes de tous les Grands de son Royaume, & rétablit le culte de *Bahal* ? *Michée* au contraire fût regardé comme un homme entêté, quand il ne voulut pas être de l'avis unanime des 400 Prophètes, qui prédi-

soient à *Achab* un heureux succès de son entreprise. Je le demande encore ; un pareil entêtement est-il un vice ou une vertu ? Que ceux qui ont le moindre sentiment de Religion me répondent.

CHAP. XV.

En quel sens l'Auteur est un entêté. Conduite qu'il a tenue depuis la publication de son Système. Conduite des Théologiens à son égard.

63 **M**AIS supposons qu'un homme ait embrassé un sentiment qui lui en a fait abandonner un autre dont il avoit été imbu pendant toute sa vie, & auquel il avoit tous les intérêts du monde de se tenir attaché. Supposons qu'il ait prié publiquement tous les Théologiens qui ne seroient pas de son avis, (Voy. *Lettre d'un Théologien*) de lui montrer en quoi il s'étoit trompé ; qu'il ait fait les mêmes instances à plusieurs d'entr'eux en particulier ; & qu'il en ait conféré de vive voix ou par écrit avec tous ceux de qui il pouvoit espérer quelque lumière ou quelque éclaircissement. Supposons que le susdit homme, après avoir pesé exactement toutes les raisons de ceux qui lui en ont voulu donner quelqu'une, ait vû que ce n'étoient que de purs Sophismes, que des écarts de la question ; & qu'il le leur ait fait toucher au doigt.

Sup-

Supposons que tous ceux qui lui ont fait des objections de cette nature aient été réduits au point de ne pouvoir lui répliquer, & que quelques-uns mêmes aient avoué ingénûment que ses raisons leur paroissent frappantes, & qu'ils ne voyoient pas qu'on pût opposer rien de solide à son Système ; & qu'il y en ait eu même qui se soient déclarés être de son avis.

64 Supposons que depuis plus de vingt ans, tous les Théologiens se soient entendus, comme d'un commun accord, à garder avec lui un parfait silence, malgré toutes les sommations, malgré même les promesses que quelques-uns d'entr'eux lui avoient faites. Supposons enfin, que si quelqu'un du peuple, qui ignore le contenu du Système de cet Auteur, s'adresse, comme c'est l'ordre, à ceux qui sont préposés pour l'instruire, & qu'il leur demande ce qu'il doit juger du dit Système, & si les Ecrits qui le renferment méritent qu'on les lise ; & supposons en même tems, que ceux à qui on fait cette demande, muets avec l'Auteur, & se comportant avec lui comme s'il ne s'agissoit que d'un rien, répondent uniquement aux autres qui les consultent, que l'Auteur, homme de probité d'ailleurs, s'est entêté de quelques erreurs insoutenables, & dont il ne veut pas se défaire, à cause que c'est son Système. Voilà qui suffit pour ôter au reste du monde l'envie d'examiner la chose lui-même, & c'est cet examen que l'on veut prévenir. Le public n'en saura jamais rien, & le Système sera enterré pour toujours. Ce qu'on n'a pas fait dans un païs avec tout le

vacarme qu'on y a excité, on le fera plus sûrement dans un autre país, à l'aide du seul silence.

CHAP. XVI.

Réflexions sur les vues politiques de cette conduite.

65 **M**AIS si l'on dit en termes vagues qu'il y a des erreurs dans ce Système, on se garde bien de spécifier en quoi ces prétendues erreurs consistent. On évite avec encore plus de soin de mettre quelqu'un au fait des preuves par où l'Auteur a appuyé ses sentimens, & de la manière dont on y a répondu. Cela nuirait absolument au dessein que l'on s'est proposé, qui est d'empêcher le public d'examiner la chose par lui-même. Peut-être plusieurs personnes voudroient lire les Livres de l'Auteur. Peut-être voudroient-ils en juger eux-mêmes. Et qui fait si plusieurs ne trouveroient pas que l'Auteur a eu raison ?

66 Il y auroit d'ailleurs un inconvénient très-fâcheux dans une telle explication, si l'on vouloit la donner. Tant qu'on s'accorde à dire d'une même voix que l'Auteur s'est trompé, sans marquer en quoi, tout le monde suppose que c'est en la même chose, & que l'erreur qu'on lui impute est regardée comme une erreur au jugement de tous ceux qui lui font cette imputation.

tation. Ainsi un homme qui est seul de son sentiment sur le même article, se trouve condamné par les suffrages réunis de tous les Théologiens. N'a-t-on pas en effet tout sujet de supposer, que ceux qui prêchent dans les Chaires des Ministres Orthodoxes, & qui ont souscrit aux Confessions de Foi Orthodoxes, sans quoi ils n'auroient point eu de vocation ni de charge dans l'Eglise, ceux enfin qui lisent les mêmes Liturgies Orthodoxes, qui sont les Actes les p'us sacrés de la Religion, où l'on parle à Dieu-même, comme témoin & juge des pensées que l'on a, sont tous Orthodoxes sur la Trinité. Pourroit-on se mettre dans l'esprit qu'ils ôsassent mentir à Dieu même, & user d'équivoque auprès de lui ?

67 [N. B. *Je conjure tous les Ecclésiastiques de quelque rang qu'ils soient, de faire une attention sérieuse à cet Article. Je prie aussi ceux qui endorment leur conscience par ce prétexte spécieux, qu'ils peuvent servir utilement à l'avancement du règne de Dieu par la voie de la dissimulation, ou par quelqu'autre voye contraire à ce que Dieu a commandé expressément, je les prie, je les conjure de penser à cette réponse que Samuel fit à Saul (1. Sam. xv. 22, 23.) L'Eternel prend-il plaisir aux holocaustes & aux sacrifices, comme à ce qu'on obéisse à sa voix ? Voici, obéir vaut mieux que les sacrifices ; se rendre attentif à la voix de Dieu vaut mieux que la graisse de moutons. Car c'est péché de dévinement que la rébellion, & faire violence lui déplaît autant que les idôles ou les marmouzets. Dieu n'est point comme les hommes qui se contentent qu'on les serve*
par

par quelque moyen que ce soit. Il n'a pas besoin de nous ni de nos services. Il ne manquera jamais d'instrumens pour être servi suivant ses desseins, & pour les faire réussir. Mais il veut qu'on lui obéisse avec la dernière exactitude ; & si nous agissons volontairement contre ses ordres positifs & formels, fut-ce en une chose qui nous paroîtroit légère & de peu d'importance, quelque bonne intention que nous prétendions avoir, il regardera cette désobéissance comme un crime de rebellion, comme un crime de dévinement & d'idolatrie. Le texte que je viens d'alléguer, & plusieurs autres exemples décisifs nous en doivent convaincre, si la raison toute seule ne le fait pas.] Ceci soit dit par parenthèse.

CHAP. XVII.

Suite des Réflexions. Les Théologiens qui accusent l'Auteur de s'être trompé, sont plus opposés les uns aux autres, qu'ils ne le sont à l'Auteur.

68 **M**AIS si par hazard, ceux qui sont si unis contre l'Auteur dont il s'agit, en ce qu'ils l'accusent unanimement de s'être trompé, étoient plus opposés dans leurs sentimens sur la même matière, qu'ils ne sont opposés à ceux de l'Auteur ; s'ils étoient dans des principes aussi contraires les uns aux autres, que ceux des Pharisiens étoient contraires à ceux des Saddu-

duceés, quoiqu'ils fussent unanimes lorsqu'il s'agissoit de condamner les Chrétiens, cette prétendue unanimité de suffrages, dont on éblouit le peuple, disparoitroit comme un fantôme, & les choses paroîtroient sous une toute autre face. Qu'un homme du commun consulte deux de ces Théologiens de différens avis, & que chacun d'eux veuille bien lui dire de bonne foi ce qu'il pense à l'égard de ce Système. Il se trouvera que l'un y condamnera les articles que l'autre y approuve, & y approuvera ceux que l'autre y condamne. L'un, Orthodoxe tout de bon, lui dira que l'Auteur y a établi solidement les Dogmes des Orthodoxes touchant la *Divinité du Fils & du St. Esprit*, & touchant l'*Incarnation*; mais qu'il s'est trompé en ce qu'il a soutenu que *le Père, le Fils & le St. Esprit sont trois Etres intelligens distincts l'un de l'autre, & que le Fils & le St. Esprit sont subordonnés au Père, & dépendent de lui.* L'autre Théologien, Orthodoxe de sousscription, mais non pas de sentiment, lui dira au contraire, que ce qu'il trouve de bon dans ce Système, & de solidement prouvé, ce sont les Articles qui font consister la Distinction des trois Personnes en ce que ce sont *trois Etres qui pensent, entre lesquels il y a une véritable Subordination.* Mais que cet Auteur s'est trompé en ce qu'il a voulu établir dans son Système la Doctrine des Orthodoxes touchant la *Divinité du Fils & du St. Esprit*, & touchant l'*Incarnation*, quoique ce soient cependant les Dogmes qu'il faut croire & signer, si l'on veut être reconnu pour Orthodoxe, & être à couvert des Anathèmes fulminés

nés dans le Simbole de *St. Athanaze*, contre ceux qui ne croient pas ces Doctrines ; & sur tout si l'on veut jouir de quelque charge de Ministre dans une Eglise Orthodoxe.

69 Si ces deux Théologiens s'expliquoient de cette manière, afin de répondre, selon leur devoir, à la confiance de celui qui les consulte, quel de ces deux guides cette personne suivra-t-elle, si elle veut savoir au juste ce qu'elle doit croire touchant chacun des Articles qui composent le Mystère de la Trinité ? Ne croira-t-elle rien sur aucun des susdits articles, jusqu'à ce que ces deux Théologiens soient d'accord, & jusqu'à ce que tous les autres Théologiens qui sont en dispute sur ces mêmes Article, deviennent aussi du même avis ? Il est évident qu'entre *oui* & *non* il n'y a point de milieu, & que celui qui ne croit ni *oui* ni *non* sur le même sujet, ne croit rien du tout.

70 Cet homme du commun qui aura consulté les deux Théologiens dont je parle, s'il a véritablement à cœur de connoître ce que Dieu lui a révélé, prendra sans doute le parti que ces deux Théologiens lui conseilleront eux-mêmes de prendre, s'ils agissent de bonne foi, c'est-à-dire s'ils sont des Chrétiens. Car être Chrétien, & agir de mauvaise foi, sont chez moi deux idées contradictoires. Que chacun en pense ce qu'il lui plaira. Ne vous en rapportez, lui diront-ils, ni à la décision d'aucun de nous, ni à celle d'aucun autre Docteur. Mais étudiez vous-mêmes l'Ecriture, & sur chaque article qui regarde la Trinité ; jugez par vous-mêmes quel des deux sentimens opposés s'ac-

cor-

corde le mieux avec les décisions de ce Livre sacré. Faites ce qu'a fait l'Auteur de ce nouveau Système, qui, sans adopter aveuglément le sentiment d'aucun Docteur humain, s'est attaché à prendre la parole de Dieu pour unique guide. *Eprouvez toutes choses & retenez ce qui est bon*, ou ce qui vous paroitra tel après un mûr & un impartial examen. Nous ne pouvons chacun de nous, que vous communiquer les raisons de nos sentimens sur chaque article. Confrontez-les ensemble, & choisissez sur chacun de ces articles, celui qui vous paroitra être le plus conforme à la Révélation, Quant aux Livres de cet Auteur, jugez-en par vous-mêmes, après les avoir lûs, examinés, & confrontés avec l'Ecriture. Car ce que nous pourrions vous en dire chacun en particulier, vous devroit paroître suspect, sur tout étant de sentimens aussi opposés que nous sommes par rapport à chacun des points de son Système. Tout homme qui propose son sentiment sur quelque sujet qu'il a médité, mérite d'être entendu aussi bien que tout autre, puisque nous voulons qu'on nous entende ; & selon la règle de la justice, *Nous devons faire aux autres hommes tout ce que nous voulons qu'ils nous fassent ; car c'est-là la Loi & les Prophètes*. Il est vrai que le Système de cet Auteur a été condamné par les Suffrages de diverses Assemblées Ecclésiastiques, comme la Doctrine des Protestans a été condamnée par le Concile de Trente. Mais le jugement de ces Assemblées n'est d'aucun poids sur une matière dont la seule Ecriture doit être le juge. Il ne doit faire aucune impression au désavantage de l'Auteur.

l'Auteur, de qui les Juges étoient les parties. D'autant plus qu'on l'a condamné sans l'entendre, & que cette condamnation n'a eu pour fondement que les accusations de ses Parties, accusations dont la fausseté étoit toute manifeste. On l'a condamné comme ayant composé son Système de deux Hérésies contradictoires l'une à l'autre ; celle des *Ariens* & celle des *Sabelliens* ; & il n'y a qu'à lire ses Livres pour se convaincre, que bien loin d'avoir adopté aucune de ces Hérésies, il les a combattues formellement l'une & l'autre, & qu'il a bâti son Système sur des principes qui sont opposés directement à ceux qui constituent ces deux Sectes. Un jugement fondé sur des faussetés palpables, fût-il celui d'un Concile universel de toutes les Eglises Chrétiennes, ne peut être d'aucune valeur.

- 71 Mais si l'on s'expliquoit de cette manière, le public seroit instruit de certains mystères que plusieurs particuliers ont intérêt de lui cacher, & qui sont toute autre chose que des mystères de piété. Il en naîtroit cet autre inconvénient. Chaque brebis deviendrait juge de son pasteur, & ne seroit plus si aisée à conduire. Elle voudroit raisonner avec lui, & ne se contenteroit pas peut-être de toutes sortes de raisons ; elle en voudroit de bonnes ; peut-être plusieurs particuliers adopteroient ce Système, & le préféreroient à un autre où ils n'entendent goutte. Qui sait s'ils ne voudroient pas qu'on leur prêchât ce Système, comme étant plus clair que l'autre, & plus conforme à l'Ecriture ?

- 72 On prévient tous ces inconvénients par le sage expédient qu'on a pris, & qui a eu jusqu'ici une
fi

si heureuse issue. N'entrer jamais dans aucune explication, s'en tenir à des généralités équivoques, & tenir par-là tout le peuple dans un préjugé contre l'Auteur, qui ôte aux gens du commun la pensée de lire & d'examiner ce que cet Auteur a écrit pour établir son Système & pour le défendre. Que peut-il seul contre tous ? Il ne sauroit plus vivre long tems. Il ne paroît personne qui s'intéresse à soutenir ses sentimens après lui. Après sa mort il n'en sera plus parlé. Les Théologiens & le peuple demeureront ce qu'ils sont jusqu'au jour du jugement.

73 Mais si cette conduite est ce qu'on peut imaginer de plus prudent pour réussir dans le pieux dessein que l'on a formé de prévenir contre ce Système & contre son Auteur ceux qui ne sont au fait de rien, & pour les empêcher d'en prendre aucune connoissance, on m'avouera, je l'espère, qu'une pareille conduite n'a pas dû faire la même impression sur l'esprit de l'Auteur que sur celui du public. Elle n'a pas été fort propre à convaincre le premier qu'il est un entêté, pour n'avoir pas voulu se rendre à des raisons qu'on ne lui a pas données. Elle n'a pas été fort propre à le convaincre qu'il s'est trompé dans quelqu'un de ses sentimens, tant qu'on évite de lui dire quels sont ceux en quoi il s'est trompé. Ne répondre rien à une personne que l'on accuse d'une manière si vague, & que l'on accuse sans preuve, n'est guère le moyen de lui montrer qu'il est dans le tort.

CHAP. XVIII.

Preuve des Suppositions précédentes. L'Auteur justifié par un de ses Antagonistes.

- 74 **C**E ne sont là, dira-t-on, que des Suppositions. Sont-elles vraies ou fausses ? J'en laisse le jugement à tout Lecteur qui se donnera la peine de lire premièrement ma *Lettre d'un Théologien*, & ensuite les Livres que j'ai composés pour ma justification ; savoir, *Apologie*, &c. *Protestation . . . contre ce qui s'est passé dans le Synode de Campen*, &c. *Nullité des procédures des Synodes de Campen & de la Haye*, &c. A l'égard des Ecrits publiés contre mon *Système*, on n'a qu'à lire mon *Entretien par lettres avec Mr. de la Chapelle*. Les *Réflexions en forme de Lettres* du dit Sieur, avec les Réponses que j'ai faites à ces *Réflexions* dans mon *Traité intitulé Doctrine de la Trinité éclaircie*, &c. On peut lire aussi l'*Exposition de la Doctrine Orthodoxe sur la Trinité*, faite sans nom d'Auteur, par feu Mr. Boullier, & confronter les Objections que ce Livre renferme avec ce que j'y ai répondu dans 4 Lettres insérées dans la *Bibliothèque Française* de Mr. du Sauzet (Tom. XX. part. 2. Tom. XXI. part. 1. & 2. & Tom. XXII. part 2.) Ces Lettres ont été publiées depuis plus de 25 ans, sans qu'on y ait répondu ; & toute personne qui les lira s'apercevra

cevra facilement qu'il n'y avoit point de réponse à y faire. Et quoique, sur le refus du Libraire, je n'aie pas pû les continuer jusqu'à la réfutation de tout le Livre, j'ai poussé cette réfutation assez avant dans la troisième & quatrième Lettre, pour convaincre mon antagoniste par ses propres concessions, que la distinction des trois Personnes Divines, en qualité de trois Êtres intelligens distincts, est démontrée par l'Écriture. Ce seul point étant une fois posé, tous les Orthodoxes doivent recevoir ce Système, & c'est un Théologien Orthodoxe contre qui j'ai disputé. Quand aux Ariens, ils souscriront sans peine à ce même article. On verra aussi dans la première de ces Lettres, aussi bien que dans la *Doctrine de la Trinité éclaircie*, III. part. que j'y ai éclairci de telle manière l'équivoque cachée sous le terme d'*Incompréhensible*, qu'on devoit avoir honte d'abuser davantage de ce mot illusoire, pour cacher au public l'état de la question, & pour l'empêcher de l'examiner.

5 Mais ceux qui liront la susdite *Exposition* avec mes Réponses verront en même tems, que la Providence m'a suscité dans un de mes adversaires, un témoin de la fausseté des faits sur quoi on m'a condamné. On n'a qu'à lire ces paroles (*Exp. pag. 28.*) *On ne peut trop louer la manière nette & solide dont M. M. établit tant le Dogme de l'Unité de Dieu, que celui de la Divinité du Fils & du St. Esprit, en réfutant les Sophismes des Ariens & des Trithéïtes. Pour ce qui regarde la Distinction entre les Personnes Divines, aucun Théologien n'en presse plus fortement que lui la Réalité contre les Sabelliens.* Ce

té-

témoignage prouve la vérité d'une des suppositions que j'ai faites ci-dessus (§ 70.) Mais il prouveroit quelque chose de plus, si l'anonyme eut voulu exposer plus nettement le fait dont il s'agit. Je n'ai prouvé contre les Sabelliens que ce que j'ai prouvé contre les Orthodoxes, & j'ai fait voir par des raisons auxquelles je ne conçois pas qu'on puisse rien répliquer, (*Trin. ecl. II. part. ch. v.*) qu'il ne peut y avoir entre les uns & les autres qu'une pure différence de termes. J'y ai même démontré expressément ces deux articles ; *Que les Orthodoxes ne distinguent pas davantage les trois Personnes que les Sabelliens ne les distinguent ; & que les argumens dont les Orthodoxes se servent contre les Sabelliens, peuvent être retorqués contre les Orthodoxes mêmes.* Quant à la *REALITE* de la *Distinction*, j'aurois souhaité qu'un Auteur qui expose le sentiment que j'ai voulu établir par des raisons qui lui paroissent solides, se fut servi de mes propres termes qui sont clairs, au lieu d'y substituer le mot ambigu de *réalité*, dont je me suis abstenu à dessein. Si j'eusse voulu m'en servir dans cet endroit, j'aurois commencé par en fixer le sens, comme j'ai accoutumé de faire toutes les fois que j'ai occasion d'employer quelque mot qu'on peut entendre de différentes manières. Cet Auteur ne reconnoit, non plus que moi, que deux significations du terme de *réalité*, une *réalité de substances*, & une *réalité de modes*. Mais de ces deux réalités, bien loin d'avoir voulu établir celle des modes, qui est la *réalité Sabellienne*, & qui est celle que cet Auteur & les Orthodoxes admettent, je l'ai combattue par
tous

tous mes raisonnemens. Si donc ils ont quelque solidité, comme cet Auteur le reconnoit, ils détruisent & son sentiment & celui des Orthodoxes, au sujet de la distinction qu'il y a entre les Personnes Divines. C'est la *Réalité de Substances*, (la seule réalité qui mérite proprement ce nom) que j'ai eu dessein d'établir. Et afin qu'on ne prit pas le change, j'ai exprimé ma Thèse en ces termes, dont j'ai fait le titre du Chap. II. du susdit Livre ; *L'Ecriture enseigne que les trois Personnes Divines sont TROIS ETRES INTELLIGENS DISTINCTS*. Dans tout ce Chapitre je n'ai eu directement en vue de combattre ni les Orthodoxes, ni les Sabelliens ; mais seulement d'établir la Doctrine que l'Ecriture enseigne. Il ne s'agissoit donc que de savoir si j'avois bien ou mal prouvé cette thèse. Les Sabelliens & les Orthodoxes n'entroient là-dedans pour rien. N'y eut il jamais eu de Sabelliens dans le monde, non plus que d'Orthodoxes, cela ne faisoit rien à la question que je me proposoit d'éclaircir. Ai-je bien ou mal prouvé mon sentiment ? C'étoit l'unique chose que mon Antagoniste devoit examiner.

76 Pour ce qui est des entretiens que j'ai eus par écrit, & qui n'ont pas été imprimés, je n'ai avancé rien dans mes suppositions, (§. 63.) que je ne puisse montrer par les Ecrits mêmes, que je garde chez moi, & qui peuvent servir à donner des éclaircissmens utiles. Ils peuvent faire foi que personne ne m'a fait d'objection que je n'aie détruite, en montrant clairement qu'elle n'étoit fondée que sur un mal-entendu ; & dès que j'ai levé ce mal-entendu, personne

D

ne

ne m'a répliqué. En un mot, on ne m'a jamais rien allégué qui m'ait dû faire changer de pensée ; rien au contraire, qui ne m'ait dû confirmer dans celle que j'avois, par l'impuissance où tout le monde se trouvoit d'y opposer rien de solide. Ce n'est pas à mon habileté que j'ai dû cet avantage, c'est à la Vérité qui est au dessus de toute attaque.

- 77 Faut-il dire davantage de choses pour me justifier d'entêtement ? Quand ai-je jamais fui aucun éclaircissement, moi qui les ai toujours cherchés ? Quand ai-je jamais cherché des détours & des évasions ? Quel est l'Adversaire qui se soit jamais plaint que je n'aie pas bien saisi sa pensée ? Qu'on produise un seul argument qu'on m'ait fait, auquel je n'aie pas répondu. Qu'on mette ma réponse à côté de l'argument, & que tout le monde juge. Si c'est être entêté que de persister dans son sentiment dans de telles circonstances, c'est être entêté de la Vérité, qui est, je l'avoue, une marchandise de contrebande dans la foire du monde.

II. Préjugé.

Ce Système vrai ou faux, n'est d'aucune importance dans la Religion.

C H A P. XIX.

Influence de ce Préjugé sur l'esprit des Théologiens & du Peuple.

- 78 J'AI à combattre à présent, un autre préjugé, qui est le plus efficace de tous ceux dont

dont on s'est servi jusqu'à présent, pour faire échouer ce Système. On suppose que, vrai ou faux, il n'est d'aucune importance pour la Religion. On dit que ce n'est tout au plus qu'une matière de pure curiosité pour les Savans, mais que les gens du commun n'ont aucun intérêt, ni aucun motif d'entrer dans cette discussion. Tant que le Public demeurera imbu de ce préjugé, j'aurai perdu inutilement la peine que j'ai prise à publier ce Système, & à le soutenir comme j'ai fait jusqu'ici. J'aurai souffert inutilement toutes les afflictions que cette publication m'a causées, & qui m'ont fait passer toute ma vie dans le deuil & dans l'amertume. Tous les Livres que j'ai faits pour le mettre à la portée de tout le monde, & pour le défendre contre ceux qui se sont opposés à mon dessein, seront à pure perte, & ceux auxquels je travaille subiront le sort de tous les autres. A quoi sert-il que je l'aie démontré par des preuves sans réplique, si personne n'en prend connoissance ? Et qui est-ce qui la voudra prendre, s'il est dans la pensée que le tems qu'il employeroit à cet examen, seroit un tems perdu ? Qui est-ce qui voudroit quitter une seule partie de plaisir, pour se donner une peine si infructueuse ? Tout au plus un petit nombre de Savans auront peut-être la curiosité de parcourir légèrement ces Livres, dont ils n'auront jamais que des idées confuses, c'est-là tout l'effet qu'ils produiront dans le monde. Il est donc de l'intérêt de la cause que je soutiens, que je convainque ceux de mes Lecteurs qui seront capables d'être convaincus, de l'importance de ce Système, qui est

une chose que je n'ai fait que supposer dans mes Réflexions précédentes, & que je n'ai fait qu'indiquer.

- 79 Ce préjugé que je veux tâcher de détruire, est la seule chose qui peut excuser en quelque degré la conduite que les conducteurs ont tenue jusqu'ici, soit par rapport à ce Système, soit en général par rapport à la Doctrine de la Trinité. S'ils ne la regardoient pas comme quelque chose d'indifférent, s'ils étoient persuadés que la connoissance distincte de ce que Dieu nous a révélé sur ce sujet, est quelque chose d'important pour l'avancement du règne de Dieu, & pour l'édification de son troupeau, que pourroit-on juger de leurs dispositions ? Ce qui peut servir à de si nobles usages, peut-il être sacrifié à quelques vues d'intérêt ou de politique par des personnes qui aiment Dieu ? Non ; il faut absolument qu'ils pensent qu'il n'importe en rien de s'éclaircir si ce Système est vrai ou faux ; que les Chrétiens n'ont aucun intérêt dans cette question ; & que par une conséquence nécessaire, il leur est indifférent de se former sur la Trinité quelque idée que ce soit. S'ils n'étoient pas dans cette prévention, que quand ce Système seroit vrai, l'Eglise ne sauroit tirer aucun avantage de cette découverte, ni à présent, ni à l'avenir, je ne saurois me persuader qu'ils eussent voulu laisser cette question indécise, éviter toute discussion, détourner ceux du commun qui auroient eu quelque disposition à s'en éclaircir eux-mêmes, & les tenir dans une indolence qui ne peut produire que la confusion des idées, le doute & l'incertitude, sur un point qui est lié avec toute la Doctrine du Salut, & avec plusieurs Actes de Religion.

CHAP.

CHAP. XX.

Ce préjugé est une supposition dont la vérité ou la fausseté méritent d'être examinées. Trois Raisons sur quoi on l'appuie.

80 **M** A I S cette supposition, qui seule leur pourroit servir de quelque excuse, est-elle vraie ou fausse ? C'est au moins ici une question qui leur devoit paroître importante. Ils devroient être bien sûrs du fait, avant que d'agir comme s'ils en étoient sûrs. Quand j'ai publié ce Système, c'est parce que je l'ai crû très-important, & j'ai indiqué les raisons qui me l'ont fait croire tel, dans l'Art. 31. de ma *Lettre d'un Théologien*. Ces raisons auroient dû être pesées. Cependant il ne m'a pas paru qu'on y ait fait aucune attention ; & tout ce qu'on m'a allégué contre l'importance de ce Système s'est réduit à ces trois choses ; 1. Que ce Système n'a aucun avantage sur le Système commun du côté des difficultés ; & que difficulté pour difficulté, il vaut mieux s'en tenir à l'ancien Système, que d'en adopter un nouveau. 2. Que la Doctrine que j'y ai enseignée n'est point essentielle au salut. 3. Que si c'eut été une vérité importante, Dieu n'auroit pas permis qu'elle eut été ignorée pendant tant de Siècles qui se sont passés depuis le tems des Apôtres. Si ceux qui m'ont allégué de telles raisons y eussent voulu réfléchir tant soit peu, ils avoient trop de génie pour n'en pas sentir la foiblesse. Il eut mieux valu n'en alléguer aucune, que d'en produire de si frivoles. Je vais cependant répondre à chacune des trois.

CHAP. XXI.

Réponse à la première Raison, dans laquelle on suppose que ce Système n'a aucun avantage sur le Système commun du côté des difficultés. 1. Quand la supposition seroit vraie il resteroit toujours à examiner quel des deux Systèmes est fondé sur l'Ecriture. 2. Elle suppose ce qui est en question.

81 **Q**UAND tout ce qu'on suppose seroit vrai, qu'en conclurroit-on ? La question essentielle subsiste toujours. Quel des deux Système est vrai, & quel est faux ? Si celui des Orthodoxes est vrai, il n'y a pas à disputer. J'abandonne le mien. Mais si le mien est le vrai, & que par conséquent celui des Orthodoxes soit faux, quel des deux doit l'emporter, ou la vérité ou l'erreur ? Si le mien a la vérité pour lui, s'il est fondé sur la parole de Dieu, n'est-ce pas un avantage essentiel ? Ne l'emporte-t-il pas sur tout autre ? *Jusques à quand clocherez vous des deux côtés ? si l'Éternel est Dieu, suivez-le. Si Bahal est Dieu, suivez-le.*

82 Mais quand on suppose ce fait, & que l'on agit sur cette supposition, comme sur un principe reconnu, on suppose ce qui est en question, & ce qui pourroit donner quelque couleur à la supposition, n'est qu'une équivoque. Quelle difficulté peut-on trouver dans mon Système, qui ne lui soit pas commune avec celui des Orthodoxes, supposé que ce que l'on appelle ici *Difficulté* mérite véritablement ce nom ? On me dit

dit qu'on n'a qu'une idée imparfaite de l'*Union personnelle*. Puisque je n'en pose point d'autres que celle que les Orthodoxes posent eux-mêmes, qu'est-ce que cela peut faire contre mon *Système*? Peut-on le rejeter sur ce compte, sans rejeter celui des Orthodoxes? On m'a dit que je ne marque pas dans le mien en quoi consiste la différence entre la *Génération* du Fils, & la *Procession* du St. Esprit. Les Orthodoxes marquent-ils cette différence mieux que moi? Et pourquoi suis je obligé de la marquer, puisque l'Écriture ne la marque pas, & que je m'en tiens à ce que l'Écriture nous révèle? Ne pouvons nous pas recevoir ce dont Dieu a voulu nous instruire, à moins que nous ne puissions satisfaire à la curiosité de ceux qui veulent savoir ce que Dieu nous a voulu cacher? Cela peut-il s'appeller une difficulté pour laquelle il faille rejeter un *Système* démontré dans tous les Articles qu'il pose? Mais il y a un autre genre de difficultés dans le *Système* Orthodoxe, qui ne se trouve pas dans le mien. Ce sont là les seules difficultés qui pourroient donner quelque force à l'objection, au cas qu'elle en eut quelque-une, & que ces difficultés se trouvassent dans mon *Système*. Ainsi le fait que l'on suppose est faux, & la conséquence est nulle. Mais j'examinerai ce fait plus amplement dans la suite de ce discours. Et si on lit l'ouvrage auquel ce discours sert d'introduction, & en particulier la dernière Section du dit ouvrage, on verra que cette objection ne peut avoir lieu en aucune manière. Au reste, *Mr. de la Chapelle* m'avoit fait cette même objection, & j'y ai répondu

de la manière qu'on peut le voir dans la *Doctrine de la Trinité éclaircie*, Part. III. §. 74--77. J'ai fait les mêmes réponses à tous ceux qui m'ont fait la même objection, & on ne fait que la répéter, sans jamais toucher à mes réponses.

- 83 Quand des particuliers qui n'ont pas lû mes Livres, & qui n'ont pas examiné le sujet, me font de telles objections, il ne faut pas le trouver étrange. Mais quand des Théologiens en font de pareilles, on a sujet de s'attendre d'eux, qu'avant que de disputer contre quelque sentiment, ils se soient donné la peine de l'examiner à fond, & de lire les livres où l'Auteur l'a établi. On a lieu de supposer, que s'il font quelque objection, c'en est une à quoi l'Auteur contre qui ils disputent, n'a pas encore répondu, ou que si c'est une objection à quoi l'Auteur a déjà répondu dans ses Livres, ils ont lû & examiné sa réponse, & qu'ils l'ont trouvée insuffisante. Ils devroient donc réduire toute la dispute à montrer l'insuffisance de la réponse, s'ils ont véritablement l'intention d'éclaircir le sujet selon les règles de la bonne foi. Mais quand on ne fait que répéter la même objection, sans toucher à la réponse, c'est une marque qu'on ne veut disputer que pour disputer & ne rien éclaircir, & c'est là le moyen de disputer sans fruit jusqu'au jour du Jugement. Car que peut faire un Auteur à qui on n'objecte que ce à quoi il a déjà répondu, que de répéter la réponse ? Voilà pourquoi la première chose que je demande à tout homme qui voudra juger de mon Système, c'est qu'il lise mes Livres, & qu'il les examine. S'il ne veut pas se donner cette peine,

peine, la seconde chose que je lui demande, c'est qu'il s'abstienne d'en juger & d'en parler. Cette demande est-elle injuste ?

CHAP. XXII.

Réponses à la deuxième Raison, prise de ce que la Doctrine de ce Système n'est pas essentielle au Salut. Réponse 1. Cette Raison suppose que ce qui n'est pas essentiel au Salut de tous les Chrétiens, dans tous les tems & dans tous les pays, n'est pas important, ce qui est une supposition absurde, & sujette à des conséquences pernicieuses. Elle est une source de l'ignorance & de la corruption. 2. Il y a des Vérités essentielles & fondamentales, sans la connoissance desquelles on ne peut pas être Chrétien, & il y en a d'autres, qui sans être essentielles en ce sens, sont importantes. 3. Toute Vérité révélée est essentielle au salut de celui qui la connoit, ou qui a pû la connoître.

84 1. **C**ETTE seconde Raison mérite aussi peu ce nom que la précédente, à moins qu'on ne puisse montrer que ce qui n'est pas essentiel au salut de tous les Chrétiens, même des plus ignorans, dans tous les païs & dans tous les ages de l'Eglise, n'est d'aucune importance pour la gloire de Dieu, & pour l'édification des Fidèles. J'ai honte qu'il me faille raisonner contre une supposition dont il n'y a pas un homme qui a le sens commun qui ne sente

l'absurdité. Dans le sentiment où sont plusieurs Théologiens, que les Gentils qui n'ont point connu l'Evangile ont pû être sauvés par leurs lumières naturelles, cette supposition prouveroit que la Révélation Divine n'a été d'aucune importance, & si cela est, les Déistes qui nient cette Révélation, & qui se servent de ce même raisonnement pour la combattre, auront gain de cause. Elle prouveroit encore que la prédication de l'Evangile n'a été d'aucune importance, puisque les Juifs qui ont vécu avant cette prédication, ont pû être sauvés sans elle. Elle prouveroit que la révélation qui est contenue dans le livre de l'*Apocalypse* a été donnée sans aucune utilité, parce que les secrets que ce livre renferme, étoient inconnus dans le tems qu'il a été écrit, ont été inconnus plusieurs siècles après, n'ont été connus que successivement & d'une manière imparfaite, & que la parfaite connoissance de tous ces secrets, est réservée à des tems qui sont encore à venir. Dira t-on que puisque tous les Chrétiens qui ont, ou qui auront vécu avant cette glorieuse époque, ont pû être sauvés sans cette connoissance parfaite, ce livre de l'*Apocalypse* n'est d'aucune utilité, ni pour le tems présent, ni pour le tems à venir ? Dira-t-on qu'il n'est d'aucune utilité de lire & d'entendre les paroles de cette Prophétie, quoi qu'au commencement du livre celui qui les lit & qui les entend soit déclaré bien-heureux ? Enfin si l'on doit mettre au nombre des choses inutiles & indifférentes toutes les connoissances sans lesquelles un homme peut être sauvé, pourquoi quand un enfant a appris les premiers elemens de

de la Religion, dans un petit Cathéchisme, lui donne-t-on la peine de pousser plus avant l'étude de la Religion? Pourquoi prêche-t-on tous les Dimanches dans les Eglises? A quoi bon tous les livres de religion & de piété? Y en a-t-il un seul dont on puisse dire, que si ce livre n'eut pas été composé, personne ne seroit sauvé? Voilà à quoi mène ce raisonnement, par où on prétend prouver que ce Système n'est d'aucune importance, à cause que ce n'est pas une chose absolument essentielle à la Religion, & qu'on pourroit être sauvé sans cela.

85 C'est à ce genre d'illusions qu'on doit attribuer la cause funeste de l'ignorance & de la corruption qui sont si générales parmi les Chrétiens. On croit pouvoir négliger sans scrupule tout ce sans quoi il est impossible d'être sauvé. Ainsi un homme qui croit être sauvé avec ce qu'il a actuellement de connoissances, se dispense d'en acquérir davantage. Ainsi un homme qui croit être assez régénéré pour se pouvoir flatter qu'il est dans le chemin du Ciel, s'imaginer qu'il lui est inutile de travailler à se corriger des vices qui lui restent, & d'acquérir de nouveaux degrés de Sainteté. Ainsi un homme qui sent qu'il est actuellement dans le chemin de la damnation, renvoye sa repentance & sa conversion à la fin de sa vie, parce qu'il se figure qu'il pourra être sauvé pourvu qu'il y travaille alors, & que d'y travailler avant ce tems-là, ce seroit se donner une peine superflue,

86 2. On ne doit mettre dans la liste des *Vérités essentielles & fondamentales* de la Religion Chrétienne, que celles sans la connoissance desquelles

quelles il est impossible d'être Chrétien. Telles sont par exemple, les suivantes. Qu'il y a un seul Dieu, qui est un Etre infiniment parfait, Créateur, Conservateur & Maître souverain des Cieux & de la Terre, & de tous les Etres qui y sont contenus. Que l'Ecriture, tant du Vieux que du Nouveau Testament est la parole de Dieu & l'unique règle de notre foi & de nos mœurs. Que Dieu avoit traité autrefois une alliance particulière avec le Patriarche Abraham dans laquelle il lui avoit promis qu'il naîtroit de sa postérité le Messie, c'est à dire un Libérateur que Dieu devoit envoyer aux hommes, pour les délivrer de l'état funeste où le péché les avoit réduits depuis la transgression d'Adam. Que le tems de la venue de ce Messie avoit été déterminé par les prédictions contenues dans les Ecrits des anciens Prophètes, qui font partie des Livres de l'Ancien Testament. Que ces prophéties ont été accomplies en la personne de Jésus-Christ, qui est ce Messie promis, qui est venu au monde, dans le tems que les Prophètes avoient marqué, & qui est né de la bien-heureuse Vierge Marie, de la postérité de David & d'Abraham, par l'opération miraculeuse du St. Esprit. Qu'il a été un homme semblable aux autres hommes en toutes choses, excepté le péché dont il a été entièrement exempt, & a vécu dans une justice, & une sainteté parfaite. Qu'il a passé sa vie dans un état d'infirmité, de pauvreté & de bassesse. Qu'il a prêché pendant sa vie la Doctrine de son Evangile, & qu'il a confirmé sa prédication, & prouvé sa qualité de Messie par un grand nombre de miracles authentiques.

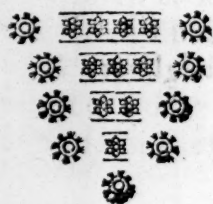
tiques. Qu'il a fini sa vie par la mort honteuse & douloureuse qu'il a soufferte sur la croix. Que par cette mort il a obtenu le pardon des péchés & le droit à la vie éternelle à tous ceux qui se repentiroient de leurs péchés, qui croiroient en lui, qui feroient une profession ouverte de leur foi, & qui obéiroient à la Doctrine de son Evangile qui renferme les conditions sous lesquelles on peut participer à tous les avantages qu'il a acquis aux hommes par sa mort. Qu'après être mort, & avoir été mis dans un tombeau, il est ressuscité le troisième jour, & s'est montré vivant à ses Disciples, avec qui il a conversé pendant l'espace de quarante jours sur la Terre, & qu'au bout de ces quarante jours il a été enlevé en leur présence, & il est monté au Ciel où il gouverne le monde avec une souveraine puissance. Qu'étant élevé dans le Ciel, il a envoyé son Esprit sur ses Apôtres le jour de la Pentecôte, en leur donnant le pouvoir de faire des miracles en son Nom, & leur a ordonné de prêcher son Evangile à tous les hommes sans distinction, & de former de tous ceux qui croiroient à leur prédication, & qui se soumettroient à sa Doctrine, une Eglise ou une Assemblée sainte, dont il est le Chef, qu'il gouverne par son Esprit, qu'il soutient & protège par sa puissance, & à qui il destine l'héritage de son salut. Qu'il accorde à tous ceux qui se rangent sincèrement sous ses Loix, & s'appliquent de tout leur cœur à s'y conformer, en renonçant au péché, & en vivant dans la pratique constante de toutes les vertus, le secours puissant & efficace de son Esprit, qui, pourvu qu'ils ne résistent pas à ses

ses mouvemens, les affermira dans la foi & dans la sainteté, les défendra contre toutes les tentations, & leur servira de gage de l'immortalité bien-heureuse. Qu'au jour que Dieu a déterminé pour être la fin du monde, il viendra des Cieux avec les Anges de sa puissance, qu'il ressuscitera tous les morts, qui comparoîtront devant son tribunal avec ceux qui se trouveront en vie au jour de cette dernière venue, qu'il jugera tous les hommes selon leurs œuvres, qu'il condamnera les méchans aux peines éternelles, & qu'il élèvera tous les fidèles dans le Ciel, pour y posséder avec lui, un bonheur qui ne finira jamais. Ces Vérités, & quelques autres qui y sont renfermées, & que l'on peut reduire à plus ou moins d'articles, sont ce que j'appelle des *Vérités essencielles & fondamentales* par rapport à tous les Chrétiens. Personne ne peut être Chrétien s'il ne les croit, s'il n'en est persuadé, s'il n'en fait une profession ouverte & sincère, & s'il ne règle sa conduite sur cette croyance.

87 3. Mais il y a d'autres Vérités révélées, qui sans être *essencielles* pour tous les Chrétiens sont cependant *importantes*, & ce sont-là deux choses, comme je l'ai dit ci-dessus, que l'on ne doit pas confondre. Toute Vérité révélée est *essencielle* à celui qui la connoit, ou qui a pû la connoitre, & qui a négligé volontairement de s'en instruire, soit parce qu'il n'en a fait aucun cas, soit parce qu'il a mieux aimé la gloire des hommes, ou les avantages de ce monde, que la gloire de Dieu. Mais ce qui peut rendre ce second ordre de Vérités révélées *essencielles* à certaines personnes, & non *essencielles* à d'autres,

tres, dépend des tems & des circonstances où ces personnes se trouvent placées, & des dispositions du cœur des unes & des autres, aussi bien que de leur conduite. Ce sont-là des choses que l'on ne peut pas toujours connoître, & dont on ne doit pas juger sans connoissance de cause, à moins que de s'exposer à faire des jugemens contraires à la justice & à la charité. Il n'est pas permis d'exclurre du nombre des Chrétiens, tous ceux qui ne connoissent pas les Vérités révélées de ce second genre, ou qui peuvent même être dans l'erreur sur quelques-unes d'entr'elles. Il n'est pas permis de se séparer d'eux, & de prononcer contre eux une sentence d'excommunication. Il faut laisser ce jugement au Législateur souverain. C'est en ce sens seul que l'on peut dire que les Vérités de ce second genre ne sont pas effencielles au salut de tous les Chrétiens. Mais il est clair qu'on ne peut tirer aucune conséquence delà, contre l'importance de ces mêmes Vérités.

Je pourrois répondre à présent à la troisième Raison qu'on allégué contre l'importance de mon Système. Mais comme cette raison est appuyée sur un troisième préjugé, j'en renvoie-
rai l'examen à la fin de ce Discours, & je vais m'attacher à présent, à prouver directement l'importance de ce Système par six Considérations.



Importance de ce Système démontrée.

CHAP. XXIII.

I. Considération. *Si c'est une Vérité révélée, elle est importante.*

88 **Q**UAND le Système que j'ai proposé n'auroit point d'autre avantage que celui d'être une Vérité révélée, cette seule raison devoit suffire pour le faire regarder comme étant d'une grande importance pour tout homme qui a la moindre considération pour celui qui nous l'a révélé ; & je suis dans la dernière surprise qu'il me faille prouver une chose si évidente, & celà à des Théologiens. C'est Dieu qui nous parle dans l'Ecriture. C'est Dieu qui a la bonté de nous enseigner lui même dans sa parole ce qu'il veut que nous sachions ; & puisqu'il nous donne de tels enseignemens, pouvons nous penser qu'ils ne nous soient pas importans, sans faire l'outrage le plus sensible à sa sagesse & à sa bonté infinie ? Pouvons-nous nous imaginer qu'il nous ait parlé sans dessein & sans utilité ? Posons le cas que nous n'appercevions pas l'usage que nous pouvons tirer de telle ou telle connoissance que Dieu aura voulu nous donner. S'ensuit-il de-là, qu'elle n'en ait aucun ? S'ensuit-il de-là, que nous devions la négliger, & n'en faire aucun compte ? Quelle raison pouvons nous donner d'une telle conduite, à moins que nous ne regardions

dions l'Ecriture comme la parole de quelqu'un de nos semblables, & non comme la parole de Dieu ? Quel est l'homme qui ne s'estimerait pas traité avec le dernier mépris, si l'on agissait avec lui de la sorte ? Un tel procédé m'étonne d'autant plus, que ceux qui font difficulté d'embrasser une Doctrine qu'on leur démontre par l'Ecriture, à moins qu'on ne leur fasse voir de quelle utilité elle peut nous être, sont ceux qui nous prêchent que nous devons recevoir avec foi une Doctrine révélée, encore que nous ne puissions pas la comprendre. Si ces raisons ne suffisent pas pour convaincre mes Lecteurs de l'importance de tout ce que Dieu nous a révélé, j'en pourrais alléguer plusieurs autres, mais je n'en ferois alléguer de plus fortes. En un mot, ou la Parole de Dieu, & par conséquent toute la Religion Chrétienne, n'est qu'une invention humaine, ou toute Doctrine qui est révélée dans cette Parole est une Doctrine importante, par cela seul que c'est une Doctrine révélée.

89 Mais c'est là ce qu'on vous conteste, me dira-t-on. Car que pourroit-on dire autre chose ? Vous supposez que votre Système est une Vérité révélée. Nous sommes d'un autre sentiment. Nous ne le croyons pas fondé sur l'Ecriture. C'est-là, je l'avoue, le point décisif. Si ce Système n'est pas fondé sur l'Ecriture, il n'est d'aucune importance ; il importerait au contraire que personne n'en eut connoissance. Mais, Messieurs, ce que je dis du mien, se peut dire du vôtre avec le même fondement. L'usage & la prescription n'y fait rien. Au contraire, plus une erreur a régné long-tems, plus elle a causé
de

de dommage par sa durée, & plus il importe que le monde en soit débarrassé, & cela le plus-tôt qu'il est possible. C'est donc ici la première question qui doit être examinée entre vous & moi. Si nous sommes d'accord sur ce point, nous le ferons sur tout le reste. Quel de votre Système & du mien est celui qui est fondé sur l'Ecriture ? A qui a-t-il tenu que cette question n'ait été décidée il y a plus de 30 ans ? J'ai commencé dans ma *Lettre d'un Théologien*, par vous exposer mes preuves, qui démontrent que mon Système s'accorde en tout avec l'Ecriture, & que le vôtre y est opposé en tel & tel article. J'ai mis ce fait dans une plus grande évidence dans mon Livre de la *Doctrine de la Trinité éclaircie*. Enfin c'est-là le sujet que je traite dans les *Elemens* que je donne à présent. Je les expose au public afin que tout le monde en juge ; car c'est une chose où chaque Chrétien est intéressé. Qu'avez vous répondu jusqu'ici qui fasse à la question ? Produisez une seule réponse qui ait détruit mes preuves. Encore à présent vous fuyez de me répondre, & de répondre à aucun de ceux qui vous demandent des éclaircissimens sur ce sujet, & toute la raison que vous pouvez alléguer pour justifier ce procédé, c'est que cette discussion n'est pas une affaire de conséquence.* Et si je vous prouve,

* Je n'avance pas ceci sans fondement. Ma défunte femme m'a rapporté que feu Mr. Chion, pasteur de l'Eglise de la Haye, un des principaux de ceux
qui

prouve qu'elle est de conséquence, vous en revenez à la question qu'il n'a tenu qu'à vous qu'elle ne fût décidée. N'est-ce pas là se jeter dans un cercle afin de s'échaper quand on ne se sent pas en état de soutenir une cause ? Si je me suis trompé, Messieurs, montrez-moi mon erreur, vous me trouverez docile, pourvu que vous me donniez de bonnes raisons, & que le public puisse juger de leur bonté. Mais tant que vous demeurerez en défaut, n'ai-je pas droit de supposer, non comme une matière en doute, mais comme un fait démontré, que ma Doctrine est celle de l'Ecriture ? Tout le public ne sera-t-il pas bien fondé à en faire le même jugement ?
En

qui ont dénoncé mon Système comme étant composé des Hérésies les plus monstrueuses, étant allé chez elle avec un Ancien de son Consistoire pour lui faire une visite de communion, & ne l'ayant entretenue que sur des généralités, elle leur parla en ces termes : Messieurs, je ne veux pas que vous ignoriez que je suis dans les sentimens du Système de mon mari, que vous faites passer comme rempli de pernicieuses hérésies. Si vous jugez qu'il est tel, vous êtes obligés d'en défabuser une personne qui est membre de votre troupeau. Mr. Chion ne lui répondit pas un seul mot ; mais l'Ancien lui dit en présence de Mr. Chion que c'étoient là des matières dont les femmes ne se devoient pas mêler. —

Quoi, Monsieur, lui dit-elle, une femme ne se doit-elle pas mêler de ce qui regarde son instruction & son salut ? A cela point de réponse, il n'y fût fait aucune attention. Je ne rapporterois pas ce fait s'il étoit unique, & si pareille chose ne fût pas arrivée à ma femme en d'autres occasions, & si enfin, je n'en eusse pas vu plusieurs autres exemples.

90 En un mot, la question que je traite à présent n'est pas si la Doctrine de mon Système est une Vérité révélée ? Je suppose que ce point est déjà décidé par les preuves que j'en ai données. Mais si c'est une Vérité importante, & sur laquelle on ne peut point négliger volontairement de s'éclaircir, sans se rendre très-criminel. Ce que j'ai dit dans cette première considération est décisif sur ce sujet. Celles que je vai ajouter, ne doivent servir que pour une surabondance de conviction.

CH A P. XXIV.

II. Considération. *Ce Système lève toutes les Difficultés auxquelles les autres Systèmes se trouvent exposés.*

CETTE Considération & chacune des suivantes ont été indiquées dans ma *Lettre d'un Théologien*, § 31. Je ne ferai ici que les développer.

91 J'ai dit dans cette Lettre, que, (en supposant toujours que ce Système soit appuyé sur des raisons solides & convaincantes) *il lève toutes les Difficultés, tant du côté de l'Ecriture, que du côté de la Raison, auxquelles tous les autres Systèmes avoient été exposés, & en particulier celui qui est reçu dans l'Eglise.* Il faut montrer l'importance de cette Considération.

Afin d'éviter toute équivoque, je vai commencer par expliquer ce qu'on appelle proprement une

une *Difficulté* dans un sentiment qu'on a embrassé. Je ne saurois mieux l'expliquer, qu'en copiant ici l'Art. 79. de la *Doctrine de la Trinité éclaircie*, Part III. afin que ceux des mes Lecteurs qui n'ont pas lû ce Livre trouvent ici les éclaircissémens dont ils ont besoin.

„ *Différence qu'il y a entre une Objection, une*
 „ *Difficulté, & une simple Question.*

„ ——— Il faudroit seulement, pour entrer
 „ dans ma pensée, que l'on voulut bien distin-
 „ guer une *Objection*, ou une *Difficulté*, & une
 „ simple *Question*. J'entens par une *Objection*,
 „ tout argument par lequel on tend à conclurre
 „ qu'une chose n'est pas, ou qu'elle est impos-
 „ sible (soit que la conclusion soit vraie ou
 „ fausse.) J'entens par une *Difficulté* une Ob-
 „ jection fort-pressante, à laquelle on ne peut
 „ pas répondre d'une manière dont celui qui
 „ répond ait lieu d'être entièrement satisfait.
 „ J'entens par une simple *Question* toutes les
 „ Demandes qu'on peut faire, quand on veut
 „ être instruit de quelques circonstances que
 „ l'on ignore dans quelque sujet. Par exem-
 „ ple, on faisoit cette demande du tems de St.
 „ Paul, touchant la Résurrection des morts,
 „ (1. Cor. xv. 35.) *En quel état les morts sor-*
 „ *tiront-ils du tombeau ? Quelles seront les qua-*
 „ *lités de leurs corps ressuscités ?* C'est-là une
 „ Question, mais non pas une Objection, en-
 „ core moins une Difficulté qui intéresse la
 „ Doctrine de la Résurrection. Car quand on
 „ répondra à une telle demande, *Je n'en sai*
 „ *rien*, cette Réponse ne portera aucune at-
 „ teinte

„ teinte à la Doctrine que l'on veut soutenir.
 „ Mais je suppose que quelqu'un demande à
 „ un Orthodoxe, ce qui distingue les trois Per-
 „ sonnes, selon votre Système, est-ce une per-
 „ fection ou une imperfection ? & qu'en même
 „ tems on se mette en devoir de lui prou-
 „ ver que ce ne peut être aucune de ces
 „ deux choses. Si un Orthodoxe pour se tirer
 „ de cet embarras, répond à une telle demande,
 „ *Je n'en sai rien*, & qu'il croie se dispenser
 „ par-là, de répondre à vos argumens, il rendra
 „ sa cause extrêmement suspecte, & on ne
 „ manquera pas de se prévaloir contre lui
 „ d'une telle réponse. Voilà ce que j'appelle
 „ une *Difficulté*, à laquelle il n'est pas permis
 „ de répondre qu'on ne peut pas la lever, sans
 „ porter un grand préjudice à sa cause. C'est
 „ en ce sens que je soutiens que le Dogme
 „ de la Trinité, tel qu'on fait profession de le
 „ croire parmi les Orthodoxes, est exposé à
 „ des *Objections* très-fortes, & à des *Difficultés*
 „ très-embarrassantes. ”

93 Il y a une infinité de gens qui n'en trouvent
 aucune, parce qu'ils adoptent sans réflexion, la
 Doctrine dont ils ont été imbus dès leur enfance,
 & qu'on leur a inculqué qu'ils ne doivent rien
sonder, rien *approfondir* ; qu'ils doivent *soumettre*
la Raison à la foi, & que la Trinité est un *Mi-*
stère incompréhensible, au-dessus de la Raison, &c.
 Ils s'en tiennent là, & suivent le chemin par
 où on les mène, sans s'inquiéter de rien, comme
 les brebis qui suivent leur conducteur, sans pen-
 ser si c'est à la boucherie, ou à quelque bon pâ-
 turage. Ceux qui pensent, qui examinent, qui

réfléchissent, sont ceux qui sentent les difficultés, & ils les sentent d'autant plus vivement, qu'ils poussent leurs réflexions plus avant, & qu'ils y arrêtent plus long-tems leur esprit. Cet état est pénible & fâcheux. Ne point réfléchir est quelque chose de beaucoup plus commode.

94 Aucun de ceux qui ont réfléchi tant soit peu, ne niera que la Doctrine reçue ne renferme des Difficultés, & des Difficultés embarrassantes, du côté de la Raison. Leurs Catéchismes les plus abrégés, les avertissent de celà ; mais ils leur disent en même-tems que c'est une chose qui ne leur doit pas faire la moindre peine, & ne doit pas faire naître en eux le doute le plus léger. On leur parle de ces Difficultés d'une manière générale, vague & confuse. On n'a garde de leur exposer en détail en quoi elles consistent. Celà nuirait à leur tranquillité. Ce détail n'est permis qu'aux Théologiens, ou à ceux qui étudient pour le devenir. Encore ne permet-on à ceux-ci qu'avec peine, de s'instruire de ces Difficultés dans les Livres mêmes des Adversaires qui les pressent de toute leur force. Il y a même des païs où ces Livres sont défendus par des Loix civiles sous de sévères peines. Il ne faut prendre cette boisson dangereuse qu'avec les assaisonnemens & les correctifs que les Docteurs du parti Orthodoxe y mêlent, pour en prévenir les funestes effets.

95 Les Personnes du commun qui se donneront la peine de lire le *Récit* que j'ai mis à la suite de ce *Discours*, pourront se faire quelque idée des Difficultés dont je parle. Ils sentiront qu'elles

qu'elles ne sont nullement méprisables, & qu'elles mettent dans une situation fort gênante un homme qui les connoit & qui les sent, sur-tout s'il ne rencontre personne qui le satisfasse sur ce sujet. Quant aux Théologiens, & à tous ceux mêmes qui sans être de cette profession, ont lu des livres de controverse sur cette matière, je n'ai pas besoin de leur prouver une chose qu'ils ont trouvée eux-mêmes, & dont ils n'oseroient disconvenir. Ils n'ont qu'à s'engager dans quelque dispute avec quelqu'un d'un autre parti que le leur, & ils en feront l'épreuve. Aussi y a-t-il des Eglises où l'on prêche rarement sur ce point de Religion, & sur les Difficultés qu'on y oppose, & quand on le fait, c'est d'une manière fort superficielle & fort confuse. Si l'on vouloit en instruire le peuple, il faudroit lui dire nettement & sans équivoque quelles sont ces Difficultés, afin de lui enseigner les moyens de les surmonter, si on en a de tels. Il faudroit exposer au peuple les objections dans toute leur force, & y répondre directement, sans user de détour. Mais cela pourroit produire dans l'esprit du peuple, des impressions qu'on veut tâcher d'empêcher. Aussi, d'un autre côté, le peuple est tranquille, mais c'est à la faveur de son ignorance.

- 96 On a peur, dit-on, que de tels éclaircissmens n'excitent des doutes & des scrupules dans l'esprit du peuple. Ceux qui ont une telle appréhension, croient-ils ces doutes & ces scrupules mal fondés, ou les croient-ils bien fondés ? S'ils les croient mal-fondés, ils se sentent en état d'en détruire le fondement par des raisons solides.

solides. La Vérité doit être plus forte que l'erreur. Que n'instruisent-ils donc le peuple de ces raisons qui préviendroient tous ces doutes à coup sûr ? La foi du peuple deviendrait par ce moyen, une foi éclairée, à l'épreuve du doute & des attaques. Dieu peut-il agréer une foi qui n'est fondée que sur l'ignorance, & que la connoissance peut faire chanceler ? La vérité peut-elle jamais nuire au salut ? Il faut nécessairement que ceux qui ont ces appréhensions sentent en eux mêmes ces doutes & ces scrupules qu'ils veulent épargner à d'autres. Ils craignent de ne pas mieux satisfaire à ceux que les gens du commun pourroient concevoir, s'ils étoient mieux instruits, qu'ils ne se peuvent satisfaire eux-mêmes sur ce point. Mais cela même démontre ce que j'ai avancé. C'est que la Doctrine qu'on enseigne, est sujette à des difficultés très-fâcheuses, & que ce seroit rendre un grand service à l'Eglise, de faire cesser un tel inconvénient, & qu'une Doctrine qui auroit cet avantage seroit très utile à l'Eglise, si elle y étoit introduite. Je ne vois pas ce qu'on peut opposer à cette considération.

- 97 J'ai mis entre les difficultés auxquelles les autres Systèmes sont exposés, & le Système commun aussi bien que les autres, celles qu'on y peut opposer *du côté de l'Ecriture*. A entendre parler les Orthodoxes, il semble qu'ils soient à couvert de toutes les difficultés de cette seconde espèce. L'Ecriture est leur fort, à ce qu'ils s'imaginent. C'est par elle qu'ils prétendent triompher. Ce n'est que dans les Systèmes opposés au leur qu'ils trouvent de telles difficultés.

tés. Voilà pourquoi le crime qu'ils imputent à leurs Adversaires, & qui les leur fait juger dignes d'excommunication, c'est celui de ne se pas soumettre à l'autorité de l'Ecriture. C'est celui de la tordre pour l'accommoder à leur Raison. Comme s'ils étoient eux-mêmes à l'abri d'un pareil reproche, & que la chose fut hors de toute contestation. Si le cas étoit réciproque, il est clair qu'il ne seroit plus question s'il faut soumettre la Raison à la Foi, mais s'il faut soumettre la Foi de certaines personnes à la Foi d'autres personnes ; c'est-à-dire, pour parler d'une manière plus intelligible, s'il faut que ceux dont la Foi, par rapport à certaines Doctrines, n'est pas conforme à la foi des Orthodoxes, soumettent leur Foi à celle des Orthodoxes, ou s'il faut que les Orthodoxes soumettent la leur à celle de quelqu'une des autres Sectes. Je dis que vous tordez tels & tels passages de l'Ecriture pour les accommoder avec votre Système. Vous dites que c'est moi qui en tors tels & tels, pour les accommoder avec le mien. Qui est-ce qui mérite cette accusation, & qui en décidera ? Sera-ce le parti le plus nombreux & le mieux appuyé ? Sera-ce celui qui se trouvera en possession des Chaires & des Bénéfices ? La Foi des Chrétiens doit-elle dépendre de cette circonstance ? Est-ce là un appui bien solide, bien propre à tranquiliser les consciences, & à faire cesser les doutes & les scrupules ?

98 Il s'agit donc d'examiner ce fait. Les Orthodoxes ne tordent-ils point divers passages de l'Ecriture, aussi bien que les gens qu'ils accusent de ce défaut, pour accommoder ces passages

ges à leurs sentimens ? Par exemple, suivent-ils la signification naturelle de ces passages qui nous font regarder le Père, le Fils, & le St. Esprit comme trois Etres intelligens distincts ? Suivent-ils le sens naturel de ceux qui nous représentent le Fils & le St. Esprit comme deux Etres qui dépendent du Père, & le St. Esprit comme un Etre qui dépend du Fils ? Se formeroient-ils sur la lecture de ces passages une idée différente de celle que je viens de marquer, s'ils croyoient que celle-ci pût convenir avec le reste de leur Système ? Et qu'appelle-t-on *tordre* un passage, qu'appelle-t-on lui donner *un sens forcé*, que de l'expliquer d'une telle manière. Mais je crois avoir mis ce fait hors de tout doute, dans ma *Lettre d'un Théologien*, dans la *Doctrine de la Trinité éclaircie*, & en dernier lieu dans mes *Elemens*. Ne sont-ce pas là des difficultés embarrassantes ? Des difficultés auxquelles on ne peut répondre rien de satisfaisant ? pour ne pas dire des difficultés dont on peut faire des argumens démonstratifs contre quelques-uns des articles qui composent le Système des Orthodoxes ? Et ne seroit-ce pas rendre un service très-important à l'Eglise Chrétienne, que de dégager la Doctrine qu'elle professe des difficultés de cette nature ? Je suppose à présent, qu'il y ait un Système qui puisse produire cet effet. Un Système qui s'accorde avec l'Ecriture en chacun de ses articles. Un Système où l'on ne tort aucun passage de l'Ecriture ; où l'on donne au contraire, à chaque passage, le sens qui s'accorde le mieux avec ses expressions. Et en même-tems un Système dont toutes les parties forment un assemblage bien lié, intelli-

gible à tout le monde, & contre lequel la Raison humaine ne puisse opposer quoi que ce soit, avec quelque fondement. Ne peut on pas dire qu'un tel Siftême seroit fort utile à l'Eglise, si elle consentoit à le recevoir, & qu'en attendant un tel consentement, qui arrivera quand il plaira à Dieu, ce même Siftême sera fort utile à chaque Chrétien qui aura à cœur la gloire de Dieu, jointe à sa propre édification & à celle de ses frères ; & qui voudra savoir ce qu'il doit croire lui-même, indépendamment de ce que les autres croient ? Si le Siftême que j'ai proposé a ces avantages, c'est une affaire de pur examen. Tout homme qui lira les *Elemens* que je donne à présent, est capable de faire cet examen lui-même, & d'en tirer les conséquences qui lui conviendront.

CHAP. XXV.

Troisième considération. Ce Siftême justifie la Religion Chrétienne & l'Ecriture Sainte contre les imputations des incrédules de tous les genres, & ôte à ceux-ci un des prétextes les plus apparens de demeurer dans l'incrédulité.

Premier Point à établir. Chaque Chrétien doit s'intéresser de tout son pouvoir, à tout ce qui peut servir à la propagation de la Religion Chrétienne, & par conséquent il doit tâcher d'ôter du chemin tous les achoppemens qui peuvent empêcher cette propagation.

99 J'AI fondé en troisième lieu, l'importance de ce Siftême, sur un autre avantage considérable que j'ai indiqué dans la *Lettre d'un Théol.*
Art. 31.

Act. 31. *Il m'a paru que ce seroit travailler utilement pour l'honneur de la Religion Chrétienne, & de l'Ecriture Sainte, & par conséquent pour la gloire de Dieu, pour l'affermissement & la propagation de notre sainte Foi, de montrer aux Adversaires de notre Religion, Athées, Déistes, Juifs, Mahométans, Payens, que notre Religion n'est pas aussi absurde qu'ils se la figurent, & que nos Ecritures sont mieux d'accord avec elles mêmes qu'ils ne pensent. J'ai crû que ce seroit leur ôter un achoppement très considérable, & un prétexte des plus apparens de demeurer dans l'incrédulité.*

J'ai ici trois Points à établir. 1. Que chaque Chrétien doit s'intéresser de tout son pouvoir à tout ce qui peut servir à la propagation de la Religion Chrétienne, & par conséquent à ôter du chemin, autant qu'il dépend de lui, tous les achoppemens qui peuvent empêcher cette propagation.

2. Que la Doctrine de la Trinité, de la manière qu'on l'enseigne à présent, est un achoppement considérable qui empêche cette propagation, en ce qu'elle fournit aux incrédules de tous les genres, des prétextes spécieux de regarder la Religion Chrétienne, comme une Religion qui renferme des absurdités, & l'Ecriture Sainte, qui enseigne cette Religion, comme un Livre contradictoire.

3. Que cet achoppement ne se trouve pas dans le Système que j'ai publié.

100 Le premier point ne renferme rien qui ait besoin d'être prouvé. Mais il a besoin d'être représenté & inculqué, afin que ceux qui en sont convaincu, comme il n'y a point de Chrétien

qui ne le soit, y fassent des réflexions sérieuses & profondes, & non pas une attention légère & momentanée. L'unique chose que j'y suppose, c'est que ceux qui liront cet ouvrage, & qui se disent être des Chrétiens, c'est-à-dire des disciples, des serviteurs, & des sujets de Jésus-Christ, des bourgeois de son Royaume céleste, soient ce qu'ils font profession d'être. Tout bon Citoyen regarde tout ce qui intéresse la prospérité, la grandeur, la gloire de sa nation, comme son propre intérêt. Tout ce qui peut contribuer à augmenter cette prospérité, cette grandeur, cette gloire, lui est un objet important. Mais les hommes du monde ont des intérêts de différentes espèces, qui partagent leurs attachemens. Ces intérêts sont souvent opposés les uns aux autres, & cette opposition d'intérêts, peut rendre un homme incertain touchant les choses qu'il doit envisager comme lui étant réellement importantes. Un Citoyen, par exemple, a son intérêt dans l'intérêt commun de l'Etat dont il est membre. Mais il a aussi son intérêt particulier, & celui de sa famille ; & ce second intérêt lui peut paroître si important en considération du premier, qu'il le lui fasse regarder comme quelque chose d'indifférent par rapport à lui.

101 Il n'en est pas de même du Chrétien, je veux dire du Citoyen du Ciel. Il n'a qu'un seul & unique intérêt, qui est celui de son Roi & de son Maître ; intérêt qui renferme le sien propre, & celui de tous ses Concitoyens. Ce seul intérêt mérite bien de l'occuper tout entier ; car que peut-on concevoir de plus grand, de plus important, que l'intérêt de Dieu-même, & celui
de

de Jésus-Christ ? Or l'intérêt de Jésus-Christ consiste en ce que son Royaume s'étende par tout le monde, que tous les Peuples en fassent partie, qu'ils deviennent des sujets de ce Roi, & qu'ils lui rendent une obéissance volontaire ? Chaque nouveau Sujet qui s'y vient joindre, est une acquisition très précieuse pour chacun des autres Citoyens, soit dans le Ciel, soit sur la Terre. Chacun s'en réjouit & s'en félicite, comme on se réjouit dans le monde, & qu'on se félicite, quand on a fait un gain considérable. Combien plus grande doit être cette joye, si une multitude de gens de toutes les nations & de toutes les religions opposées à la nôtre, venoient à être déabusés de leurs fausses opinions, & à augmenter le nombre de cette Société céleste ? Donc tout ce qui peut contribuer à cet effet, qui est l'objet des vœux de tout Chrétien, & tout ce qui peut nuire à ce même effet, ne fauroit être regardé chez-lui, comme une chose de petite importance.

102

Or il est constant qu'un des plus grands obstacles qui peuvent empêcher cet effet, ce sont les impressions que les incrédules de tout ordre peuvent avoir conçues au désavantage de notre sainte Religion, & qui la peuvent exposer à leur mépris & à leur aversion, souvent même à leurs railleries & à leurs blasphêmes. Si ces fausses idées sont causées par des Doctrines erronées, que les hommes sans y penser, peuvent avoir introduites dans la Religion Chrétienne, & qu'ils y ont tellement confondues, qu'elles sont devenues des parties essentielles & intégales de cette Religion qu'on enseigne, l'unique remède

ce grand scandale, est d'abandonner ces erreurs, & de purifier la Doctrine, en la ramenant à son unique règle qui est l'Ecriture. Un tel remède ne sauroit être envisagé comme un objet de peu d'importance, par tout Chrétien qui s'intéresse à l'avancement du Règne de Jésus-Christ, & qui est sincère dans cette demande qu'il fait tous les jours ; *Ton Nom soit sanctifié, ton Règne vienne.*

- 103 Que l'on me permette de parler ici à cœur ouvert. Quantité de Chrétiens qui paroissent persuadés de leur Religion, qui en observent plusieurs devoirs, qui vivent d'une manière irréprochable, font cependant paroître dans ce qui regarde la différence des Religions, un fonds d'indolence qui m'étonne. Il semble que ce soit une chose indifférente chez eux, que l'on soit d'une Religion ou d'une autre. Je ne veux pas que ceux qui ont eu le malheur d'avoir été élevés dans quelque fausse Religion, soient pour eux un objet de haine. Je veux au contraire, selon le commandement de Jésus-Christ, qu'on les aime, qu'on leur rende tous les devoirs de l'humanité & de la charité. Mais cette même charité nous engage à nous intéresser fortement pour leur salut, & par conséquent pour leur conversion. Elle nous engage à ne négliger aucun des moyens légitimes qui peuvent servir à les éclairer. Je déteste un zèle aveugle & persécuteur, qui est incompatible avec l'esprit du Christianisme. Mais il y a un zèle éclairé, qui n'est pas moins ardent que ce zèle aveugle, & qui est inséparable du vrai Chrétien. Tout Disciple

Disciple de Jésus-Christ doit, à l'exemple de son Maître, être rempli de ce zèle de la maison de Dieu. Tout Chrétien de profession, qui n'est pas pénétré de ce zèle, & qui est indifférent & tiède, doit s'attendre à être mis au même rang que l'Ange de l'Eglise de Laodicée. Car enfin je ne conçois pas qu'un homme qui se soucie peu qu'on soit de sa Religion ou de quelqu'autre, puisse faire un grand cas de la sienne propre.

C H A P. XXVI.

II. Point. *Que la Doctrine de la Trinité, de la manière qu'on l'enseigne à présent, est un achoppement considérable, qui empêche la propagation de l'Evangile en ce qu'elle fournit aux Incrédules de tous les genres des prétextes spécieux de regarder la Religion Chrétienne qui enseigne cette Doctrine, comme une Religion qui renferme des absurdités, & l'Ecriture Sainte qui enseigne cette Religion, comme un Livre contradictoire.*

104 **I**L y a sans contredit, plusieurs causes humaines, qui par la direction de la Providence, ont empêché jusqu'ici, & empêchent encore actuellement, que la lumière de l'Evangile n'éclaire toutes les Nations de la Terre, & que cette promesse solennelle que Dieu a faite à

son Fils, ne soit entièrement accomplie, (Pf. II. 7.) Je raconterai le décret de l'Eternel, il m'a dit, *Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré. Demande moi & je te donnerai pour ton héritage les Nations, & pour ta possession les bouts de la Terre.* L'Evangile doit être connu avant que d'être crû, car comment croiront ils en celui de qui ils n'ont point entendu parler ? Afin qu'il soit connu, il faut qu'il y ait des gens qui puissent & qui veuillent l'annoncer, & d'autres qui puissent & qui veuillent les écouter, & faire attention à ce qu'ils leur annoncent. Moyennant ces conditions requises, il ne s'agit plus que de l'impression salutaire, que la Doctrine annoncée pourra produire dans l'esprit & dans le cœur de ceux qui l'auront écoutée avec attention. Les souhaits ardens de tous les Chrétiens doivent avoir pour leur objet, que chacun de ceux à qui cette parole sera annoncée, la reçoive avec foi & avec obéissance ; qu'il en soit non-seulement persuadé sur des fondemens solides, & qu'il en fasse une profession extérieure ; mais qu'il soit régénéré & sanctifié par cette Divine Parole, & qu'il devienne une nouvelle créature, un nouveau membre de Jésus-Christ, un nouvel héritier de son Royaume. On ne compte ici pour rien ces sortes de conversions qui ne se font que par complaisance, par intérêt, par artifice, par force, ou par tout autre mauvais moyen. Ce ne sont là que des conversions simulées. Il n'y a que l'extérieur de changé, l'intérieur demeure ce qu'il étoit. Cent mille acquisitions de cette espèce, n'en font pas une seule pour la vraie Eglise ; elle ne lui sont même qu'à

qu'à charge. Le seul avantage qui lui peut revenir de cette multitude de faux Convertis, & de faux Chrétiens, c'est qu'ils portent la lumière qui ne les éclaire pas eux-mêmes, mais qui peut éclairer d'autres personnes qu'eux. Mais Dieu ne veut pas que cet avantage s'acquire par de mauvais moyens, & que les hommes fassent du mal, afin qu'il en arrive du bien. Il ne veut pas que l'on fasse des hypocrites, afin que ceux-ci servent d'instrumens pour faire des Chrétiens. La Vérité ne doit s'établir que par la Vérité, dans le Royaume de la Vérité. Mais dans le Royaume du mensonge, tous moyens sont propres, pourvu qu'on parvienne à son but.

105 Quand on instruit un enfant dans la Religion de ses pères, il n'a besoin que d'apprendre par cœur ce qu'on veut qu'il en sache. Il croit qu'elle est bonne sur la parole de ceux qui la lui enseignent. Il n'y trouve aucun défaut ; & s'il lui vient quelque difficulté dans l'esprit, il est content de la solution qu'on lui en donne, & il est tranquille. Il ne demande point de preuve de la vérité de ce qu'on lui enseigne, & si ses maîtres lui en donnent quelque une, il se contente de l'apprendre par cœur comme tout le reste, & il ne doute point qu'elle ne soit fort solide. Un homme qui embrasse une Religion nouvelle par quelque vue d'intérêt, est dans le cas de cet enfant. Si cette Religion renferme quelque chose d'absurde & de choquant, celui qui l'adopte par des motifs mondains, ne sent point cette absurdité, ou bien il passe par dessus & il fait semblant de ne la pas sentir.

106 Il n'en est pas de même d'un homme engagé dans un faux culte, dans lequel il a été nourri

& élevé, & dans lequel il a passé sa vie, & que l'on veut porter à abandonner la Religion de ses pères, & à embrasser celle des Chrétiens par le simple motif de la persuasion. On ne doit pas s'attendre qu'il prenne légèrement une telle résolution. Changer de Religion, & en changer d'une manière salutaire, n'est pas la même chose que de changer d'habit. Il faut surmonter de très-grandes difficultés, avant que d'en venir à ce point. Il faut d'un côté vaincre des préjugés que l'on a sucés avec le lait, & qui ont acquis une force presque insurmontable par une longue habitude. Il faut d'un autre côté rompre les liens par lesquels on est attaché à ce qu'on a de plus cher en ce monde, & s'exposer à la haine de tous ses parens, de tous ses amis, de toute sa nation. Il faut très-souvent abandonner son pays, ses biens, ses établissemens, tout le fruit du travail de toute sa vie, toutes ses espérances d'avancement, toutes les douceurs & les agrémens de la vie. Il faut souvent s'exposer à la pauvreté accompagnée de toutes sortes de mortifications, d'outrages & d'ignominies, & à de cruels supplices, & devenir l'horreur & l'exécration de la Société. Peut-on se soustraire à quelques unes de ces extrémités en changeant de pays, il faut encore se préparer à une longue suite d'épreuves. Car un homme qui se résout à un changement de cette nature, sans y avoir été déterminé par la considération d'aucun avantage humain qu'on lui ait fait espérer, ou dont il se soit flatté lui-même, ne doit pas s'attendre dans le tems ou nous sommes, sur tout parmi les Réformés, si c'est dans cette Communion qu'il

qu'il veut se ranger, d'y trouver cet accueil, cette fraternité, ces secours, ces empressements à l'aider, & à lui faire passer sa vie avec agrément, qu'il auroit eu lieu de se promettre. J'ai honte de le dire. Le titre de Prosélite est à présent un titre de mépris. Il expose à mille rebuts & à mille soupçons. La bassesse, la pauvreté, le travail sont les seuls moyens par où on puisse espérer de soutenir sa vie dans un pays étranger. C'est beaucoup si l'on y peut trouver assez d'aide pour ne pas mourir de faim ou de misère. Voilà au moins à quoi se doivent préparer les vrais Prosélites, qui sont les seuls dont on doit faire cas. Je ne dis pas qu'il n'y en ait quelques uns à qui la Providence procure une situation moins fâcheuse ; mais ce sont là des épreuves auxquelles les vrais Prosélites doivent naturellement s'attendre. Il ne faut pas être surpris si le nombre en est si rare, & si ceux de cette espèce sont si peu connus. Car ils ne cherchent pas à se faire connoître, & peu de gens s'empressent à les déterrer. Il est beaucoup plus aisé de les confondre avec une multitude suspecte. Car pour ceux qui ne sont Prosélites que de nom, ils ont mille moyens de vivre à leur aise, que les autres n'ont pas. Le Chrétien est au dessus de toute bassesse & de toute obliquité. Il ignore l'art d'en imposer à autrui, & de surprendre sa crédulité. Il tient même au dessous de lui d'user d'importunité.

107 Tout homme donc à qui l'on voudra persuader d'abandonner la Religion de ses pères, pour abandonner celle de Jésus-Christ, doit savoir d'avance quels sont les inconvéniens à quoi un tel changement le doit exposer. Il doit savoir de plus

plus, qu'en adoptant cette nouvelle Religion, il doit se soumettre à son joug, c'est à-dire à toutes ses loix, & à tous ses engagements. Il doit donc prendre la résolution de mortifier continuellement ses passions les plus fortes, l'amour de soi-même, l'amour du monde & de ses biens ; de combattre continuellement contre ses penchans & ses convoitises ; & de ne chercher son bonheur que dans le Ciel. Il doit en un mot se soumettre à tout ce que Jésus-Christ exige par ces paroles formelles, *Que celui qui veut venir après moi, renonce à soi-même, qu'il charge sur soi sa Croix, & me suive.*

108 Un homme de bon sens ne prendra jamais un parti pareil, qu'après avoir bien pesé les raisons du pour & du contre. Il doit être bien convaincu que la Religion qu'on lui propose est vraie, avant que de la changer contre la sienne sous de telles conditions ; & tout ce qui pourra s'opposer à sa conviction, sera un obstacle à sa conversion. Or si la Doctrine de cette Religion renferme des choses qui la lui rendent suspecte, on ne doit pas espérer de le convaincre si l'on n'ôte cet obstacle, & la prédication fera sans effet. On aura beau lui montrer que sa propre Religion renferme des absurdités palpables. S'il en trouve de pareilles ou d'approchantes dans cette nouvelle Religion, il aimera mieux s'en tenir à celle à laquelle il est accoutumé ; & tout ce qu'il pourra conclurre, c'est que toutes les Religions, sont également bonnes, & que chacun doit se tenir attaché à celle où il est né. Si on se moque de la sienne, il se moquera de l'autre. Si on lui dit que ce qui lui paroît absur-

de

de & choquant dans la Religion qu'on lui propose, sont des choses dont la Raison ne peut pas décider, à cause quelles sont incompréhensibles, il aura assez de jugement pour s'appercevoir que cette incompréhensibilité est un voile qui peut servir à cacher ce que chaque Religion peut avoir de défectueux. Ainsi il n'y aura que l'intérêt seul qui emporte la balance.

109 J'ai fait voir dans le Chap. 24. ci-dessus, que le Dogme de la Trinité, tel qu'on l'enseigne dans nos Eglises, renferme des difficultés embarrassantes du côté de la Raison, & du côté de l'Ecriture. Ceux qui liront mes *Elemens* ne manqueront pas de s'en appercevoir. Celles qui se tirent de la Raison, pourroient exciter des doutes & des scrupules dans l'esprit du peuple Réformé qui voudroit examiner ces difficultés, & faire là-dessus des objections à ses Ministres, auxquelles ceux-ci seroient assez en peine de donner des Réponses satisfaisantes. Quand à celles qui sont prises de l'Ecriture, comme on n'y peut satisfaire qu'en donnant des sens forcés à certains passages, pour les concilier avec d'autres, elles pourroient engager diverses personnes à croire que l'Ecriture n'est pas d'accord avec elle-même, & par une conséquence nécessaire, qu'elle n'est pas la parole de Dieu. On ne trouve point de meilleur moyen d'éviter cet inconvénient, que de détourner les gens du commun d'entrer dans cet examen, & de les engager à se contenter de ce qu'on leur enseigne sur cette matière. Ce peuple qui aime à dormir sur de certains sujets, est charmé de s'épargner cette peine. Mais si l'on vouloit travailler à faire
gouter

gouter & embrasser la Religion Chrétienne à quelque Payen, ou à quelqu'autre incrédule, qui est déjà prévenu contr'elle, & qui n'est prévenu que pour sa propre Religion, si c'est un homme qui ait tant soit peu de bon sens, il voudra savoir en quoi consiste cette nouvelle Religion qu'on veut l'engager à embrasser. Il faudra qu'on la lui enseigne dans son entier, & par conséquent il faudra qu'on lui enseigne en son entier le Mystère de la Trinité. Si on le lui enseigne tel qu'il est reçu dans l'Eglise, ces mêmes difficultés qui ne sont déjà que trop embarrassantes pour des gens qui se sont, pour ainsi dire, familiarisés avec elles dès leur enfance, ne s'offriront-elles pas dans toute leur force à l'esprit d'une personne, qui bien-loin d'être prévenue d'enfance en faveur de notre Religion, & de ceux qui l'enseignent, est dans des préventions toutes contraires ? Ne sentira-t-elle pas toute la faiblesse des raisons par lesquelles on pourra tâcher de lever de telles difficultés ? Et si elles n'excitent que de simples doutes & de simples scrupules dans l'esprit d'un Chrétien de naissance, ne passeront-elles pas dans l'esprit d'un incrédule, qui a de puissantes raisons d'intérêt de demeurer tel qu'il est, pour de véritables absurdités, & pour des contradictions ? Il est donc incontestable que la Doctrine de la Trinité, telle qu'on l'enseigne à présent, ne peut que fournir aux incrédules de toutes les espèces, des prétextes spécieux de regarder la Religion Chrétienne comme une Religion qui renferme des absurdités, & l'Ecriture Sainte qui enseigne cette Religion, comme un Livre contradictoire. L'ex-

L'expérience a vérifié de tout tems ce que ce raisonnement prouve. Personne ne peut ignorer que le Dogme de la Trinité, tel qu'on l'a enseigné depuis long-tems, n'ait exposé la Religion Chrétienne à la risée des Payens. Ceux qui ont lû l'Alcoran de Mahomet, savent que cet imposteur a puisé dans ce même Dogme les raisons les plus précieuses par où il a tâché de persuader à ses Sectateurs que les Chrétiens ont corrompu la Doctrine de leur Maître, & que lui (Mahomet) a été envoyé de Dieu pour rétablir cette Doctrine dans sa première pureté. Ceux qui sont au fait des Controverses qui ont été agitées entre les Chrétiens & les Juifs, ne manqueront pas d'observer que les Docteurs de cette Nation aveuglée, tirent de ce même Dogme leurs argumens les plus pressans contre la Mission de notre Sauveur, & que par ces mêmes argumens ils prétendent anéantir la preuve que nous fondons sur ces miracles. (Voy. *Conférence amiable entre Mr. Limborg, & un savant Juif ; troisième Ecrit du Juif, troisième Question, No. 7 & 8.*) Personne n'ignore les railleries des Déistes & des Athées sur ce même sujet. Je ne veux pas pousser cette matière plus avant, ce que j'ai dit suffit, ce me semble, pour convaincre tout homme de bonne foi, que la *Doctrine de la Trinité, telle qu'on l'enseigne à présent, est un achoppement considérable, qui empêche la propagation de l'Evangile.*

CHAP. XXVII.

Troisième Point. *Que cet achoppement ne se trouve point dans le Système que j'ai publié.*

111 C'EST en lisant les Elemens que j'ai publiés, que le Lecteur pourra juger par lui-même, si ce troisième point est vrai ou faux. Il pourra lire dans le dernier Chapitre de ces Elemens, que j'y ai démontré ces propositions, qui sont une conséquence de toutes celles qui précèdent ; Que le Dogme essentiel de tout ce Système, lequel renferme tous les autres, n'a rien d'inintelligible ni d'impossible. Qu'il satisfait à tous les passages de l'Ecriture qui regardent la Trinité. Qu'il concilie tous ceux qui paroissent être en opposition sur le sujet de ce Mystère. Qu'il n'est sujet à aucune objection à laquelle on ne puisse répondre d'une manière satisfaisante, sans recourir à l'incompréhensibilité. Si j'ai bien démontré tous ces chefs, & c'est de quoi je laisse le jugement à mes Lecteurs, ils doivent convenir de la vérité de mon troisième point.

112 De tout ce que je viens d'établir dans ce Chapitre, la conséquence est aisée à tirer. Le Système reçu renferme des articles qui sont des sujets d'achoppement pour les incrédules, & des obstacles à leur conversion ; parce qu'ils exposent la Religion Chrétienne à leur mépris. Ces mêmes articles qui donnent ces sujets d'achoppement, sont opposés à ce que l'Ecriture
nous

nous enseigne clairement, & ne doivent par conséquent être regardées que comme de fausses doctrines inventées par des hommes sujets à se tromper. Le Système que j'ai publié ne donne, au contraire, aucun sujet d'achoppement, puisqu'il ne renferme rien que l'on puisse raisonnablement condamner. Il est fondé sur l'Ecriture dans tous ses chefs, & n'est qu'un recueil de ce que l'Ecriture nous a enseigné sur la Trinité. Il laisse subsister d'ailleurs, tout ce que la Doctrine reçue renferme d'essenciel au salut, & il n'a fait qu'en retrancher ce que les hommes y ont introduit de leur chef, contre l'autorité de l'Ecriture. Y a-t-il un seul homme qui préfère l'autorité de Dieu à celle des hommes, & qui s'intéresse véritablement à ce qui peut servir à la gloire de Dieu & à l'avancement de son Règne ? S'il est convaincu de tout ce que je viens d'avancer, il est impossible qu'il ne regarde ce Système comme étant d'une très-grande importance, & qu'il ne souhaite qu'il soit reçu dans l'Eglise. A-t-on besoin d'une fort grande capacité pour faire cette décision ?



Quatrième Considération. *Ce Système est propre à faire cesser les divisions qui partagent l'Eglise en différentes Sectes, au sujet de la Trinité.*

113 **C**E Système, s'il est fondé sur l'Ecriture, ce que je suppose toujours, a ce quatrième avantage très-considérable que j'ai marqué dans ma susdite *Lettre d'un Théologien*. Il m'a aussi semblé, ai-je dit, que ce seroit retrancher la principale cause de toutes ces Sectes qui ont divisé l'Eglise, à l'occasion du Dogme de la Trinité. C'est l'imcompréhensibilité du mystère qui a fait naître ces Sectes, & cette incompréhensibilité n'étoit autre chose que l'impossibilité que l'on se figurât à concilier les passages qui traitent de ce point de la Religion. Cela même a été cause que l'on s'est écarté de l'Ecriture par différens chemins, comme je l'ai remarqué au commencement de cette Lettre. Chacun s'imaginant que son chemin est le meilleur, & ayant les mêmes raisons pour soutenir son choix, comme personne n'est en état de convaincre ses adversaires que par les mêmes argumens dont ses adversaires peuvent se servir contre lui, cela rend la division irrémédiable, & la réunion impossible. Ce nouveau Système ouvre à tous ces partis divisés l'unique moyen de se réunir, qui est de se rapprocher de l'Ecriture. Pour développer cet endroit, je dois arrêter l'esprit de mon Lecteur sur les deux objets suivans, qui feront les deux points qui composeront cet Article.

CHAP.

CHAP. XXVIII.

Premier Point. *Les différentes Explications qui ont été données à divers passages de l'Ecriture sur la Trinité, jointes aux spéculations philosophiques, ont été, par les passions criminelles des hommes, une source funeste de divisions dans l'Eglise, qui y ont causé de très-grands maux, depuis les tems qui ont suivi les Apôtres jusqu'à présent. Trois objets à considérer. 1. Causes des différentes Explications. 2. Divisions qu'elles ont fait naître. 3. Funestes effets de ces Divisions.*

114 **I**L n'y a personne qui ignore les Divisions funestes qui ont déchiré l'Eglise Chrétienne dès le siècle qui a suivi celui des Apôtres, par les diverses explications que les Théologiens ont données aux passages qui renferment le Dogme de la Trinité. Tous ceux qui ont fait profession d'être Chrétiens, ont fait profession de recevoir ce Dogme, comme tous les autres points de la Religion, sur l'autorité de l'Ecriture. Mais quand il a été question d'expliquer en détail ce qu'elle nous enseigne sur ce sujet, ils ne se sont pas accordés dans les mêmes explications qu'ils en ont faites, & cette diversité d'explications a produit des sentimens opposés sur différens points de la Doctrine générale de la Trinité.

115 Il ne faut pas s'étonner si leurs sentimens ont été partagés sur ce Dogme, aussi-tôt qu'ils ont voulu

voulu l'étudier, & s'en former des idées distinctes. J'ai indiqué la cause naturelle de ce partage dans ma *Lettre d'un Théologien*. C'est que les quatre ordres de passages de l'Ecriture, qui seuls nous peuvent donner la connoissance de ce mystère, ne paroissent pas pouvoir être conciliés les uns avec les autres, & tous ensemble semblent composer un assemblage contradictoire. Il y a véritablement un moyen qui les concilie entr'eux, & qui fait disparoitre cette contradiction apparente. Mais ce moyen paroît avoir été inconnu à ceux qui se sont mis à disputer, & sans la connoissance de ce moyen, il étoit impossible que l'on se formât aucun système sur la Trinité, qui ne fut ou contradictoire, ou opposé à l'Ecriture en quelque'une de ses parties. Un sentiment contradictoire n'est pas un sentiment; c'est un pur rien. Des idées qui se détruisent l'une l'autre, ne sauroient trouver place dans notre esprit. On peut bien les représenter par des mots, mais par des mots qui ne signifient rien, comme qui diroit *une chose qui est ce qu'elle n'est pas*. Si donc en croyant & en enseignant le mystère de la Trinité, on a voulu croire & enseigner quelque chose, il a falu qu'on se soit départi de quelque'une des Doctrines que l'Ecriture enseigne dans quelque'un de ces quatre ordres de Textes, & y substituer une Doctrine qui s'accordât avec celles qui sont enseignées dans les autres ordres de Textes. Mais on n'a pu faire cette substitution sans donner une explication forcée aux passages qu'on a voulu concilier avec les autres passages, & dont le sens naturel n'admet pas cette conciliation. On fait
que

que moyennant de telles explications forcées, on trouve dans un livre tout ce qu'on veut. On fait aussi que quand on a adopté une certaine explication de quelque passage, elle paroît naturelle à celui qui l'a adoptée, quelque forcée quelle paroisse à tout autre. Mais lorsque plusieurs passages ne se peuvent pas concilier ensemble, sans que l'on s'écarte de la signification naturelle de quelqu'un d'entr'eux, il faut savoir sur quel de ces passages tombera cet écart. Ce doit être là un principe de division entre les Interprètes, à moins qu'ils ne s'accordent tous dans le même choix, ce qui est une chose moralement impossible. Il y a en effet autant de raison de s'écarter du sens de l'un, que du sens de l'autre ; ou pour mieux dire, chacun de ces écarts est également mal fondé, & peut être combattu par des raisons également fortes. Il n'y a que la Vérité qui puisse mettre tout le monde d'accord ; mais aussi-tôt qu'on s'en écarte, on peut choisir différens chemins, & chacun peut soutenir que le sien est préférable à celui des autres, sans pouvoir engager ceux qui prennent une autre route, à penser de même que lui ; & c'est ce qui arrive dans tous les cas problématiques. Ainsi chacun de ces chemins, je veux dire chacune de ces manières différentes d'expliquer les passages qui regardent la Trinité, a dû produire une Secte particulière.

16 Ces différens sentimens des Chrétiens, qui ont été des effets naturels du principe que je viens d'indiquer, ont trouvé dans la Philosophie une seconde cause qui les a fomentés. Depuis la mort des Apôtres, les principaux Docteurs
des

des Chrétiens ont été pris d'entre ceux qui, Payens de naissance, avoient fait leurs études dans les écoles des Payens, & qui, devenus Chrétiens, avoient retenu les principes de la Secte qu'ils avoient adoptée, & ont fait ainsi un mélange de cette philosophie payenne, avec les Vérités Evangéliques. En abjurant les erreurs du Paganisme qui étoient directement opposées à l'Evangile, ils ont retenu les sentimens de leur école qu'ils ont crû pouvoir s'allier avec cette nouvelle doctrine. Ainsi dans cette diversité de systèmes que l'on pouvoit se faire sur la Trinité, ils ont donné la préférence à ceux qui leur ont paru convenir le mieux avec leurs principes philosophiques, & ils ont été charmés de pouvoir appuyer ces Systèmes sur l'autorité de leurs anciens maîtres. Ils ont compté comme un avantage considérable, de pouvoir prouver aux Payens la Vérité de la Doctrine Chrétienne, par les principes de leur propre philosophie. Mais cette philosophie payenne étant déjà partagée en plusieurs Sectes opposées de tout tems, cette opposition de Sectes a dû se maintenir entre les Docteurs Chrétiens, & produire parmi eux des Sectes opposées sur la Trinité. Un Disciple de Platon, par exemple, a dû s'attacher à une Trinité platonicienne. Un Sectateur d'Aristote a dû y préférer une Trinité aristotelicienne, & ainsi des autres. Les Partisans des Sectes payennes ont eu des disputes perpétuelles les uns contre les autres, & ces disputes, comme c'est l'ordinaire, n'ont fait que confirmer chacun dans ses opinions. Les Philosophes Chrétiens ont conservé le même esprit de dispute, & le même

atta-

attachement à leurs anciennes idées. Ainsi pour toutes les raisons que j'ai alléguées, il n'a pas été possible que les Chrétiens ne se soient partagés en différentes Sectes sur la Trinité, & que ces Sectes se soient réunies dans les mêmes sentimens, par le moyen de la persuasion.

117 2. Cette diversité de sentimens sur certains articles qui regardent la Trinité, qui étoit moralement inévitable dans les tems & dans les circonstances où elle a commencé d'éclater, n'empêchoit pas que les Chrétiens de ces différentes Sectes, ne convinssent dans la croyance des Vérités essentielles & fondamentales de la Religion Chrétienne, dont j'ai fait mention ci-dessus, §. 86. Par conséquent, cette diversité de sentimens, n'auroit point dû causer dans l'Eglise des Chrétiens, des divisions, des haines & des schismes. Dès qu'ils étoient d'accord à reconnoître Jésus-Christ comme leur commun Chef, & à vivre selon ses Loix, dès qu'ils regardoient les écrits des Prophètes & des Apôtres comme l'unique règle de leur foi & de leurs mœurs, & qu'ils recevoient toutes les Doctrines qui sont renfermées dans cette Confession de Foi qu'on appelle le *Simbole des Apôtres*, ils étoient également les membres de Jésus-Christ, & ils devoient se reconnoître les uns les autres en cette qualité. Ils devenoient par celà-même les membres les uns des autres, & cette relation intime qui les unissoit ensemble, les engageoit à vivre entr'eux dans la même union, dans la même harmonie qui lie ensemble tous les différens membres d'un corps humain. Qu'on lise les Ecrits des Apôtres. Il n'est point d'obligation qu'ils

qu'ils nous inculquent plus fortement que celle-là. Aussi parmi les Loix que Jésus Christ a imposées à ceux qui veulent être admis dans son alliance, celle de s'aimer les uns les autres, est une des plus formelles & des plus indispensables. C'est dans l'observation de cette loi, qu'il fait consister la marque la moins équivoque à quoi on peut connoître & distinguer ses vrais Disciples. C'est aussi à cette fin qu'il a institué le Sacrement de la Sainte Cène, afin que cette cérémonie sacrée servit à signifier & à sceler, non seulement la communion intime de chaque fidèle avec lui, mais aussi celle de chaque fidèle avec tous les autres fidèles. Et comme cette union, & cette communion réciproque ne fait aucune différence de nation, de rang, ni de sexe, (Gal. III. 28.) elle n'en fait aussi aucune de sentimens, excepté ceux qui renversent le fondement du Christianisme. C'est pourquoi tout homme qui refuse de communier avec tout autre Chrétien, c'est-à-dire avec tout autre homme qu'il n'a pas des raisons essentielles de ne pas regarder comme tel, ou avec quelque Société qui fait profession de croire toutes les vérités essentielles du Christianisme, & qui n'admet dans sa croyance aucun principe qui soit contraire à quelqu'une de ces vérités, & qui aussi n'autorize ni par sa doctrine ni par ses mœurs, aucune action qui soit contraire aux loix que la Religion Chrétienne prescrit, tout homme, dis-je, qui refuse de communier avec un tel autre homme, ou avec une telle Société, se retranche lui-même de l'Eglise, & de la communion de Jésus-Christ. Et tout homme
parti-

particulier, quelque haut poste qu'il prétende occuper dans l'Eglise, ou même tout corps d'assemblée Ecclésiastique, qui s'arroge l'autorité d'excommunier quelque homme, ou quelque Société, pour des sentimens particuliers, qui ne détruisent point ce qu'il y a d'essenciel dans la Religion Chrétienne, se sépare & s'exclut par là lui-même, de cette même communion, dont il prétend exclure d'autres. Ici le nombre & la multitude n'ont aucune prérogative, puisque toute multitude est autant sujette aux loix de Jésus-Christ, que l'est un seul homme.

118 Il y a eu des sentimens différens parmi les Chrétiens, dès la naissance de l'Eglise, & celà fut des sujets intéressans. Les uns croyoient être obligés en conscience, à observer certains jours de fête, à s'abstenir de certains alimens, à pratiquer certaines cérémonies. Les autres croyoient n'y être pas engagés. Ces divers sentimens causoient souvent des divisions parmi eux, & les partageoient en différens partis, dont les uns se faisoient un scrupule de reconnoître les autres comme leurs frères, & de vivre avec eux dans les liens d'une même communion, à moins qu'ils ne s'accommodassent à leur pratique. De ces deux partis opposés, l'un étoit certainement dans l'erreur. Mais tant que cette diversité de sentiment laissoit subsister parmi les uns & les autres l'essence de la Religion Chrétienne, ces scrupules étoient mal fondés, & ne devoient pas diviser les Chrétiens & rompre leur union. St. Paul condamnoit ces divisions, comme étant contraires à l'Evangile, comme il paroît par ses Epîtres aux *Romains*,

aux *Corinthiens*, aux *Galates*, & diverses autres. Il tâchoit véritablement de les rendre unanimes, & de défabuser ceux qui étoient dans l'erreur, par des raisons tirées de la nature de l'Evangile. Mais si ces raisons ne les persuadoient pas, il vouloit qu'ils se tolérassent les uns les autres ; il vouloit que les forts supportassent les foibles, & qu'ils eussent pour eux toutes les complaisances qui pouvoient subsister avec leurs devoirs. Mais il ne vouloit pas qu'aucun agît contre sa conscience, afin de cultiver cette union. *L'un croit*, dit cet Apôtre, (Rom. xiv. 2, 3, 4.) *qu'on peut manger de toutes choses, & l'autre qui est foible, mange des herbes. Que celui qui mange, ne méprise point celui qui ne mange pas, & que celui qui ne mange pas, ne juge point celui qui mange. Qui es-tu, toi, qui juge le serviteur d'autrui ? S'il se tient ferme, ou s'il tombe, c'est pour son propre Seigneur. Lisez encore ce qu'il dit*, (Phil. III. 15. 16.) *C'est pourquoi nous tous qui sommes parfaits, ayons ce sentiment ; & si vous avez quelqu'autre sentiment, Dieu vous le révélera aussi. Toutefois suivons une même règle pour les choses à quoi nous sommes parvenus. Si les Chrétiens eussent toujours suivi ces préceptes & ces directions, jamais la diversité de sentimens dans les choses qui ne sont pas essentielles à la Religion, n'auroit troublé leur paix & leur union.*

- x19 Mais l'orgueil des Théologiens, & leur désir de dominer sur l'héritage du Seigneur, ont été le principe funeste de toutes les divisions qui ont déchiré l'Eglise, soit au sujet de la Trinité, soit au sujet de plusieurs autres controverses qui

qui n'intéressoient pas l'essence de la Religion. Les Docteurs les plus accrédités ont prétendu que leurs sentimens fussent une règle de foi pour tous les autres Chrétiens. Chacun devoit expliquer la Trinité de la même manière que ces Docteurs l'expliquoient, & si quelqu'un avançoit sur ce sujet quelque dogme, quelque hypothèse différente de celle qui étoit en vogue, celà allumoit incontinent le feu de la division dans l'Eglise. Les Chefs du parti dominant s'élevoient violemment contre le nouveau Docteur. Ils le faisoient passer pour un hérétique & pour un impie. Ils l'excommunioient lui & tous ses adhérens, comme s'ils n'appartenoient pas à l'Eglise, dont ils renfermoient l'étendue dans celle de leur parti. Pour rendre cette séparation plus solennelle, ils convoquoient des Conciles composés de Théologiens de leur parti, & dont ils étoient assurés des suffrages. Ces sortes d'assemblées qui prétendoient représenter toute l'Eglise, & être revêtues de toute son autorité, & de celle de Jésus-Christ même, confirmoient la condamnation que ces Docteurs particuliers avoient déjà prononcée. Ce jugement devenoit celui de toute l'Eglise, c'est-à-dire, de tous ceux qui étoient du même sentiment que ces Théologiens. Ils étoient regardés comme une règle infallible, & par là, toute cette partie de l'Eglise qui avoit souscrit à ce jugement, étoit enveloppée dans ce schisme, & s'engageoit à regarder tous ceux de l'autre partie comme des payens & des infidèles, & à n'avoir aucune communion avec eux. Et afin que ce Schisme se perpétuât dans tous les Siècles sui-

vans, & que la réunion devint impossible, on dressoit des Confessions de Foi, ou des Simbôles, tels que ceux de Nicée, & d'Athanaze, où toutes les Doctrines opposées aux sentimens condamnés, étoient érigées en autant d'articles de foi, & en autant de Dogmes essentiels au salut, à quoi tout homme qui vouloit être regardé comme un Chrétien, étoit tenu de souscrire. Ainsi en supposant, comme je fais toujours, que les sentimens condamnés, soit vrais, soit faux, n'étoient pas incompatibles avec la qualité de membres du Corps de Jésus-Christ, une partie de ces membres retranchoit du corps commun une autre partie, comme si dans un corps humain les mains s'accordoient à en couper les piés, contre la volonté & le commandement de leur commun chef. Ce procédé insoutenable de lui-même, étoit encore moins susceptible d'excuse, si, en conséquence de la supposition que je fais, ils étoient les uns & les autres également hors du chemin, & qu'ils eussent les uns & les autres également besoin de tolérance. Que seroit-ce si Jésus Christ agissoit avec eux selon cette règle ; *De tel jugement que vous jugerez, vous serez jugés, & de telle mesure que vous mesurerez, on vous mesurera réciproquement.*

120 3. Tant que l'Eglise Chrétienne a été sous la domination des puissances payennes, & exposée à leurs persécutions, le parti le plus puissant n'a pas pû pousser son injustice & son animosité contre l'autre parti, au de-là de l'excommunication, & des suites naturelles qui y sont attachées. Mais quand elle a été gouvernée par des Empereurs Chrétiens, le parti fort a fait éprouver

au parti foible, tous les effets de la tyrannie du pouvoir Ecclésiastique, soutenu & favorisé par la puissance civile. Je ne veux pas m'engager dans cet odieux détail, je dirai seulement que ceux qui avoient poussé des plaintes amères contre l'injustice de la persécution, quand ils étoient la partie souffrante, ont changé de langage & de conduite, quand ils ont eu le pouvoir en main. De tout tems, dans tous les pays, & dans toutes les Religions, les Princes ont eu besoin des Ecclésiastiques, pour soutenir leur pouvoir par l'influence que la Religion vraie ou fausse, peut avoir sur l'esprit des peuples ; & pour gagner la faveur des Ministres de la Religion, & pour les mettre même en état de leur rendre des services utiles, il a fallu que les Princes donnassent à leur tour à ces Ministres des biens & de l'autorité, & qu'ils leur fournissent ainsi de quoi contenter leur avarice & leur ambition. Les Empereurs Chrétiens ont eu les mêmes intérêts que les Payens, & les Ecclésiastiques Chrétiens ont dû se prévaloir de leurs avantages aussi-bien que les payens, pour opprimer leurs adversaires. Ils ont pu aisément engager le Prince à seconder ce dessein, en bâtissant sur ce principe, que les Sujets doivent toute sorte d'obéissance à leurs Souverains, & que ceux-ci sont obligés d'employer toute leur autorité & tout leur pouvoir pour maintenir la vraie Religion, & pour extirper toutes les fausses. Ils envisageoient l'Hérésie comme la plus pernicieuse de toutes les fausses religions, & sur cette idée il leur étoit aisé de persuader aux Empereurs Chrétiens de s'opposer de tout leur

pouvoir à ce monstre, & d'employer pour le détruire, des moyens de contrainte, du même ordre que ceux que les Empereurs payens avoient employés contre la Religion Chrétienne, je veux dire des loix & des punitions corporelles. Les Hérétiques sont des ennemis de Dieu ; ils méritent d'être punis comme tels. Le Prince peut faire des loix pour les engager à rendre à Dieu le culte qu'ils lui doivent, & s'ils désobéissent à ces loix, ils méritent d'être punis comme des rebelles à l'Etat & au Souverain. Ces maximes paroissent évidentes, mais elles sont sujettes à une difficulté. C'est que les Payens avoient raisonné sur les mêmes maximes, & en avoient tiré les mêmes conséquences, quand ils ont persécuté les Chrétiens. Ils avoient prétendu les punir justement, en qualité d'ennemis des Dieux & de la Nation, & de rebelles aux loix de l'Etat. Les Chrétiens persécutés ont trouvé cette conduite injuste. Pourquoi ceux qu'ils appelloient Hérétiques n'étoient ils pas également bien fondés à la trouver injuste, quand on en usoit contr'eux ? N'est-ce pas ici une règle universelle ; *Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi de même ?* Mais on levoit facilement cette difficulté à la faveur d'une distinction. Les Payens étoient dans l'erreur, les Hérétiques y sont pareillement. Et les Chrétiens Orthodoxes ont la vérité pour eux. Ce qui est permis contre l'erreur, n'est pss permis contre la vérité. Par malheur les Payens auroient pû appliquer cette même distinction à leur avantage, & soutenir que les Chrétiens qu'ils persécutoient, étoient dans l'erreur, & que

que pour eux ils étoient dans le parti de la vérité. Ainsi le cas demeure par tout le même. Personne ne croit qu'il se trompe, & personne ne peut agir que selon le sentiment qu'il a. Ainsi, ou la règle de Jésus Christ n'est d'aucun usage dans la Société, ou il faut poser l'une de ces deux maximes. 1. Que quand les hommes sont de différens sentimens sur la Religion, (n'importe quel est le vrai ou quel est le faux) le parti le plus puissant a droit d'user des voies de contrainte & de violence contre le parti le plus foible, & que celui-ci n'a aucun droit de se plaindre qu'on lui fasse quelque injustice. La seconde maxime opposée à cette première est ; Que tout parti qui use de voies de contrainte & de violence contre un autre parti qui diffère de lui sur des sentimens de Religion, (il n'importe pas si les sentimens de cet autre parti sont bien ou mal fondés) renverse les loix de la justice, & donne au parti qu'il persécute un juste sujet de se plaindre de ce procédé, comme d'un acte de tyrannie. Or puisqu'il n'y a personne dans le cas du parti opprimé, qui ne sente qu'on lui fait tort, & que ce sentiment naturel doit être regardé comme une Loi que Dieu a gravée dans le cœur de tout homme, la première des deux maximes ci-dessus, est d'une absurdité palpable, & la seconde doit être regardée comme une loi de la nature, qu'on ne peut enfreindre en aucun cas, sans renverser les fondemens de la Société.

121 Mais si les Conducteurs de l'Eglise, oubliant les ordres de leur Maître, ont cherché à établir leur domination sur l'autorité des Puissances, & sur des principes qui autorisoient l'injustice, ils

ont éprouvé les conséquences funestes qui naissent de ces mêmes principes. La Religion du Souverain étant devenue celle des Sujets, change de nature toutes les fois que le Souverain change de sentimens. Les noms d'*Orthodoxe* & d'*Hérétique* n'ont qu'une signification variable ; l'évènement l'a fait voir. Les Persécuteurs ont été persécutés. Chaque parti a eu tour-à-tour ses Conciles & ses Confessions de Foi. Mais l'esprit de schisme & d'oppression a toujours été le même, il n'a fait que changer d'objets. Pendant que l'Eglise visible employoit toutes ses forces à se détruire elle-même, & que par ses divisions scandaleuses elle exposoit sa Religion au mépris des autres Religions, elle a donné à un Impositeur les moyens d'établir une nouvelle Religion & un nouvel Empire, qui a fait des progrès rapides aux dépens de la Religion Chrétienne, & au dépens de l'Empire qui soutenoit cette Religion. Ces Eglises autrefois si nombreuses & si florissantes qui remplissoient une vaste étendue de païs, se sont fondues en peu de tems, ont été réduites presque à rien, & les lieux qu'elles occupoient, ont été changés en déserts. Ce n'est là qu'une vue superficielle des calamités que les divisions de l'Eglise lui ont attirées ; divisions souvent fondées sur des riens. Un seul mot qu'une partie de cette Eglise a inséré dans le Simbôle de Nicée, au sujet de la Procession du St. Esprit, a été le sujet d'un Schisme qui subsiste encore entre l'Eglise Latine, & l'Eglise Greque. Il n'étoit cependant question que de déterminer si le St. Esprit procède du Père seul, ou s'il procède du Père & du Fils. Un des partis s'atta-

s'attachoit au Texte formel de l'Ecriture, & ne vouloit point d'addition. L'autre parti fondeoit son addition sur des conséquences qu'il tiroit de certains Textes, & que l'autre parti lui nioit. Tout ce que je viens de dire prouve la vérité de mon premier point ; que *les différentes explications que l'on a données aux passages de l'Ecriture sur la Trinité, ont été, par les passions criminelles des hommes, une source funeste de divisions dans l'Eglise, qui y ont causé de très-grands maux, depuis qu'on a commencé à disputer sur la Trinité.*

C H A P. XXIX.

II. Point. *Ce seroit rendre un service fort utile à l'Eglise, si l'on pouvoit, sans nuire à la Vérité, unir tous les Chrétiens en un même sentiment sur la Trinité ; puisqu'on ôteroit la cause qui les a partagés en différentes Sectes, ennemies l'une de l'autre. Le Système que j'ai proposé est le seul moyen qui puisse procurer cette uniformité de sentimens, sans nuire à la Vérité.*

¹²² **L**A première de ces propositions est évidente, après ce qui a été dit dans le Chapitre précédent. Les sentimens opposés des Chrétiens sur la Trinité, sont un très-grand mal par eux-mêmes, puisque parmi plusieurs partis opposés, il n'y en peut avoir qu'un qui soit celui de la vérité ; tous les autres sont nécessairement dans

l'erreur, & s'écartent de la parole de Dieu, seule règle de la Vérité. Il est même très-possible, ou plutôt, si mon système est vrai, c'est une chose avérée que tous ces partis sont dans l'erreur.

- 123 Un mal très-considérable qui est attaché à cette opposition de sentimens, n'eut-elle aucune autre suite fâcheuse, c'est qu'elle tourne au désavantage de l'Ecriture, & de la Religion Chrétienne, comme je l'ai fait voir ci-dessus, (Chapitre xxvi.) & qu'elle fournit à tous les adversaires de cette Religion des armes pour la combattre, & des raisons pour ne s'y point soumettre. La conséquence qu'ils tirent de l'opposition de sentiment qu'il y a entre ceux qui professent cette Religion c'est que l'Ecriture qui en est le fondement, est en contradiction avec elle-même, & que c'est-là la cause pourquoi ses Interprètes ne peuvent point s'accorder entr'eux. Ainsi cette opposition des Chrétiens confirme leurs Adversaires dans l'incrédulité. Si quelque membre de l'une des Sectes opposées tâche de convaincre quelque incrédule de la vérité de la Religion Chrétienne ; soyez premièrement d'accord les uns avec les autres, lui dira cet incrédule, avant que de songer à nous faire entrer dans vos sentimens, dites-nous à quelle de vos Sectes il faut que nous nous rangions.

- 124 Un autre éfet très-fâcheux de cette opposition de sentimens, affecte les Chrétiens mêmes. Il est presque impossible qu'elle n'en jette un grand nombre dans des doutes & des incertitudes sur la Doctrine de la Trinité, puisqu'ils voient que leurs Théologiens disputent les uns contre les autres sur chacun des Dogmes que cette Doctrine

Erine renferme, quand ils voient que les uns nient ce que les autres affirment, & qu'ils allèguent de part & d'autre des raisons que ceux des autres partis contestent, sans aucune apparence de pouvoir jamais s'accorder. Le doute & l'incertitude sur chacune des parties du Mystère, ne peut que jeter les gens dans le doute & dans l'incertitude sur tout le Mystère ; & cette incertitude doit naturellement les conduire dans le doute touchant la Divinité de l'Ecriture. Si elle ne produit pas un doute formel, elle produira un esprit d'indolence. Quantité de gens se dispenseront d'étudier l'Ecriture qu'ils désespéreront de pouvoir entendre, & ils tourneront leurs pensées & leurs conversations de tout autre côté. L'ignorance de la Religion ne manquera pas de suivre cette indifférence, & l'expérience ne vérifie que trop toutes ces conséquences funestes.

125 Si donc les Chrétiens devenoient tous unanimes au sujet de la Doctrine sur quoi ils sont en dispute, & s'ils entendoient tous cette Doctrine de la manière que l'Ecriture nous l'enseigne, personne ne pourra nier que ce ne fût là un très grand avantage pour l'Eglise, & pour chacun de ceux qui la composent.

126 Mais ce qui rendroit cet avantage beaucoup plus précieux, c'est qu'il feroit cesser la cause de ces divisions funestes qui ont partagé l'Eglise en différentes Sectes ennemies ; & en faisant cesser cette cause, il feroit cesser tous les maux & tous les désordres que ces divisions ont produits, & qu'elles continueront à produire tant que la cause subsistera, je veux dire la diversité
de

de sentimens, & les explications opposées des passages sur quoi les Chrétiens doivent fonder leur croyance.

- 127 Je ne connois que deux moyens qui puissent produire cet effet souhaitable ; la contrainte & la persuasion. Le premier est celui dont le parti le plus puissant a accoutumé d'user, à l'égard du parti le plus foible. Quand on ne peut pas le persuader par des raisons, on se le soumet par la force. S'il n'embrasse pas de bon gré vos sentimens, parce qu'il croit les siens mieux fondés, on le force à y souscrire par l'autorité des loix, & par les punitions qu'on y attache, ou on l'y engage par l'appas des avantages qu'on est en état de lui procurer, pourvû qu'il ait la complaisance de se joindre à votre parti. Ces sortes d'argumens ne convainquent pas un homme que votre sentiment est meilleur que le sien, mais ils le convainquent qu'il est de son intérêt de faire semblant de le trouver tel. On ne demande que l'extérieur dans la Société. On voit par cet exposé, que ce moyen est celui dont les Théologiens ont fait usage depuis la mort des Apôtres, quand ils ont été les plus forts, & l'on voit en même-tems que ce moyen injuste & tyrannique, est celui qui a causé tous les maux dont j'ai tracé une légère ébauche dans le Chapitre précédent. Cela suffit pour se persuader que c'est le plus inutile & le plus pernicieux de tous les moyens, comme c'est le plus opposé à la nature de la Religion Chrétienne, & le plus propre à celle de l'Antéchrist. Il étouffe la Vérité, & la renferme dans l'étendue d'un pays particulier. S'il y renferme la Vérité, ce n'est qu'un

qu'un pur accident. Il peut aussi aisément y renfermer l'erreur, puisque le parti le plus fort n'est pas toujours le plus juste, & celui qui a la vérité pour lui. Il fait de l'Eglise Chrétienne, qui doit être une Eglise de tous les pays, une Eglise purement *nationale*. Autant de pays, autant d'Eglises qui ont leurs loix particulières, & leurs intérêts opposés. Il autorize les peuples qui ont des Religions différentes de celles de Jésus-Christ, à fermer chez eux l'entrée à celle-ci, & à employer à cet effet les mêmes moyens de violence que l'on se permet dans les pays que la vraie Religion éclaire. Ces considérations sont plus que suffisantes pour faire rejeter avec horreur ce moyen de la contrainte, & tout autre moyen qui peut engager quelqu'un sans le persuader.

128

La voie de la persuasion est donc la seule qui puisse procurer cette unité de sentimens, sur la Trinité, si souhaitable à tous égards. Pour obtenir cette unité par la voie de la persuasion, il faut de deux choses l'une. Il faut que l'un des partis puisse persuader les Sectateurs des autres partis, que son Système est celui de l'Ecriture ; & il faut que cette persuasion s'opère par des raisons solides & convaincantes ; ou bien il faut que tous les partis qui sont en dispute, puissent sentir & reconnoître que leur Système est défectueux en quelque point, & qu'ils s'accordent à en recevoir un différent de chacun des leurs, qui rectifie ce que chacun des autres Systèmes peut avoir de défectueux, & qui soit fondé sur des raisons dont chacun des partis sente la solidité. La première de ces voies a été tentée sans

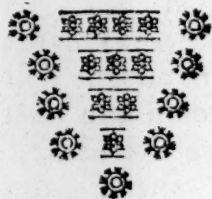
effet,

éfet, depuis la mort des Apôtres. Les raisonnemens n'ont produit que des disputes aigres & opiniâtres, où chacun des partis n'a fait que se confirmer dans son sentiment, & ces disputes n'ont abouti qu'à des divisions & des schismes. Cet éfet ne pouvoit pas manquer d'arriver, si l'on suppose comme je fais, & comme je l'ai démontré dans mes Elemens & dans mes autres livres, que tous les partis opposés se fondant sur un préjugé commun, se sont tous écartés de l'Ecriture en certains chefs, & par différens chemins. Or il est impossible que ceux qui soutiennent un Système où il y a quelque erreur, puissent persuader par de bonnes raisons, ceux qui ont d'autres Systèmes erronés, à les abandonner, pour adopter le leur, qui n'est pas moins erroné que ceux des autres. Les Partisans d'un Système erroné, peuvent bien combattre les erreurs des autres Systèmes, par des raisons fortes & solides, auxquelles on ne peut répondre rien de satisfaisant. Mais cet avantage se trouve également dans tous les Systèmes. Ainsi les raisons étant égales, & étant mises des deux côtés d'une balance, se détruisent les unes les autres. Le succès du combat est indécis, & la dispute dure à l'éternité.

129 Il n'y a donc qu'un seul moyen capable d'unir tous les partis opposés en un même sentiment, par la voie de la persuasion. C'est de leur présenter un Système contre lequel aucun des partis opposés n'ait point d'objections raisonnable à faire : un Système qui ne renferme aucune des erreurs qui sont contenues dans les autres Systèmes, & qui renferme tout ce qu'il

y a de vrai dans chacun d'eux ; un Siftême, en un mot, qui s'accorde avec l'Ecriture dans tous ses chefs. Si ce Siftême est celui que j'ai donné au public, chacun en pourra juger en lisant les preuves que j'en ai données dans mes Elemens.

130 Dans cette supposition je demande à tout homme qui s'intéresse à la gloire de Dieu, à l'avancement de sa Religion, à la paix & à la prospérité de son Eglise, s'il doit regarder comme quelque chose de peu important, un Siftême qui est le seul moyen capable de faire cesser toutes les divisions entre les membres de l'Eglise de Jésus-Christ, causées par leurs disputes sur la Trinité, & de rétablir la paix & l'union parmi eux, en les rendant unanimes sur le dit mystère, de telle manière que ce sentiment unanime ait pour objet la vérité que l'Ecriture a enseignée ; & qui en les désabussant de leurs erreurs précédentes, & les unissant ainsi entr'eux, justifie la Religion & l'Ecriture, de toutes les fausses idées que les incrédules s'en forment, & ôte cette pierre d'achoppement qui sert d'obstacle à leur conversion.



CHAP. XXX.

V. Considération. *Si ce Système est reçu, les Catholiques Romains ne pourront plus défendre les contradictions de leur Dogme de la Transsubstantiation par celle de la Trinité.*

CETTE proposition est évidente. Il s'agit seulement de savoir si elle ajoute quelque poids à ce Système.

131 Le Dogme de la Transsubstantiation est un point fondamental de la Doctrine de l'Eglise Romaine. On ne sauroit en être membre si on n'adopte pas ce Dogme, puisque tout homme qui ne fait pas profession de le croire, ne peut avoir aucune communion avec elle. On ne sauroit d'ailleurs le rejeter, sans renverser de fond en comble l'infailibilité de cette Eglise, soit dans le Pape, soit dans les Conciles, soit dans le consentement de ses Docteurs, soit dans la Tradition des Anciens depuis plus de dix Siècles. Si tout cela tombe l'Eglise Romaine n'est plus appuyée sur rien.

132 Or l'absurdité de ce Dogme est si palpable, que sans entrer dans aucune dispute, tout homme qui a le sens commun doit être convaincu que cette Doctrine est fautive, & ne peut plus communier avec une Eglise qui l'enseigne, sans trahir sa conscience, mettant même à part l'idolatrie qu'il renferme. Donneroit-elle le Sacrement à quelqu'un qui déclareroit en le re-

recevant, qu'il ne le prend que comme du véritable pain ? Tout homme qui est convaincu de la fausseté de ce Dogme par la seule absurdité qu'il renferme, doit quitter cette communion, s'il ne se fait pas un scrupule de mentir à Dieu dans un Acte des plus saints de la Religion.

133 Les Docteurs de Rome n'ont point trouvé de moyen plus efficace pour prévenir un éfet qui causeroit la ruine de cette fausse Eglise, que d'inculquer dans l'esprit de leurs aveugles Sectateurs, qu'il ne faut point raisonner en matière de Religion, & que sans rien examiner, il faut se soumettre aveuglément à la foi & aux décisions de ses Conducteurs. Afin d'engager le peuple à cette soumission aveugle, ils le prennent par ses propres principes. Si ce qui vous paroît contraire à la Raison dans ce Dogme, est un fondement légitime pour ne le point admettre, pourquoi recevez-vous celui de la Trinité, que vous auriez le même fondement de rejeter ? En éfet quand on a pû ployer son esprit à croire un sentiment absurde & insoutenable, il n'y a point de Doctrine absurde que l'on ne puisse croire, & que l'on ne puisse soutenir par les mêmes principes. *La Foi est au dessus de la Raison. Les Mystères sont incompréhensibles. Rien n'est au dessus de la Toute-puissance de Dieu, &c.*

134 Je ne doute point que les explications Scholastiques & Sabelliennes que l'on a données au Dogme de la Trinité, dans les siècles de ténèbres, où l'Eglise s'est trouvée plongée, n'aient frayé le chemin au Dogme de la Transsubstantiation.

tiation. Or je me ferois fort de montrer qu'il y a la même absurdité d'un côté que de l'autre.

- 135 Puis donc qu'il n'y a rien dans mon Système sur la Trinité qui engage les Chrétiens à croire des Dogmes à quoi la Raison répugne, au cas qu'on reçut ce Système il n'y auroit rien dans la Doctrine de la Trinité dont nos Adversaires de Rome pussent se prévaloir pour retenir leurs peuples dans l'aveuglement. Ce Système seroit au contraire une démonstration que l'Eglise n'est pas infallible. Je laisse à présent au jugement de tout Réformé, qui s'intéresse à l'avancement de sa Religion, si cet avantage qui se trouve dans mon Système, n'est pas quelque chose d'important.

CHAP. XXXI.

VI. *Considération ; prise de l'édification de plusieurs Chrétiens.*

- 136 **C**ETTE dernière Considération est prise de l'édification que la connoissance de ce Système peut procurer à plusieurs membres de l'Eglise de Jésus-Christ, qui se peuvent trouver dans des circonstances particulières. N'y eut-il qu'un petit nombre de pareilles personnes, n'y en eut-il même qu'une seule, l'édification de cette seule personne, ne sauroit être regardée comme une chose de peu de conséquence, à moins qu'on ne soit déstitué de cette charité, qui,

qui, si elle est vraie, doit s'étendre sur tous les hommes, & particulièrement sur tous les membres de Jésus-Christ. *Enfin, (ai-je dit dans ma Lettre d'un Théol.) combien de particuliers dans la communion des Eglises Orthodoxes verront avec joie, leurs doutes dissipés, leurs difficultés levées ? Combien de gens, qui, Orthodoxes de profession, nourrissent dans leurs cœurs des sentimens Ariens, Sabelliens, ou Trithéïtes, peut-être sans le savoir, reviendront de leurs erreurs par ce moyen !* Je puis parler sur ce sujet par mon expérience, & par celle d'un grand nombre de personnes qui, ayant été désabusées de l'erreur dans laquelle elles avoient vécu, ont reçu avec joye la Vérité que Dieu leur a fait connoître par le moyen de mon Système. Mais j'insisterois en vain sur l'importance de cette considération. Les Chrétiens indifférens n'en seront point touchés, & l'on ne peut pas inspirer l'amour de la vérité à ceux à qui Dieu n'a pas communiqué ce don. Ceux qui le possèdent sentiront en eux-mêmes tout l'avantage qu'il y a d'avoir des yeux & de pouvoir s'en servir, au lieu d'être conduits comme des aveugles. C'est à ceux qui connoissent le prix de cet avantage, que j'ai destiné mon travail (§ 7.) parce que ce sont les seuls qui en peuvent tirer de l'utilité.

137 J'ai quelques réflexions à faire sur quelques paroles de l'Article que j'ai cité, où j'ai supposé que plusieurs personnes Orthodoxes de profession, peuvent n'être pas de même sentiment, & penser les uns, comme les Ariens, les autres comme les Sabelliens, & les autres comme les

les Trithéïtes, quelquefois sans le savoir eux-mêmes, & dans le tems qu'ils croient de bonne foi, qu'ils n'ont point d'autres sentimens que ceux qui sont reçus & adoptés chez les Orthodoxes.

- 138 1. Cette proposition qui paroît paradoxale, est un fait dont plusieurs personnes m'ont fait l'aveu, & n'a rien qui doive étonner ceux qui connoissent l'esprit de l'homme. C'est souvent un composé confus de contradictions. On s' imagine que l'on croit fortement une chose, & l'on croit effectivement le contraire. Un homme soutiendra toute sa vie une opinion avec toute la chaleur & toute l'obstination possible, il ira même jusqu'à persécuter & faire mourir des gens qui ne se soumettent pas à une telle opinion, il s'exposera lui-même à la mort pour la défendre, & s'il pouvoit démêler ses idées, il trouveroit souvent qu'il n'a pas lui-même une telle croyance, & qu'il ne combat que pour des mots. Combien de gens font profession de douter de tout, & soutiennent que tout est incertain ? Combien de ces sortes de gens y a-t-il qui travaillent avec toute l'ardeur imaginable, à gagner des Prosélytes à cette croyance ? Y a-t-il cependant un seul de ces gens là qui doute un seul moment s'il est un homme ou un cheval ? Or le Dogme de la Trinité, de la manière qu'on l'enseigne & qu'on l'explique chez les Orthodoxes, est de tous les sujets le plus propre à faire naître des idées confuses & embarrassées. Quand on en a de telles, on ne fait pas ce qu'on pense & ce qu'on croit ; & quand on est dans cet état, ceux qui prononcent les mêmes mots, peuvent y
- at-

attacher des idées différentes, qu'ils ne peuvent pas démêler. Prevenu de cette maxime, qu'il n'est pas permis de sonder ce mystère, on n'ose pas entrer en soi-même, & sonder son propre esprit. Par conséquent on ne le peut pas connoître, & il est aisé de se donner le change à soi-même.

40 2. S'il y a des Orthodoxes de profession qui ont intérieurement sur la Trinité, les sentimens qui sont condamnés comme hérétiques par l'Eglise dont ils sont les membres, il y en a aussi, & j'en ai connu plusieurs, qui n'ont aucun sentiment déterminé sur ce Dogme. Ils ne connoissent aucun parti, dont ils adoptent les sentimens. Les uns sont engagés dans cet état d'incertitude avec connoissance, à cause qu'après avoir examiné toutes les différentes explications qu'on a données de ce Dogme, ils ont trouvé par tout des difficultés qui les ont empêchés d'acquiescer à aucune de ces explications. Mais on ne peut point douter que quantité de gens ne soient engagés dans une incertitude pareille, à cause qu'ils n'ont rien examiné, & qu'ils se contentent de prononcer des paroles auxquelles ils n'attachent aucun sens. Quand de telles gens disent qu'ils croient la Trinité, tout ce qu'ils croient en éfet, c'est que l'Ecriture enseigne quelque chose sur ce sujet, sans que l'on sache & qu'on puisse même savoir quelle est cette chose qu'elle enseigne. Ainsi ils ne croient rien, à proprement parler, si ce n'est qu'il est de la piété de tenir un certain langage, & que certains mots prononcés avec dévotion, sont un service agréable à Dieu.

3. Tous

141 3. Tous les Chrétiens ont fait profession de croire jusqu'ici, que le Mystère de la Trinité renferme des connoissances que Dieu a voulu nous communiquer dans sa Révélation, & que ces connoissances nous sont utiles & salutaires. Or ces connoissances quelles qu'elles soient, ne consistent pas en des mots que l'on prononce, & dont on n'entend pas le sens. Elles consistent encore moins en des idées contraires à la Vérité, & par conséquent contraires à ces mêmes connoissances que Dieu a voulu que nous eussions, & qu'il a jugé nous être utiles & salutaires. Elles ne consistent pas enfin, en des propositions qui peuvent avoir deux ou plusieurs significations opposées, lorsqu'on est en doute & en suspens quelle de ces significations est la vraie. Tant que ce doute subsiste, on ne croit rien, & on ne dit rien, quand on prononce des mots & des phrases ambiguës. Autant donc qu'il importe à chaque Chrétien de connoître ce que Dieu lui a révélé touchant le Mystère de la Trinité, autant il lui importe d'être défabulé des erreurs dont il peut avoir été imbu touchant ce Mystère, & d'être délivré de l'incertitude où il peut avoir vécu à cet égard. Je ne dis pas qu'il ne puisse être sauvé sans cela, si son erreur ou son incertitude est involontaire, ce qui est une chose de laquelle Dieu seul peut juger. Mais s'il entretient volontairement cette erreur & cette incertitude, en négligeant les moyens qui pourroient l'en faire sortir, je ne crois pas qu'il y ait un Théologien assez relâché pour soutenir qu'un tel homme puisse être en état de grace & de salut.

4. Je ferai une dernière réflexion, qui mérite une attention très-sérieuse. La Doctrine de la Trinité entre plus ou moins dans toutes les Prières & dans toutes les Liturgies de toutes les Eglises Orthodoxes. Elle fait une partie du culte que l'on rend à Dieu dans ces assemblées publiques & solennelles, où Dieu est présent d'une manière toute particulière, & qui sont des images des assemblées des Anges & des Saints dans le Ciel. Chacun lui parle, & développe devant lui ses pensées, & ses sentimens par la bouche du Ministre qui parle, & en son propre nom, & au nom de toute l'Eglise, c'est à-dire au nom de tous ceux qui composent l'assemblée. Ainsi les Prières, les Confessions de Foi, & tous les autres Actes sacrés que l'on lit, ou que l'on prononce dans l'Eglise, & dans lesquels on fait entrer des articles contenus dans le Dogme de la Trinité que l'on professe dans la Société dont on fait partie, sont des déclarations solennelles que chacun des assistans fait à Dieu, comme à celui qui connoit nos pensées, que l'on croit sincèrement ce qu'on lui dit de bouche. Ces sortes de déclarations sont donc des actes aussi respectables que des sermens. Si donc ceux qui les font ne croient pas ce qu'elles contiennent, ils mentent à Dieu, & se parjurent, dans le tems même qu'ils paroissent lui rendre les hommages les plus sacrés, & cela dans une assemblée sainte & sacrée. Peut-on commettre un plus grand crime que celui-là ? Peut-on faire un plus grand outrage à sa Majesté infinie, & peut-on s'imaginer que Dieu y soit insensible ? Lorsque Nadab &

Abihu lui offrirent un parfum contraire à son commandement, ils éprouvèrent sa vengeance par un feu qu'il fit descendre du Ciel, & qui les consuma sur le champ. La raison pourquoi Dieu punit leur péché d'une manière si sévère & si terrible, est contenue dans ces paroles ; *Je serai sanctifié dans ceux qui s'approchent de moi, & je serai glorifié en la présence de tout le peuple.* (Lev. x. 3.) Dieu n'est-il donc plus le même Dieu qu'il étoit autrefois ? Est-il à présent moins jaloux de son honneur qu'il ne l'étoit dans ces tems éloignés, à cause qu'il ne fait pas descendre à présent le feu du Ciel pour punir des crimes plus atroces que celui qui attira une punition si exemplaire ? Que l'on compare en effet le péché des enfans d'Aron avec celui dont je parle à présent, que l'on pèse les circonstances de l'un & de l'autre, & que l'on juge des peines à quoi doivent s'attendre ceux qui se rendent coupable du second. Les fils d'Aron avoient mis dans leur encensoir *du feu étranger que Dieu ne leur avoit pas commandé d'employer.* En exerçant les fonctions de leur ministère ils avoient manqué à une chose qui leur avoit paru indifférente. Mais ici c'est un crime qui n'est susceptible ni d'excuse ni d'exténuation. Un crime accompagné des circonstances les plus aggravantes. Le simple mensonge est un grand péché, quoiqu'en disent les défenseurs. C'en est un considérable que de tromper les hommes par des Confessions de Foi, par des signatures ou des souscriptions fausses ou équivoques. Mais prétendre tromper Dieu par quelque chose de pareil, peut-on porter le mépris

pris & l'outrage à un plus haut excès. Le crime seroit atroce si on le commettoit seul & en son particulier. Mais faire à Dieu un pareil outrage, dans sa propre maison, dans l'assemblée de ses Saints, dans le lieu qui devoit inspirer les plus vifs sentimens de sa grandeur & de sa Majesté infinie, & au milieu des actes d'adorations qu'on lui présente ? Je manque de termes pour qualifier une action de cette nature. Car que pourroit-on dire pour la pallier ? Que l'on ne réfléchissoit pas sur les conséquences ? Que l'on ne pensoit pas que l'on parloit à Dieu, & qu'on étoit en sa présence ? C'est en cela que consiste le crime. Que l'on ne regardoit ces sortes de déclarations que comme des formalités que le monde a établies, & qu'il n'en faut pas presser le sens ? Que le monde qui a établi des coutumes se paye de raisons pareilles. Dieu s'en accommodera-t-il ? Si le monde consent qu'on le trompe, Dieu aura-t-il la même condescendance ? La vérité est que le mensonge & la dissimulation ont tellement gagné le dessus, & qu'on s'y est tellement accoutumé dans le commerce que l'on a les uns avec les autres, que pourvu que l'on ne nuise pas aux intérêts de quelqu'un, & qu'on ne fasse pas des actes de brigandage ou de profanation ouverte, que les loix civiles punissent, on pense que tout le reste sont des choses indifférentes, & que Dieu n'en est pas plus offensé que les hommes. Mais les maximes & les coutumes du monde n'ôteront jamais au vice sa qualité de vice, & si l'on a étouffé les reproches de sa conscience, par l'habitude que l'on s'est faite de n'en pas

écouter la voix, cette même insensibilité qu'on a contractée, bien loin d'être une excuse du crime, en est la plus grande aggravation. Le manque d'attention à ce que l'on fait, est l'excuse des foux, dont Salomon nous avertit de nous donner garde, quand il dit, (Eccl. iv.) *Quand tu entreras dans la maison de Dieu, prends garde à ton pié, & approche-toi pour ouïr, plutôt que pour donner ce que donnent les foux, savoir le sacrifice ; car ils ne savent pas qu'ils font mal. Ne permets pas que ta bouche te fasse pécher, & ne dis pas devant le Messager de Dieu que c'est ignorance. Pourquoi se courrouceroit l'Eternel à cause de ta parole, & détruiroit il l'œuvre de tes mains ?*

- 142 Or puisque les personnes qui ont des sentimens contraires à ceux qu'elles confessent dans l'Eglise, se rendent coupables d'un si grand péché, il leur doit être fort important d'être délabusées de leurs erreurs, & d'être éclaircies touchant la vraie doctrine de la Trinité que Dieu nous a donnée dans sa parole ; afin que tous les Chrétiens, réunis dans la même croyance, puissent faire la même confession, sans que leurs pensées soient contraires à leurs paroles. Puis donc que le Siftême que j'ai proposé est le seul qui puisse produire cette conformité de sentimens sans nuire à la vérité, tout homme qui sera convaincu de la vérité de ce Siftême, & qui ne regardera pas avec indifférence les offenses que l'on commet contre Dieu, par des actes de Religion contraires aux sentimens que l'on a, sentira que j'ai eu des raisons très-importantes de le donner au public, & bien loin de

de s'opposer à mes vues, il les secondera de tout son pouvoir.

Je pourrois montrer l'importance de ce Système par plusieurs autres considérations, mais ceux qui ne s'en sont pas touchés de celles-ci, ne le feront d'aucune, & j'allongerois inutilement ce discours.

CHAP. XXXII.

Réponse à un troisième préjugé fondé sur ce que ce Système a été inconnu jusqu'à présent.

Extrait d'un de mes Livres copié.

143 **J**E vai répondre à présent à un troisième préjugé, par lequel seul plusieurs Théologiens ont crû pouvoir renverser ce Système, ou montrer du moins, qu'il n'est d'aucune importance. Il n'est pas apparent, m'ont dit ces Théologiens, qu'un sentiment inconnu pendant tant de Siècles, & qui n'est venu dans l'esprit que d'un simple particulier, soit le vrai sens d'un Mystère que Dieu a révélé dans sa parole. Si ce sentiment étoit véritable, il n'est pas probable que personne ne s'en fut avisé avant vous. Mais personne n'a pressé ce raisonnement d'une manière plus patétique que l'a fait feu Mr. de la Chapelle, dans ses *Réflexions en forme de lettre*, qu'il a opposées à ma *Lettre d'un Théologien*. Puisque j'ai mis aux yeux du public la nullité de cette objection, dans la troisième partie de ma *Doctrine de la*

Trinité éclaircie, (§. 155.) je pourrois y renvoyer mon Lecteur. Mais depuis le grand nombre d'années que cet ouvrage a été publié, peu de gens en ont connoissance, & cependant on ne laisse pas de répéter ce pitoyable raisonnement qu'on devoit avoir eu honte d'alléguer une seule fois, combien plus de le reproduire ? Il est encore dans la bouche de tout le monde, & on le propose avec la même confiance, que si je n'y eusse pas répondu. Comme il a quelque chose de séduisant pour des gens sans étude, ceux pour qui j'écris ce discours seront peut-être bien aises de ne chercher pas ma réponse ailleurs, & de la trouver ici à la suite de l'objection dont il s'agit, & que j'ai copiée mot-à-mot dans toute son étendue.

Extrait de la Doctrine de la Trinité éclaircie.

Part. III. § 155. pag. 560---571.

Réponse à l'Objection de M. D. L. C. qui a prétendu trouver dans la nouveauté même du Système, une preuve de sa fausseté.

144 **C**E qui marque sur tout quel a été le dessein de celui qui m'oppose la *Nouveauté*, c'est qu'il la fait servir comme d'une preuve, que mon sentiment n'est point contenu dans l'Ecriture ; parce que s'il l'étoit, il ne seroit pas demeuré inconnu pendant l'espace de 17. Siècles, & par conséquent il ne seroit pas nouveau.

veau. Voyons comment il s'explique lui-même. (*Réfl.* p. 88.) “ J'en appelle à la conscience
 „ de tous les Lecteurs. Il n'y en a pas un seul,
 „ de ceux même qui peuvent avoir lû le plus
 „ attentivement les Livres sacrés, ou médité le
 „ plus souvent, & de la manière la plus réflé-
 „ chie, les Vérités Chrétiennes, il n'y en a pas
 „ un seul à qui ces choses ne soient parfaite-
 „ ment nouvelles, & à qui la moindre idée en
 „ soit jamais venue à l'esprit. De tant de
 „ Chrétiens qui depuis les Apôtres ont envi-
 „ sagé ce Mystère ; de tant d'Hérétiques qui
 „ l'ont tourné de toutes les façons ; de tant de
 „ Spéculatifs qui ont tâché d'en pénétrer l'é-
 „ nigme, & qui tous ont fait profession de
 „ prendre l'Ecriture pour règle, quoi ! pas un
 „ seul depuis 1700 ans, n'auroit rien entrevû,
 „ n'auroit entrevû ni ombre ni trace de ces deux
 „ propositions, si elles étoient dans la Bible ? ”

Tout ce raisonnement ne tend pas à prouver qu'un sentiment qui est nouveau, doit être rejeté quand il n'est pas contenu dans l'Ecriture. La conclusion que l'on en veut tirer, est qu'un sentiment qui est *nouveau*, je veux dire qui a été inconnu pendant 17 siècles, ne sauroit être contenu dans l'Ecriture. En un mot c'est donner la nouveauté d'un sentiment, comme une preuve que ce sentiment là est faux.

Voilà donc un Théologien qui se dit Réformé, & qui ose se servir de l'argument favori de l'Eglise Romaine. Puisqu'il emploie les armes de cette Eglise pour m'attaquer, il m'oblige à prendre celles dont nos Docteurs se servent & se sont toujours servi pour repousser les mê-

mes attaques. Il me semble d'entendre un Missionnaire Romain, qui croit nous arrêter tout court, en nous disant, *votre Religion n'est que de quatre jours. Où étiez-vous avant Luther & Calvin, &c.* Véritablement quand on recherche & qu'on examine les monumens de l'antiquité Ecclésiastique, on prouve à ceux qui nous font cette sorte d'objection, que nos sentimens ne sont pas aussi nouveaux qu'ils disent, que ce sont les leurs qui sont nouveaux, & qui se sont introduits par degrés, les uns après les autres.

Mais sans entrer dans ces recherches, qui ne sont guère que le fait des savans, nos Docteurs se servent d'un moyen plus court, & plus à la portée du peuple, pour terminer cette dispute. La Religion la plus ancienne, disent-ils, c'est celle qui est contenue dans l'Ecriture, c'est celle des Apôtres; c'est dans leurs écrits qu'il faut chercher la première & la plus vénérable antiquité. C'est dans ces écrits que nous trouvons la nôtre; & cela nous suffit. Si la nouveauté est une preuve de la fausseté d'un sentiment, toutes les vérités qui sont *anciennes* à présent, ont été *nouvelles*, quand elles ont paru pour la première foi. La Religion Chrétienne a été nouvelle, & elle le seroit encore chez des peuples qui n'en auroient jamais entendu parler. Donc sur ce pié là, il n'y a point de Religion qu'on n'ait été en droit de rejeter dans ses commencemens; il n'y en a point que l'on n'ait dû croire fausse, parce que la première fois qu'elle a été annoncée, elle a été destituée de ce seau d'ancienneté, sans lequel on prétend qu'une doctrine n'a point d'autorité, quelque bien prouvée qu'elle puisse être d'ailleurs.

Ces

Ces raisons & plusieurs autres que je passe sous silence, ont été alléguées par les Docteurs de notre Eglise, quand ceux de Rome leur ont objecté la nouveauté de leur doctrine. Je puis avec ces mêmes raisons, défendre mon Système contre M. D. L. C. & d'autres comme lui, qui n'ont point eu honte de faire revivre ces vieilles objections, qui ont été tant de fois réfutées, & qui, dans le fond, ne sont que des pauvretés indignes de gens qui se piquent d'avoir quelque jugement.

Mais quoi ! pas un seul, depuis 1700 ans, n'auroit entrevû ni ombre ni trace de ces propositions, si elles étoient dans la Bible ? Voilà qui frappe d'abord. Mais il ne tient qu'à moi d'arrêter tout court l'Auteur de cette objection, en lui niant sa supposition. Comment la prouvera-t-il, si je la lui nie, & que je l'oblige à me prouver ce qu'il avance d'un ton si assuré, qui est que personne avant moi, n'a eu cette pensée que j'ai mise au jour ? Dira-t-il que je ne saurois prouver le contraire ? Je ne suis pas obligé à cela, vû que ce n'est pas moi qui attaque. C'est à celui qui avance un fait, à le prouver. Où est donc la preuve qu'il en donne ? La voici. J'en appelle, dit-il, à la conscience de tous mes Lecteurs. Il n'y en a pas un seul à qui ces choses ne soient parfaitement nouvelles. Admirable preuve ! Cet appel à la conscience de tous les Lecteurs, sur un fait de cette nature, est d'une si grande force, que le moins consciencieux de tous, si par hazard il se trouvoit avoir eu la même pensée que moi, ne manqueroit pas de se venir déclarer tout d'abord. Chacun donc se taisant,

ce silence universel doit être pris, en bonne Logique, comme une approbation universelle du fait que M. D. L. C. a avancé. Cet habile homme a découvert un secret infailible de connoître les pensées de tout le monde. C'est ainsi qu'un Inquisiteur pourroit prouver d'une manière démonstrative, qu'il n'y a pas un seul homme en *Espagne*, qui ne soit dans les sentimens de l'Eglise Romaine. Il n'auroit qu'à faire un pareil appel à la conscience de tous les *Espagnols*, s'il y en a un seul qui ait d'autres sentimens, qu'il vienne se déclarer. . . . Malgré tout celà, il y aura des incrédules qui diront que ce n'est pas un moyen fort sur de découvrir ce que les gens pensent, que de les sommer à parler, dans le tems même qu'on les force à se taire, par des moyens plus efficaces que des sommations ne peuvent l'être.

C'est ce qu'on peut répondre avec encore plus de fondement, à cet autre argument de la même espèce que le précédent. (*Ref. p. 89.*) “ Mais „ voici, Monsieur, quelque chose de bien plus „ étonnant encore, c'est que même après la découverte, il n'y a que l'Auteur tout seul, qui „ puisse lire dans l'Ecriture ce qu'il a eu le bon- „ d'y voir avec tant de clarté. ” C'est-à-dire „ que je suis demeuré seul de mon avis, & que mes raisons n'y ont pû faire entrer personne. Comment prouvera-t-il ce nouveau fait ? Le plus aisément du monde. S'il y en avoit d'autres qui fussent de mon sentiment, ils viendroient sans doute s'annoncer. Aucun ne paroissant, aucun ne s'en déclarant partisan, il faut croire qu'il n'y en a aucun. La conséquence est parfaitement bien tirée. Mais

Mais pour revenir à l'objection de tantôt, je suppose que pendant ces 17 siècles, je sois le seul à qui cette pensée soit venue à l'esprit. Donc ces Dogmes ne sont pas dans l'Ecriture, parce que s'ils y étoient, d'autres les auroient apperçus long-tems avant moi ? Sont-ce là des raisons à produire ? Toutes les découvertes qui se sont faites jusqu'ici, en toutes sortes de sciences, ont commencé par quelqu'un, qui en a eu la première pensée. Falloit-il en conclurre que sa pensée étoit fausse, que sa découverte ne pouvoit être utile, parce que si elle l'eut été, d'autres l'auroient faite avant lui ? Il n'y a pas une seule invention qui ait été faite, ou qui pourra être faite, d'ici à la fin du monde, sur laquelle on ne puisse former la même difficulté que Mr. D. L. C. met ici en avant contre mon Système, & qu'il pousse avec autant de solidité que d'éloquence. Cette demande est également bien fondée à l'égard de toutes. Comment il s'est pû faire que depuis la création du monde jusqu'à présent, une telle invention ait échappé à la sagacité de tant de beaux génies, de tant de personnes éclairées, qui ont employé toute leur vie à étudier les secrets de la nature ? D'où vient, par exemple, que depuis qu'on a eu l'art de la navigation, on a été un si long espace de tems sans faire la découverte de l'Amérique ? D'où vient que depuis que la pierre d'*Aiman* a été entre les mains de tant de Philosophes, qui en ont étudié les propriétés, celles de la Boussole ont été inconnues pendant une si longue suite d'années, quoiqu'il semble qu'il n'ait fallu qu'ouvrir les yeux pour les appercevoir ? . . .

puis proposer les mêmes questions sur le^e sujet de la *poudre*, de l'*imprimerie*, & d'une^e infinité d'autres découvertes. Que M. D. L. C. satisfasse de ces questions, & je satisferai aisément à la sienne. Je tâcherai de lui faire comprendre qu'il peut arriver sans miracle, qu'un esprit borné apperçoive ce qui n'a pas été apperçu par des esprits d'un ordre beaucoup supérieur, qui ont fait l'ornement des Sciences pendant 17 siècles. A moins qu'il ne prétende soutenir que les découvertes dans tous les autres arts & dans toutes les autres sciences, doivent coûter beaucoup moins à faire, que celles qui regardent la Religion, & l'interprétation de l'Écriture, où tant de circonstances concourent, qui non seulement les rendent peinibles, mais qui rebutent & découragent la plupart des Théologiens d'y donner leur attention & leur travail.

Mais j'ai avancé que *je me croyois en état de prouver par des démonstrations aussi évidentes que des démonstrations mathématiques puissent l'être, que tous les articles qui composent mon Système, sont fondés sur l'autorité de l'Écriture.* C'est-là ce qui fait trouver à M. D. L. C. la chose si incroyable par rapport à mon Système, qu'il ne sauroit la concevoir sans avoir recours à un miracle. Écoutons-le, (*Refl. p. 88.*) “ Notre
 „ surprise est d'autant plus grande en ceci, que
 „ l'Auteur les y a trouvées, lui, avec tant d'é-
 „ vidence, qu'il doit croire que si personne ne
 „ l'a précédé dans cette découverte, on ne peut
 „ l'attribuer qu'à un miracle de la Providence,
 „ qui a suspendu l'exercice de toutes les facultés
 „ intellectuelles des hommes, & qui les a
 „ aveuglé

„ aveuglés pendant 17 siècles, afin de réserver
 „ à l'illustre Théologien de nos jours, la grace
 „ d'ouvrir les yeux & de voir. A l'entendre, en
 „ éfet, il ne faut qu'avoir des yeux, & que vou-
 „ loir s'en servir, pour trouver son Siffème
 „ dans l'Ecriture. N'est-ce pas le plus grand
 „ des prodiges ? N'est-ce pas une chose sur-
 „ naturelle que, pendant une si longue suite de
 „ siècles, personne n'ait apperçu le moindre
 „ rayon de deux Dogmes, qui sont contenus
 „ dans l'Ecriture avec tant de lumière, que
 „ les démonstrations mathématiques ne sauroient
 „ avoir un plus grand degré d'évidence ? ”

Il n'eut pas été difficile à un homme aussi pénétrant que M. D. L. C. d'appercevoir que le miracle n'est pas aussi grand qu'il se l'est figuré, s'il eut consulté une autre Logique que la sienne. Il y auroit appris qu'il y a bien des vérités qui se démontrent mathématiquement, & dont l'évidence paroît sensible, quand on en voit la démonstration sur le papier, qui pourtant ne sont pas si aisées à découvrir, de sorte qu'elles peuvent, sans miracle, demeurer cachées aux plus grands Mathématiciens, pendant un long cours d'années. Il n'avoit besoin lui-même, que d'ouvrir les yeux, & de les fixer sur l'expérience. Elle n'auroit pas manqué de le convaincre que toutes les découvertes mathématiques n'ont pas été connues de tout tems, encore que ceux qui en font les Auteurs aient été en état de les démontrer *avec une évidence mathématique*. S'il eut fait cette Réflexion, qui, quoique des plus naturelles, ne s'est pas apparemment offerte à son esprit, sa surprise auroit cessé

cessé, il n'auroit p'us été question de miracles, & tant d'éloquence n'auroit pas été si mal employée.

Je puis bien encore lui dire, que sans être *Enthousiaste*, & sans me croire *Prophète*, comme il lui a plû de me l'imputer, croyant me rendre *un service d'ami*, je ne laisse pas d'être dans le sentiment, avec toute l'Eglise Réformée, que la Providence de Dieu influe sur toutes les actions des hommes, & sur les découvertes qu'ils peuvent faire en toutes sortes de sciences, & en particulier sur celles qui regardent la Religion, de même qu'elle influe dans tous les autres événemens. Sans employer ni inspiration particulière, ni autres moyens miraculeux, & en ne se servant que des moyens ordinaires & naturels, Dieu fait les ménager de telle sorte, que les vérités qui, suivant les décrets de Dieu, doivent venir à la connoissance des hommes, se découvrent dans les tems précis, & par les personnes que Dieu a marquées dans son Conseil éternel. Ce qui doit être manifesté au monde, soit par des voies naturelles, soit par des voies surnaturelles, ne le fera que dans sa saison. Avant que la saison soit venue, il ne faut pas être surpris que ces vérités demeurent cachées. Elles ne peuvent pas manquer de l'être, & toute la pénétration des plus habiles gens ne sauroit les leur faire découvrir, parce que Dieu n'a pas résolu qu'elles viennent encore à la connoissance des hommes, & qu'il a mille moyens naturels en son pouvoir, pour empêcher qu'elles ne soient connues. Quand le tems sera venu, ces mêmes vérités ne manqueront pas de sortir
de

de cette obscurité qui les cache aux yeux des hommes. Et ceux de qui Dieu a résolu de se servir pour les faire connoître, malgré la petitesse de leurs dons & de leurs talens naturels, ne manqueront pas d'en faire la découverte. Des causes naturelles, mais ménagées par la Divine Providence, sauront les y conduire. Il y a des choses que, sans même y faire intervenir aucune inspiration particulière, Dieu trouve le moyen de cacher aux sages & aux entendus, & de révéler aux petits enfans, parce que tel est son bon plaisir. Telle est ma Théologie, que j'ai puisée dans l'Ecriture. Si M. D. L. C. en a une différente de la mienne, s'il traite celle-ci de *Fanatisme* & d'*Enthousiasme*, je suis persuadé du moins que la mienne est celle de l'Eglise Reformée, dont il fait profession d'être l'un des membres.]

C H A P. XXXIII.

Suite de la Réponse: *Cinq autres Réflexions sur ce sujet.* 1. *La probabilité opposée à la certitude n'est d'aucun poids.* 2. *Il n'y a rien qui soit probable, quand il s'agit des desseins de Dieu & de sa conduite.* 3. *Absurdité que ce préjugé entraîne.* 4. *Comment on peut accorder ce fait avec les promesses faites à l'Eglise.* 5. *La supposition sur quoi on raisonne, peut être fausse.*

QUOI que cette Réponse montre suffisamment le peu de solidité de l'objection précédente, j'y ajouterai les Réflexions suivantes qui pourront servir au même éfet.

1. Je

145 I. Je puis poser comme un principe incontestable, que quoiqu'une probabilité puisse être d'un grand poids si on ne l'oppose qu'à une probabilité opposée, elle perd tout son poids, & elle devient absolument nulle, quand on l'oppose à la certitude d'un fait démontré. Je me fonde sur cet axiome, que *ce qui n'est que probable, peut être faux ; mais ce qui est certain ne peut jamais être faux*. Si ce qui est certain pouvoit une seule fois être faux, il n'y auroit rien de certain dans le monde. Mais ce qui n'est que probable peut être faux, & ce qui est le plus improbable peut se trouver vrai. Qui est-ce qui n'en a pas vu une infinité d'exemples, & qui ne s'est vu plus de mille fois en sa vie contraint de dire tout étonné, *Qui l'auroit crû ?* Il n'y a donc aucune probabilité à opposer à la certitude d'un fait démontré ; & tel est le cas du Système en question. Je veux qu'il ne soit jamais venu à la pensée de personne, pendant tous les siècles qui ont suivi les Apôtres. Je veux convenir qu'il est très peu apparent, que si ce sentiment étoit véritable, aucun ne s'en fut avisé jusqu'ici. On pourroit faire valoir cette probabilité, si je n'eusse annoncé ce Système que comme une hypothèse probable, suivant le conseil que plusieurs personnes m'avoient donné, avant que je le misse au jour. Mais si ce Système est démontré par l'Ecriture, si les preuves que j'en ai données sont au dessus de toute réplique, si elles sont d'une évidence mathématique, au moins pour ceux qui regardent l'Ecriture comme la parole de Dieu, selon le principe que je viens de poser, on ne peut opposer aucune probabilité à ma démon-

mon-

monstration. Il ne sera plus question de contester la vérité de ce Système. Ceux qui ont du génie & de la pénétration d'esprit n'ont plus à exercer leurs talens qu'à découvrir les causes qui ont empêché que le public en ait eu connoissance pendant un si grand nombre de siècles.

146

2. A ce premier principe j'en dois joindre un second. Quand il s'agit de Dieu, de ses desseins & de sa conduite, il n'y a rien que nous puissions appeller probable. Tout ce qui n'est pas certain, je veux dire, tout ce qui ne découle pas de son Essence infinie, & n'est pas aussi nécessaire & aussi immuable que son Etre même, ou bien tout ce qui ne nous est pas clairement révélé par celui qui est l'Etre seul véritable, est absolument incertain; & on ne sauroit porter sur ces sortes de sujets un jugement qui ait plus de solidité, que si l'on vouloit juger de ce qui se passe dans les espaces qui sont au dessus des étoiles. Nous pouvons former des conjectures sur les desseins & sur la conduite des hommes, parce qu'ils sont nos semblables, parce qu'ils sont des Etres finis comme nous, sujets aux mêmes passions que nous. Ils n'ont que des vues finies, & quelques différentes que puissent être ces vues, elles ont beaucoup de rapport avec les nôtres. Comme donc ils nous ressemblent, & qu'ils se ressemblent les uns aux autres à plusieurs égards, nous pouvons quelquefois juger avec assez de probabilité de ce qu'ils ont fait, ou de ce qu'ils feront en telles & telles circonstances, en jugeant de ce que nous aurions fait, ou de ce que nous ferions nous mêmes, si nous étions dans

dans les mêmes circonstances. Combien de fois cependant nous arrive-t-il de nous tromper dans ces sortes de jugemens ? Mais ce rapport & cette ressemblance entre un homme & les autres hommes, qui est la seule lumière qui puisse nous diriger pour juger de la conduite des hommes, nous manque absolument lorsque nous entreprenons de juger de la conduite de Dieu. Nous marchons alors sans lumière & sans guide. Quel rapport y a-t-il entre Dieu & nous, entre l'infini & le fini ? Pouvons-nous donc, sans la plus haute folie, comparer ensemble des choses si éloignées de toute proportion, & fonder là dessus un jugement qui ait la moindre ombre de probabilité ? *Mes voies ne sont pas vos voies*, nous dit cet Etre adorable, *& mes pensées ne sont pas vos pensées ; car autant que le Ciel est élevé au-dessus de la Terre, autant sont élevées mes voies au dessus de vos voies, & mes pensées au-dessus de vos pensées*. Quand les Théologiens raisonnent sur ces sortes de matières, ils devroient se souvenir d'une maxime dont ils font souvent de fausses applications, mais qui vient ici fort à propos, que c'est une témérité inexcusable de vouloir sonder des mystères incompréhensibles. Les choses que Dieu ne nous a pas révélées sont les seuls mystères incompréhensibles que je connoisse ; car *les choses cachées sont pour l'Eternel*.

147 S'il y a quelque vérité importante dans la Religion, & révélée dans l'Ecriture, qui a été mal comprise pendant un certain nombre de siècles, parce que les Théologiens l'ont obscurcie par de fausses interprétations ; si, par une suite de ce mal entendu, elle a été une occasion funeste

funeste de contestations, de troubles & de scandales ; & si enfin, au bout de ce tems, Dieu en a fait naître la pensée à quelques hommes dont il lui a plu de se servir, pour la tirer de l'obscurité, ce sont-là des choses que l'on peut déterminer par des preuves de fait. Mais si au lieu d'examiner ces preuves on prétend les détruire, en demandant des raisons pourquoi Dieu a permis que cela arrivât de la sorte, ils ne doivent point attendre d'autre réponse, si ce n'est que tel a été son bon plaisir. Que ceux qui font cette demande nous disent s'ils peuvent, pourquoi Dieu ayant formé avant tous les siècles l'important dessein d'envoyer son Fils au monde, afin d'éclairer les hommes, & de les racheter, en a suspendu l'exécution pendant 4000 ans ? Si l'on veut juger des faits par la probabilité, ce dernier en a-t-il d'avantage que celui sur lequel on fait des questions ?

143 Une infinité de gens sont tombés dans des erreurs funestes, à cause qu'ils se sont écartés du principe que je viens d'établir. Ceux qui se nomment Déistes, fondent leurs principaux argumens contre la vérité de la Révélation Divine sur une illusion pareille à celle que je combats. La lumière de la Raison suffisoit, disent-ils, pour éclairer tous les hommes, & celle de la Révélation n'étoit pas nécessaire ; donc il n'est pas probable que Dieu ait donné une Révélation aux hommes. Plusieurs qui font profession de croire cette même Révélation, se fondent aussi sur des probabilités prétendues, pour nier diverses vérités qu'elle nous enseigne, & pour donner l'entorse à ses passages les plus clairs. Le principe de toutes ces illusions, c'est que les hommes veulent juger de la conduite que Dieu a tenue, par celle qu'ils au-
roient

roient tenue eux-mêmes, s'ils eussent été en la place de Dieu, sans considérer que la disparité infinie qu'il y a entre Dieu & les hommes empêche qu'on ne puisse tirer aucune conséquence d'une comparaison qui est absolument impossible.

149

3. Si l'on veut suivre le raisonnement que l'on prétend opposer à la vérité, ou à l'importance du Système dont il est question, il faudra en conclure que les hommes ont sù de tout tems, tout ce qu'ils sauront jamais. Ils n'ont plus de nouvelle connoissance à espérer, pendant toute la durée du monde, soit en matière de Religion, soit dans toute autre science. Et supposé qu'ils soient dans quelque erreur, ils n'en sortiront jamais. Pourquoi donc se donnent-ils la peine d'étudier ? Quel fruit peuvent-ils attendre de leurs études ? En particulier, à quoi l'étude de l'Ecriture peut-elle leur être utile ? A quoi bon tant de livres & tant de commentaires pour en faciliter l'explication ? On n'a qu'à prendre le plus ancien commentaire qui ait été fait sur ce livre, le bien apprendre par cœur, & s'en tenir là ; on deviendra aussi savant que personne puisse jamais l'être. Toute explication de l'Ecriture, si elle est différente de celles qu'on en a déjà données, est une nouveauté. Si on l'admettoit, il faudroit abandonner toutes les explications précédentes, comme tout autant d'erreurs & il faudroit croire, contre toute sorte d'apparence, que l'auteur de la nouvelle explication a eu plus de génie & de savoir que tous ceux qui ont été avant lui ; puisqu'il a apperçu ce à quoi personne n'avoit pensé avant lui. Voilà dans quelles absurdités on se jette, quand on s'obstine à combattre l'évidence.

150

4. Mais si tous les Chrétiens ont été engagés dans

dans l'erreur sur la Trinité, pendant tous les siècles qui ont suivis les Apôtres, comment peut-on accorder cette pensée avec les promesses que Dieu a faites à son Eglise, & les soins de sa Providence envers elle ? L'Eglise a-t-elle donc été anéantie pendant un si grand nombre d'années ? Si quelqu'un se fait cette difficulté, qu'il sache qu'elle n'est appuyée que sur une fausse supposition. J'y aurois donné quelque lieu, au cas que j'eusse proposé les Dogmes qui sont particuliers à ce Système, comme des vérités sans lesquelles on ne peut point être Chrétien. Mais je n'ai jamais eu cette pensée ; & quoi que je regarde les Dogmes que j'ai proposés comme des vérités révélées, dont la connoissance est d'une grande importance à l'Eglise, pour toutes les raisons que je viens d'alléguer, je n'ai point regardé les sentimens opposés comme des Hérésies, quoique je les regarde comme des erreurs préjudiciables à la Religion & à l'Eglise.

- 151 5. Il n'est d'ailleurs rien moins que sûr, que personne n'ait eu l'idée de ce Système dans les siècles qui ont précédé celui-ci. Plusieurs Théologiens peuvent avoir été dans les mêmes sentimens, & n'en avoir rien communiqué à d'autres, par les mêmes motifs qui m'avoient fait prendre à moi-même, au commencement, cette même résolution. (voyez *Récit.*) Si je l'eusse suivie pendant tout le reste de ma vie, & que dans 20, 40, 100 ans d'ici, quelqu'autre Théologien vint à avoir la même pensée, & la mit au jour, on ne manqueroit pas de lui faire cette même objection que l'on m'a faite, & elle supposeroit un fait faux, quoique peut être on ne seroit pas en état d'en démontrer la fausseté. Cette impuissance où l'on seroit

feroit, détruiroit elle la vérité du Siftême ? Pourquoi ne puis-je pas être dans le même cas ? J'ai cité l'exemple de Mr. de la Placette sur ce sujet, dans ma *Lettre d'un Théologien*, & j'ai fait voir, par l'aveu de cet Auteur célèbre, * qu'il avoit des sentimens particuliers sur la Trinité, qu'il croyoit plus propres que ceux que l'on enseigne dans les Eglises Orthodoxes, pour répondre aux objections que les Incrédules tirent de ce mystère pour combattre la Révélation. Mais la crainte qu'il a eue des suites fâcheuses qui auroient pû arriver s'il eût découvert les sentimens, l'a engagé à les cacher, & cette découverte a été enterrée avec lui. Rien n'empêche de supposer que sa pensée a été la même que la mienne. Plusieurs autres peuvent avoir eu les mêmes idées, & les mêmes motifs de les cacher.

- 152 Ne peut-il pas aussi y avoir eu des Théologiens, en divers tems & en différens pays, qui non-seulement ont trouvé ce même Siftême, mais qui ont ôsé le communiquer à d'autres, sans que la chose soit venue à notre connoissance, par le soin que les Théologiens de leur tems, animés du même esprit que ceux de celui-ci, auront pris d'étouffer ce Siftême dès sa naissance. Ne peut-on pas s'être conduit à leur égard, comme on l'a fait

* Réponse à deux objections qu'on oppose de la part de la Raison, à ce que la Foi nous apprend sur l'Origine du mal, & sur le mystère de la Trinité, p. 260. Voy. aussi dans la Réponse que j'ai faite à Mr. de Bonvoult, qui se trouve jointe à Nullité des Procédures, &c. ce que j'ai dit pour justifier cette citation, p. 115.

au mien, & comme on l'a fait à l'égard de ce savans Anglois qui m'a précédé de quelques années dans cette découverte, sans que j'en aie rien sçu que plusieurs années après la publication de mes Livres précédens, & dont le Livre intitulé, *The Scripture Trinity intelligibly explained*, est presque inconnu, & le seroit peut-être pour toujours, si la Providence ne m'eut suscité une occasion de le déterrer, & d'en renouveler la mémoire ?

53 Mais sans parler de ces cas possibles, qu'est-ce qui empêche de croire qu'il y a eu de tout tems quantité de gens parmi le peuple Chrétien, & qu'il y en a actuellement un grand nombre qui ont eu, & qui ont à présent les mêmes idées que moi, touchant ce mystère, sans savoir qu'ils les avoient, faute de pouvoir les développer, & les exprimer en termes précis. En parlant le même langage que les Orthodoxes, comme ce langage est fort obscur & fort peu intelligible, ils ont pû attacher des sens différens aux mêmes expressions, comme je l'ai remarqué ci dessus, (Sixième Considération, §. 138.) Parmi ces sens différens, pourquoi ne peut-on pas supposer que plusieurs y ont attaché celui que les paroles de l'Ecriture offrent naturellement à l'esprit, & que la Raison admet sans aucune contrainte ? Je puis du moins assurer que j'ai trouvé des gens à qui j'ai communiqué ce Système, qui m'ont dit qu'ils n'avoient jamais entendu ce Mystère d'une autre manière. Le commun peuple peut être plus orthodoxe que ses Docteurs, sur différens sujets. Les pensées que l'on a peuvent être plus orthodoxes que les termes par où on les exprime, & les Docteurs eux-mêmes peuvent être plus orthodoxes dans leurs sentimens, que dans leur

leurs Confessions de foi & dans leurs disputes. Or cette observation peut seule lever les scrupules que le préjugé dont il s'agit pourroit exciter, quand même le Système que je propose seroit une vérité fondamentale. Combien plus les peut-elle lever, puisque je ne le donne pas pour tel ?

154

Je pourrois ajouter plusieurs autres observations à celles qui sont contenues dans ce *Discours*. Mais elles nuiroient à mon but par la multitude des matières. J'ai dit ce que j'ai crû être obligé de dire, pour donner aux personnes les plus simples qui le liront dans le dessein d'être éclairées, les directions les plus utiles pour les conduire au chemin de la Vérité, & pour les disposer à en faire un usage salutaire. Il ne me reste plus autre chose à faire, que d'en remettre le succès à Dieu, & de le prier qu'il veuille, selon sa puissance, sa sagesse, & sa bonté infinie, rendre ce moyen efficace, pour l'avancement de sa gloire, & pour l'établissement de son règne en Jésus-Christ, Amen.

F I N.



—
e
e
—
e
é
—
u
n
—
â
—
e
—